
U d'/of OTTAWA
39003002354297



LE CENTENAIRE DE

VICTOR HUGO

LE CENTENAIRE DE

VICTOR HUGO

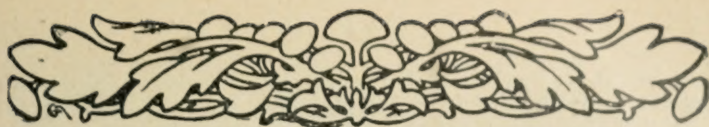
RELATION DES FÊTES (PARIS, PROVINCE ÉTRANGER). DISCOURS. HOMMAGES AU MAITRE. DOCUMENTS GRAPHIQUES



PARIS — LIBRAIRIE LAROUSSE

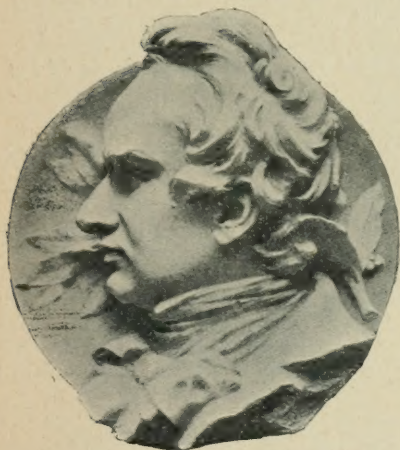
17, RUE MONTPARNASSE — SUCCURSALE : 58, RUE DES ÉCOLES





Les Fêtes du centenaire de Victor Hugo.

(25 février-2 mars 1902.)



VICTOR HUGO en 1830.
Médaillon de Denis Puech, au Théâtre-Français.

Le 31 janvier 1902, le Conseil des ministres, réuni à l'Élysée sous la présidence de M. Loubet, approuva la proposition qui lui fut faite par le ministre de l'Instruction publique de célébrer dans une fête officielle, au Panthéon, le centenaire de la naissance de Victor Hugo, et décida de charger l'architecte Nénot de la décoration de l'édifice. Quelques jours plus tard, le gouvernement déposa le projet de loi qui suit :

Le 26 février 1902 sera la date du premier centenaire de Victor Hugo. La France voudra honorer avec éclat la mémoire du poète qui enrichit la langue nationale d'une incomparable splendeur, du citoyen en qui la démocratie salue avec orgueil l'un de ses fils les plus illustres, l'un des défenseurs les plus passionnés de la liberté et du droit, de l'homme de génie qui remplit le XIXe siècle de sa gloire.

Le gouvernement vous propose de célébrer le centenaire de Victor Hugo par des fêtes officielles.

Au Panthéon, voué au culte des grands hommes, le gouvernement, le

Parlement, les grands corps de l'État, les étudiants de nos Facultés, les élèves de nos institutions scientifiques, littéraires, artistiques, de nos lycées, de nos collèges et de nos écoles primaires viendraient rendre un hommage public à la mémoire de Victor Hugo.

Des orateurs rappelleraient ses titres à l'admiration et à la reconnaissance de la nation. Des artistes diraient des poésies du maître; d'autres feraient entendre nos plus beaux hymnes.

Le soir, la Comédie-Française représenterait solennellement *Les Burgraves.*

La jeunesse de France tout entière serait associée à cette fête, qui deviendrait ainsi une fête nationale.

Dans tous nos établissements d'enseignement public, les professeurs raconteraient aux élèves assemblés la carrière de Victor Hugo, liraient et commenteraient les plus belles pages de son œuvre.

Afin de perpétuer le souvenir de cette journée, le gouvernement enverrait dans les Facultés, dans les lycées, les collèges et les écoles primaires, des médailles à l'effigie du maître et une brochure où figureraient les poèmes récités au Panthéon.

Pour ces motifs, le gouvernement a l'honneur de présenter au Parlement le projet de loi suivant :

Suit le projet de loi portant ouverture d'un crédit extraordinaire de 80 000 francs.

Le crédit est adopté à l'unanimité de 486 votants.

M. le président Paul Deschanel prononce l'allocution suivante :

Nous sommes heureux de nous rendre à l'invitation du gouvernement de la République pour saluer la mémoire du grand poète dont l'œuvre est un monde et reflète tout le XIXe siècle, dont l'exil apparaît devant l'histoire comme la protestation du droit contre la force et dont l'éclatant génie rayonne sur l'humanité.

Ce vote acquis, M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, adressa aux recteurs la circulaire suivante :

Le 26 février, la France célébrera, par une fête nationale au Panthéon, le centenaire de la naissance de Victor Hugo.

Victor Hugo a été le plus grand génie littéraire de notre temps. Poète, il a traduit dans des vers impérissables tous les nobles sentiments dont vit l'humanité, ses joies et ses douleurs, ses aspirations généreuses vers un idéal de liberté, de concorde et de beauté morale — et, ce qui doit rendre sa mémoire sacrée entre toutes dans nos écoles, il s'est toujours penché vers l'enfance avec un sourire paternel et attendri.

Citoyen, il a aimé et chanté la patrie dans ses deuils comme dans ses gloires; il a défendu l'idéal républicain fait de justice et de bonté; il a toujours plaidé la cause de ceux qui souffrent. Conformant sa conduite à

ses principes, il a vécu pendant de longues années en exil; il a été la voix qui, sans cesse, proteste au nom du droit.

A tous ces titres, nos enfants doivent le connaître et l'aimer. Le Parlement et le gouvernement veulent que, sur tous les points de la France, ils soient associés à la fête du 26 février.

J'adresserai prochainement à tous les établissements d'enseignement public une plaquette, éditée à l'Imprimerie nationale, et contenant les pièces de Victor Hugo qui seront lues au Panthéon. Cette plaquette devra être conservée dans les bibliothèques scolaires.

Dans tous ces établissements, le centenaire de Victor Hugo sera célébré. Vous adresserez, à ce sujet, les instructions nécessaires. Je ne vous trace pas de programme détaillé, voulant laisser une large part à l'initiative de chacun. Mais partout nos professeurs et nos instituteurs parleront aux élèves assemblés de Victor Hugo, de sa vie et de son œuvre. Ils rappelleront ses titres à la reconnaissance et à l'admiration du pays. Ils liront et commenteront quelques belles pages de son œuvre, choisies parmi celles qui parlent le plus directement au cœur des enfants et qui sont le plus capables d'éveiller en eux les sentiments généreux et nobles.



M. Georges LEYGUES,
ministre de l'Instruction publique.

Phot. Ladrey-Disdéri.

De son côté, le Sénat voulut s'associer à la célébration du centenaire de Victor Hugo.

Le projet portant ouverture du crédit de 80 000 francs fut adopté à l'unanimité, et M. Fallières, président du Sénat, prononça les paroles suivantes :

Le Sénat, qui est fier d'avoir compté Victor Hugo au nombre de ses membres les plus illustres, sera heureux de s'associer à la glorification de sa grande mémoire.

Victor Hugo a sa place dans l'histoire universelle à côté des immortels enchanteurs de la pensée, écrivains, philosophes, orateurs, poètes qui, à travers les âges, ont illuminé le monde de l'éclat de leur génie et enseigné aux hommes, dans un verbe sublime, la haine du mal, l'amour du bien, le culte du beau, de la justice et de la liberté.

Des applaudissements répétés soulignèrent ces quelques mots.

Sur le siège qu'occupait Victor Hugo et qui depuis la mort du poète n'a plus été attribué à aucun sénateur, on posa une plaque commémorative en cuivre portant le nom du poète, ainsi que la médaille en bronze gravée par Chaplain. Cette médaille, à l'effigie de Victor Hugo, fut distribuée par les soins de la questure à tous les membres du Sénat. Dans le salon d'attente, le buste de Victor Hugo, par Mercié, que l'on a pour un moment distrait de la galerie des Bustes, fut dressé entouré de fleurs et gracieusement paré. Enfin, le président du Sénat et les questeurs décidèrent que, le 26 février, le palais du Luxembourg serait illuminé et pavoisé.

Le Conseil municipal de Paris avait aussi tenu à honneur de célébrer magnifiquement le centenaire et, dans sa séance du 26 janvier, il avait voté à cet effet un crédit spécial de 200 000 francs, auquel son bureau pouvait ajouter et ajouta les 100 000 francs du crédit annuel ordinaire. M. Bouvard, l'éminent directeur des travaux d'architecture de la Ville, arrêta dès lors, avec le concours zélé de M. Ernest Gay, syndic du Conseil, les devis et plans des fêtes qui allaient se prolonger, avec éclat, du 25 février au 2 mars.

L'ensemble des divers programmes se résume ainsi :

Mardi 25 février. — Réception à l'Hôtel de ville de toutes les délégations étrangères et provinciales. Concert et lunch. — Le soir, à l'Odéon, représentation offerte aux Écoles.

Mercredi 26. — A dix heures, cérémonie officielle au Panthéon : discours de M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, et de M. Hanotaux, directeur de l'Académie française; orchestres, chœurs, récitation d'œuvres poétiques de Victor Hugo. A trois heures, en présence du président de la République, inauguration du monument de Victor Hugo, œuvre de Barrias. Discours prononcés par M. Paul Meurice, président du comité du monument, M. Dausset, président du Conseil municipal, et M. de Selves, préfet de la Seine. Le soir, le Théâtre-Français reprendra *Les Burgraves.*

Du 26 février au 2 mars, la place et l'Hôtel de ville seront illuminés chaque soir.

Jeudi 27. — Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, festival donné dans l'après-midi par l'Association des étudiants de Paris, sous le patronage du président de la République et sous la présidence de M. Gréard, recteur de l'académie. Des artistes du Théâtre-Français et de l'Odéon réciteront des œuvres du grand poète.

Le soir, à 10 heures, l'Hôtel de ville ouvrira ses portes à six mille invités.

Vendredi 28. — Visite de Paris par les délégués de l'étranger et de la province, accompagnés par le bureau du Conseil municipal, par des conseillers et par les préfets. Déjeuner au Palmarium du Jardin d'acclimatation.

Samedi 1er mars. — Bal à l'Hôtel de ville. Les portes seront ouvertes à neuf heures et demie du soir. Douze mille invitations seront lancées.



Maison de Victor Hugo, avenue Victor-Hugo.

Dimanche 2 mars. — A midi, à l'Hôtel Continental, banquet des poètes. A deux heures, au Trocadéro, festival des universités populaires. Place des Vosges, fête diurne et nocturne. Elle commencera, une heure et demie avant la tombée de la nuit, par la pose d'une plaque commémorative sur la maison qu'a habitée Victor Hugo. Défilé des enfants des écoles devant la statue du maître. Durant le défilé un concert aura lieu. La nuit venue, illumination de la place des Vosges.

Dans la soirée du 2 mars, fête populaire sur la place des Vosges et sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Journée du 25 février.

Le 25, vers deux heures, les délégués des Sokols, ayant à leur tête M. Srb, maire de Prague, se rendirent au Panthéon et déposèrent sur le tombeau de Victor Hugo quatre magnifiques gerbes de fleurs de Bohême. M. Srb prononça en langue tchèque les paroles suivantes : « Au nom de la ville royale de Prague, je dépose ces fleurs sur la tombe du grand poète de l'humanité. » — A cinq heures, dans le salon des Arcades, à l'Hôtel de ville, pavoisé comme aux jours de fête nationale, M. Dausset, président du Conseil municipal, ayant à sa droite M. de Selves et à sa gauche M. Lépine, reçut les délégués tchèques, bulgares, roumains, polonais, russes, grecs, serbes, haïtiens, etc., et une délégation des poètes de la province. Après la présentation, M. Dausset prit la parole :

Je suis heureux de saluer, au nom de la Ville de Paris, les délégations étrangères venues célébrer avec nous la mémoire de notre grand poète national.

Nous l'appelons « notre poète national », messieurs, car vous comprendrez la légitime fierté avec laquelle nous le revendiquons comme un fils glorieux de notre terre natale. Cependant nous savons qu'après Homère, Victor Hugo est le poète qui appartient le plus à tous les hommes. Ce génie prodigieux a exprimé toutes les idées généreuses et nobles qui constituent le fonds commun de l'humanité ; il a eu, à un degré incomparable, l'intuition des sentiments qui servent de lien mystérieux entre les âmes d'élite de toutes les races et de toutes les nations.

A cette heure même, dans le monde entier, le centenaire du poète est célébré ; son nom est sur toutes les lèvres, car ses poèmes ont éte traduits dans toutes les langues, et je vois précisément en face de moi un de ses plus savants interprètes, l'honorable M. de Cenkov, qui a vulgarisé son œuvre en langue tchèque.

Victor Hugo a pénétré partout où respirent des hommes capables de comprendre et de l'aimer, et son génie s'est manifesté ave une telle puissance d'attraction que beaucoup de vos compatriotes, messieurs, pour le pouvoir lire dans l'original, ont appris notre langue maternelle.

Nous sommes profondément touchés, messieurs, des sentiments qui vous animent, sentiments d'admiration et de reconnaissance pour le poète, sentiments de sympathie pour la France, et je vous remercie d'avoir accepté d'assister à cette modeste réunion qui n'est que le prélude des fêtes brillantes de cette semaine.

Je ne saurais mieux exprimer notre gratitude qu'en disant que nous n'aurions pu complètement et dignement célébrer Victor Hugo si vous n'étiez pas avec nous.

Les autres délégations étrangères me permettront de témoigner plus particulièrement la joie que nous éprouvons à revoir nos amis de Prague

qui, l'an dernier, ont reçu les représentants de la Ville de Paris d'une façon si cordiale et si grandiose. Nos amis sont d'ardents patriotes. La manifestation d'aujourd'hui ne peut que resserrer une union qui nous est chère et que nous voulons indissoluble.

Soyez, messieurs, les bienvenus dans cette Maison commune, qui sera la vôtre pendant toute la durée de votre séjour.

Encore une fois je vous salue et vous remercie au nom de la Ville de Paris.



M. DE SELVES, préfet de la Seine.

Phot. E. Pirou.

M. de Selves, préfet de la Seine, prononça le discours suivant :

Messieurs,

Le préfet de la Seine tient à son tour à vous dire :

Vous êtes ici les bienvenus, et cette Maison, qui a été souvent le théâtre des grands événements de notre histoire nationale, est particulièrement heureuse de vous recevoir.

Paris est toujours accueillant pour les étrangers qui le visitent; il l'est spécialement pour ceux qui sont, comme vous, des amis de la France.

Et lorsque ces amis viennent affirmer les sentiments qui les animent à notre égard, en s'associant aux fêtes que nous organisons pour commémorer la mémoire de nos grands hommes, notre accueil doit être deux fois amical, s'il est possible.

Nous vous devons des remerciements.

Nous vous les adressons du plus profond de notre cœur.

Le grand homme dont nous célébrons le centenaire, s'il est né sur notre terre et peut ainsi être plus directement revendiqué par nous, vous appartient d'ailleurs aussi, messieurs.

Il a pensé et écrit pour vous en même temps que pour la France.

Il a parlé pour l'Humanité et a été une des gloires de l'esprit humain lui-même.

Si les hommes ordinaires sont au point de vue de leur nationalité limités aux cadres de leurs frontières, les génies comme Victor Hugo n'y sauraient être enserrés; pour eux, les frontières éclatent, la patrie s'étend au monde civilisé tout entier.

Le reconnaître marque une largeur de vues qui honore ceux dont tel est le sentiment.

Soyez donc honorés, messieurs, en même temps que remerciés. C'est cordialement que nous pressons votre main, ayez-en l'assurance.

Je termine en vous priant de me permettre d'adresser à vos patries l'affectueux salut de Paris.

J'ose dire plus : le salut de la République.

M. le docteur Vladimir Srb, maire de Prague, député, parle ensuite au nom de la Délégation de Bohême :

Monsieur le président et cher ami,

Pour la deuxième fois j'ai l'honneur de me trouver dans cet Hôtel de ville et d'y prendre la parole au nom de la délégation de Bohême. Nous vous remercions de tout cœur de l'accueil si chaleureux et si affectueux que nous fait ici la grande et généreuse ville de Paris. Nous en sommes profondément touchés, et la Bohême vous en demeurera reconnaissante.

« Les génies sont entre les nations les grands intermédiaires. » Victor Hugo nous apparaît, à nous autres Tchèques, comme le phare du XIX[e] siècle, dont la lumière se répand au loin dans le monde entier.

Je n'ai pas qualité d'apprécier l'œuvre grandiose du poète illustre dont la nation française célèbre le centenaire. La France est féconde en génies; le poète que vous fêtez en ces jours a été une des plus grandes figures de votre histoire littéraire, il reste pour nous tous un des plus grands poètes de tous les temps.

Notre siècle a deux ans, et cent ans après la naissance de Victor Hugo les peuples, avides de lumière, se tournent vers la France pour fêter avec elle l'auteur d'une œuvre gigantesque, un génie qui était grand et humanitaire à la fois, comme la France elle-même, cette sœur aînée des nations civilisées, toujours en marche vers la lumière et la liberté et qui

ne confond jamais la grandeur et la force avec la tyrannie et la violence. Tant qu'il y aura en France des génies comme Victor Hugo, la France sera la nation reine autour de laquelle se grouperont les peuples avec confiance et avec l'espoir d'un avenir meilleur.

Nul homme n'a le droit de posséder un autre homme et nul peuple n'a le droit de posséder un autre peuple. La Bohême, qui aime son pays, ce pays de l'idéal, est heureuse de s'associer à vous en ce moment solennel, à la France tout entière, comme elle se joindra toujours à vous non seulement aux moments de vos joies, mais aux heures de vos douleurs si — ce qu'à Dieu ne plaise — vous deviez en connaître encore.

En ce moment, où la délégation tchèque est au milieu de vous, la Bohême tout entière fête avec vous la mémoire de votre grand poète, et notre délégation n'est en quelque sorte qu'un faible écho de l'harmonie parfaite entre nos deux pays.

Nous nous inclinons, messieurs, devant le génie de Victor Hugo, devant la mémoire de ce grand poète français, incomparable défenseur des peuples meurtris, opprimés ou vaincus!



M. Vladimir SRB, maire de Prague.

D'autres discours sont ensuite prononcés par un délégué polonais « qui vient associer la Pologne littéraire aux manifestations de la France pour Victor Hugo » et par un délégué arménien qui apporte au sublime poète « l'humble et fervent tribut d'admiration d'un peuple malheureux ».

Les discours terminés, l'orchestre de M. Bourgeois, placé dans la salle des fêtes, entonne une marche triomphale. On entend ensuite : *La Cloche*, *L'Enlèvement*, *La Sérénade*, *La Fiancée du timbalier*, *Le Crucifix*, de Victor Hugo, des danses hongroises, une chanson populaire tchèque, etc.; puis les conseillers municipaux conduisent les délégués étrangers auprès des buffets, et des toasts s'échangent.

En cette première journée, les invités de la Ville avaient pu contempler dans la cour intérieure de l'Hôtel de ville le bas-relief du sculpteur Bareau, représentant *La Voix du poète*.

Le soir, commença l'apothéose de Victor Hugo dans une représentation donnée, à l'Odéon, à la jeunesse des écoles. Elle comprenait une conférence de Clovis Hugues sur Victor Hugo; *L'Épée*, drame en cinq scènes, de Victor Hugo; *Dernière Gerbe*, récitations par les artistes; *La Grand'mère*, comédie en un acte de Victor Hugo (avec Mme Marie Laurent dans le rôle de la grand'mère).

A la fin de la représentation, les artistes de l'Odéon rangés autour du buste de Victor Hugo, dû au sculpteur Paul Fournier, dirent un poème d'Émile Blémont, chaleureusement applaudi :

Les Litanies de Victor Hugo.

M. Dorival.	Le Coryphée.
Mlle Piérat.	La Poésie de l'enfance.
MM. Vargas	La Poésie de l'amour.
Rameau	La Poésie de l'héroïsme.
Albert Lambert.	La Poésie de la vieillesse.
Mmes Bady.	La Pitié.
Tessandier.	La France.
De Fehl	L'Humanité.
Marie Laurent	La Nature.

LE CORYPHÉE.

Gloire à Victor Hugo dans la France et le monde !
Que partout de nos voix retentisse un écho !
Et que chacun réponde :
Gloire à Victor Hugo !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA POÉSIE DE L'ENFANCE.

Il fit de l'enfance chérie
Une source pure et fleurie
De poésie et de bonheur,
Où la Muse tient sur son cœur,
Ainsi que la Vierge Marie,
Le frêle enfant, l'enfant vainqueur.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, bonté paternelle et féconde !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA POÉSIE DE L'AMOUR.

O femmes, ô vous qu'il adore,
Beauté, charme et grâce, aube, aurore,
Il sacre d'un chant triomphal
Votre argile où luit l'idéal,
Et votre âme plus douce encore
Qui calme et qui guérit le mal.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, foyer d'amour divinatoire !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA POÉSIE DE L'HÉROÏSME.

Pour le front, bruni par le hâle.
Du héros pensif au cœur mâle,
Il prend le laurier sur l'autel ;
Quand, trahi par le sort cruel,
Le soldat du droit tombe et râle,
Il le ressuscite immortel.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, beau nom qui veut dire victoire

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA POÉSIE DE LA VIEILLESSE.

Le soir, par le soleil qui penche,
Dans les bois, sous la verte branche,
Ou dans la ville, au bruit des chars,
Il honore les grands vieillards
Dont l'âme haute est toute blanche,
Avec du ciel dans leurs regards.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, sommet que dore l'espérance !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA PITIÉ.

Il dit, plein de pitié suprême,
A tout ce qui souffre : « Je t'aime ! »
Fraternité, c'est le devoir ;

Et dans l'abîme le plus noir,
Au martyr, au bourreau lui-même,
Il apporte un rayon d'espoir.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, songeur penché vers la souffrance !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA FRANCE.

A la France il crie : « O ma mère ! »
Lorsque vient l'infortune amère,
C'est lui qui venge son affront.
Il la relève, ardent et prompt ;
Il l'exalte, il est son Homère,
Il lui met des astres au front.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, clarté sur l'océan qui gronde !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

L'HUMANITÉ.

La France est l'amour, non la haine.
C'est la grande patrie humaine ;
Son poète a les bras ouverts.
Dans la splendeur ou les revers,
C'est l'humanité souveraine
Qu'il chante avec elle en ses vers.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, voix libre, éclatante et profonde !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

LA NATURE.

Il mêle à la nature entière
Son cœur tendre, son âme altière ;
D'un coup d'aile il monte au ciel bleu ;
Et planant sur l'espace en feu,
Pour abolir toute misère
Il cherche éperdument son Dieu.



Couverture du Programme de la cérémonie du Panthéon
(26 février 1902).

Dessin de Giraldon, médaillon de Chaplain.

LE CORYPHÉE.

Victor Hugo, génie illuminant le monde !...
Que partout de nos voix retentisse un écho !
Et que chacun réponde :
Gloire à Victor Hugo !

LE CHŒUR.

Gloire à Victor Hugo !

Journée du 26 février.

Au Panthéon.

L'architecte de la nouvelle Sorbonne, M. Nénot, membre de l'Institut, avait été chargé de la décoration du Panthéon. Elle était d'un effet à la fois gracieux et grandiose. A l'extérieur, sur la façade principale, il fit poser au-dessus de la plinthe, entre les quatre colonnes centrales du péristyle, de courts baldaquins de velours bleu, ornés du chiffre de Victor Hugo ; à droite et à gauche, entre les deux dernières colonnes, des tentures de même nuance descendaient jusqu'au sol et fermaient le passage. En travers des baldaquins, rattachée aux extrémités de la plinthe, flottait une bande d'étoffe légère portant en lettres d'or le nom du poète. Cette décoration était complétée par des ornements dorés, faisceaux de licteurs, palmes, placés sur les acrotères du sommet et des extrémités inférieures du fronton. Enfin, des drapeaux mettaient leurs couleurs mouvantes aux quatre coins du Panthéon. A l'intérieur, le ton de la décoration générale était bleu. Tout autour des quatre branches du vaisseau, de la naissance des voûtes aux chapiteaux des colonnes, pendaient de larges baldaquins en velours bleu, ornés, dans leur partie centrale, du chiffre de Victor Hugo. Dans la coupole, à la hauteur de la partie supérieure du tambour, apparaissait une énorme couronne en feuilles de laurier doré, que de légères guirlandes de verdure rattachaient aux parois. Au fond du chœur, la paroi nue du chevet et la mosaïque supérieure d'Hébert (*Le Christ enseigne à l'Ange de la France les destinées de la Patrie*) étaient complètement voilées par une tenture de velours bleu, bordée d'or, qui descendait de la voûte au sol; au centre de cette tenture, sur une gloire de 10 mètres de diamètre, se détachait une lyre, avec les lettres V H ; au-dessous de la lyre, ces deux chiffres : 1802-1902. Un immense tapis rouge recou-



L'Institut se rendant au Panthéon

vrait le dallage. Sous la coupole se dressait le buste du poète, par David d'Angers, posé sur un piédestal garni de mousses vertes, semées de roses, au-dessus duquel se balançait une couronne dorée, maintenue par des guirlandes de feuillage. Le chœur était entièrement occupé par l'estrade officielle, à laquelle on accédait par les déambulatoires latéraux. Dans la croisée, sous la coupole, au-dessous des plaques de marbre où s'inscrivent les noms des « citoyens morts pour la liberté pendant les journées des 28, 29 et 30 juillet 1830 », se dressaient deux tribunes isolées : celle de droite, réservée à Mme Loubet et aux femmes des ministres; celle de gauche, à la famille de Victor Hugo. Enfin, tout autour de la nef et des deux branches du transept, sur les marches qui conduisent aux bas côtés, des estrades moins élevées étaient destinées aux invités.

Les invités, au nombre de 4000, comprenaient des représentants de tous les grands corps de l'État : ministres, sénateurs, députés, conseillers d'État, corps diplomatique, généraux, magistrats, membres de l'Institut, Conseil supérieur de l'instruction publique, Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, bureaux du Conseil général et du Conseil municipal, délégués de ces deux assemblées, directeurs des ministères, préfet de police, préfet de la Seine, gouverneurs du Crédit foncier et de la Banque de France, professeurs de Facultés, maires et juges de paix de Paris, Chambre du commerce, Conseil supérieur de la Guerre, Conseil supérieur de la Marine, état-major de l'armée, etc. Au pied même de la colonne que surmontait le buste du poète vinrent prendre place les représentants de la jeunesse : aux premiers rangs, des enfants des écoles primaires et des lycées; aux derniers rangs, des saint-cyriens et des polytechniciens en uniforme. Toute la France était là représentée.

A dix heures, le président de la République, M. Loubet, arrive au Panthéon accompagné de M. Waldeck-Rousseau, président du conseil. Il pénètre dans l'édifice par la porte centrale. Aussitôt la musique de la garde républicaine, dirigée par M. Gabriel Parès, l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, que dirige M. Georges Marty, font éclater les accents de la *Marseillaise.* Le président de la République, conduit à son fauteuil au premier rang de l'estrade officielle, écoute le chant national debout, ainsi que l'assistance. A sa droite il a M. Fallières, président du Sénat; M. Waldeck-Rousseau, président du conseil; M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique, les vice-présidents du Sénat; à sa gauche, M. Deschanel, président de la Chambre des députés; M. Monis, ministre de la Justice; Hano-

taux, directeur de l'Académie française, les vice-présidents de la Chambre des députés. Après la *Marseillaise*, les chœurs chantent les deux strophes : « Allons, enfants de la patrie... » et « Amour sacré de la patrie », puis un orchestre et les chœurs entonnent l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saens.

Au milieu d'un profond silence, M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, se lève ensuite et prononce le discours suivant :

Monsieur le président de la République,
Messieurs,

En célébrant le centenaire de Victor Hugo par une fête nationale, le gouvernement de la Republique a voulu marquer sa reconnaissance pour le poète qui a revêtu la langue de la patrie d'une incomparable splendeur, pour le citoyen qui a donné l'un des plus hauts exemples de vertu civique que l'histoire ait connus.

Il a voulu en même temps honorer les lettres, qui ont assuré à la France depuis quatre siècles l'autorité qu'elle exerce dans le monde, et qui, à toutes les époques, ont défendu contre l'oppression les droits imprescriptibles de la pensée.

Messieurs,

Dans ce temple dédié au culte des grands hommes et que remplit le souvenir de tant de morts augustes, devant les représentants des puissances étrangères, au milieu des élus de la nation, des grands corps de l'État, des délégués les plus illustres de la science, des lettres et des arts, et de la jeunesse des écoles, je songe à ces fêtes antiques où tout un peuple, frémissant d'une sainte émotion, élevait au rang des dieux ceux de ses fils qui lui avaient donné le plus de puissance et de gloire.

Nul n'était plus digne que Victor Hugo de ces honneurs héroïques.

Poète, sa carrière n'est qu'une longue moisson de lauriers ; citoyen, sa vie n'est qu'une longue lutte pour la liberté et le droit.

A dix-huit ans il publie son premier livre, et pendant trois quarts de siècle il étonne le monde par l'éclat de ses productions.

Son œuvre est immense ; c'est une magie.

Elle embrasse tous les genres : ode et satire, fable et chanson, drame et épopée, histoire et voyages, philosophie et critique.

Elle est diverse et puissante comme la création elle-même.

En elle la patrie crie ses enthousiasmes, ses révoltes et ses espérances ; l'humanité pleure et chante ; en elle la nature se reflète comme en un lac sans rides.

Victor Hugo a la force et le charme, l'ironie et la grâce, le rire et les pleurs. Il est doux et terrible. Il célèbre les héros et les dieux ; mais c'est sur les déshérités, sur les humbles et les faibles, sur les enfants qu'il se penche avec le plus de tendresse et d'amour.

Son cœur bat de la vie universelle, de la vie orageuse des peuples et

de la vie calme du foyer. Homme, il a senti et exprimé toutes les passions des hommes. Aussi nul ne remua plus profondément l'âme des foules.

Batailleur infatigable, c'est à coups de chefs-d'œuvre qu'il combat pour sa cause.

Chef d'école, il crée une forme nouvelle de roman et de drame. Il fouille en pleine vie et fait jaillir des contrastes sociaux et moraux les émotions les plus poignantes.

A sa suite, nous gravissons les plus fiers sommets où peut atteindre l'âme humaine et nous plongeons jusqu'aux plus profonds abîmes où elle peut descendre.

Enchanteur à la parole dorée, il donne au mot, au vers, au rythme, une sonorité, un éclat et un essor inconnus.

Il est épique comme Homère et tragique comme Eschyle. Il a l'harmonie de Pindare, la fraîcheur de Théocrite et la verve de Juvénal. Il a de plus, car il est bien de sa race, l'imagination chevaleresque et tendre de ces bardes celtiques qui donnèrent au monde les récits merveilleux qui ont bercé son rêve de gloire et d'amour.

Victor Hugo n'avait parcouru que la moitié de sa carrière et déjà il avait conquis le monde.

Il semblait qu'il ne pût monter plus haut.

Pourtant, comme l'aigle blessé, il s'élève encore d'un coup d'aile.

La douleur, la solitude et l'exil lui inspirent ses chants les plus beaux.

La République de 1848 est morte. L'autel de la liberté gît dans une mare de sang. L'Empire est fondé. Tout se tait, la tribune et la presse. Comme si la force et la sécurité des gouvernements se mesuraient à la « grandeur du silence qu'ils ont fait autour d'eux » !

C'est l'heure tragique où les volontés chancellent, où les consciences se troublent. Mais, en France, c'est toujours l'heure où le penseur solitaire se dresse et jette à la force triomphante le défi de la raison et de la justice indignées. Alors, des profondeurs de l'horizon, monte la voix vengeresse du poète. Victor Hugo proscrit devient le consolateur de tous les proscrits, le défenseur de tous les opprimés. La majesté du génie et de l'infortune le fait l'égal des plus puissants. Partout où il y a un peuple à libérer il tend la main; partout où il y a une détresse à secourir il accourt.

L'Empire lui offre l'amnistie; il la repousse. Il dit : « Je rentrerai quand la liberté rentrera. »

Il revient en France après le 4 septembre, assez tôt pour s'enfermer dans Paris assiégé et pour vivre ces jours inoubliables où l'on mesura ce que peut tenter un grand peuple que la fortune des armes a trahi, mais qui ne veut pas mourir.

Son patriotisme s'exalte et s'exhale en strophes enflammées.

Quand l'insurrection éclate, il flétrit l'aveugle fureur des assiégés qui tournent leurs glaives contre eux-mêmes. Mais quand l'heure des représailles sonne, il implore la clémence du vainqueur.

Les dernières rumeurs de la guerre étrangère et de la guerre civile se sont tues.



La cérémonie à l'intérieur du Panthéon.

Comblé de jours et d'honneurs, le poète a repris sa place au foyer natal.

La France est libre; elle a fermé ses blessures. Une démocratie pacifique, digne et fière, toute pénétrée de solidarité humaine, s'organise. Le poète, joyeux, écoute et regarde. Une grande sérénité l'environne; un grand apaisement se fait en lui. Il ne dit plus : « Je veux combattre »; il dit : « Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime! » Sa pensée s'élève dans les régions sereines de la philosophie et de l'histoire, et il recommence son rêve interrompu par tant d'orages, le rêve que, pair de France, représentant du peuple, sénateur de la troisième République, il n'a jamais cessé de poursuivre, l'affranchissement de l'homme par la beauté et par la justice.

Religion de la patrie, amour profond du peuple, voilà les assises sur lesquelles il veut bâtir la cité nouvelle. Nulle contradiction dans sa vie. Fils d'une Vendéenne et d'un soldat glorieux de l'Empire, il est né au moment où le vieux monde s'écroulait et où un monde nouveau se fondait sur ses ruines. Il a senti passer le souffle brûlant de la Révolution; il a vécu dans le tumulte des camps; il a eu « pour hochet le gland d'or d'une épée ». Il a chanté les fastes de la monarchie et l'épopée impériale, et il est républicain et démocrate. Il n'a rien renié de sa jeunesse. Il a franchi les mêmes étapes que son siècle; il a suivi l'âme de la France qui changeait et qui continuait sa marche vers l'idéal entrevu aux grands jours de 1789.

Traditionnaliste et révolutionnaire, il est logique. Il sait qu'il y a dans le passé de très grandes choses, toujours vivantes, qu'une nation ne saurait abandonner sans déchoir. Mais il sait que les générations ne refont pas le chemin parcouru par leurs devancières et qu'une force irrésistible les emporte vers le progrès.

Et, ayant longtemps vécu, beaucoup souffert, beaucoup lutté, il écrit sur son évangile philosophique et politique ces quatre mots, qui résument pour lui toute la sagesse humaine : liberté, justice, concorde, pitié.

Il avait rempli sa tâche; ses destins étaient révolus.

Un jour de mai, au penchant du siècle qu'il avait illuminé de son génie, le chantre sublime s'en alla doucement dans l'immortalité.

L'univers prit son deuil.

La France lui fit des funérailles triomphales, et ce n'est pas dans la sombre majesté d'une pompe funéraire, mais dans l'éblouissement d'une apothéose qu'il vint sur la montagne sacrée où il dort l'éternel sommeil.

Au nom de la République française, je salue la mémoire du poète glorieux qui fit la pensée plus libre, la patrie plus grande et l'humanité meilleure.

M. G. Hanotaux, directeur de l'Académie française, désigné à ce titre pour parler au nom de la compagnie, prit la parole après M. Leygues :

Il est bon, il est juste que la Patrie commémore avec solennité les événements ou les services qui l'ont rendue plus puissante, plus noble ou

plus glorieuse. Il est bon, il est juste que la piété des générations successives entretienne, par un culte public, la mémoire des grandes actions ou des vies illustres qui seront, pour l'avenir, des modèles ou des exemples.

Il y a douze ans, sous ces mêmes voûtes du Panthéon, le dix-neuvième siècle finissant célébrait le centenaire de la Révolution française. Aujourd'hui le vingtième siècle, à son aurore, fête le centenaire d'un poète.

En célébrant cet autre centenaire, la France honore les belles-lettres. Les belles-lettres illustrent la France. Quatre grands siècles lui ont valu une autorité sans seconde dans le domaine de la pensée, et quand elle rend un hommage universel à un des hommes qui ont le plus ajouté à ce patrimoine, quand elle consacre cette gloire, en énumérant les services et les œuvres du génie, elle relie, par un acte de haute sagesse, le passé qu'elle loue à l'avenir qu'elle suscite.

L'œuvre de Victor Hugo est en relation si étroite avec l'histoire de son temps, qu'il faut suivre simultanément le progrès parallèle d'une époque et d'une existence.

Quand le siècle commença et que le poète naquit, les mères qui avaient vingt ans gardaient dans la mémoire l'angoisse des années si courtes et si pleines que l'histoire nomme d'un seul mot, si grand, la Révolution. Un monde qui s'effondre, un trône qui s'écroule, une dynastie qui succombe, des gloires inouïes, des discordes affreuses, des dates heureuses ou funestes, 14 juillet, 4 août, journées de septembre, 10 août, thermidor, fructidor, vendémiaire, brumaire — comme si l'ancien calendrier n'eût pas suffi à énumérer tant de journées fameuses — de 1790 à 1795, cinq années, et la Révolution est faite ; cinq années encore et dans le consul l'empereur apparaît.

Après la France, l'Europe est un champ de bataille. Les femmes et les enfants assistent, les yeux grands ouverts et le cœur en alarme, à des passages immenses d'hommes avançant et reculant en masse, flux et reflux ballottés en lames énormes, entre des rivages inconnus, par une force obscure, pour des raisons qu'on ne comprend pas.

Les spectacles étaient magnifiques. Sur la place du Carrousel, au-dessus des shakos balançant au vent leurs plumets rouges, et parmi les poitrines des cavaliers chamarrés de brandebourgs d'or, l'empereur, très simple, en habit vert, sur son cheval blanc ; le pape, à Notre-Dame ; dans les théâtres, des parterres de rois ; Joséphine succédant à Marie-Antoinette et Marie-Louise à Joséphine. L'œil s'épuisait à regarder, la mémoire à retenir. Mais les spectacles effaçaient les spectacles. Paris, décorateur sublime, ne prépara jamais de fêtes plus belles.

Comme si ce qui se passait en France ne suffisait pas, on emportait parfois les familles au loin pour voir d'autres merveilles encore. A dix ans, Victor Hugo avait fait le voyage d'Italie et le voyage d'Espagne. Son premier langage avait été le dialecte de l'île d'Elbe ; à Madrid, dans les galeries de l'hôtel Masserano, sa vision obstinée avait contemplé les portraits des ancêtres étrangers en qui revivaient les siècles écoulés. Il avait ressenti dans la péninsule je ne sais quelles émotions intimes éveillant en lui une âme sœur de l'âme espagnole.

Mais la face des choses change encore. La mère, ramassant autour d'elle sa couvée, vient se blottir aux Feuillantines, et ce sont d'autres angoisses. C'est l'invasion, la fin de l'Empire, le retour des Bourbons, la rentrée des hommes qui ont survécu et, après une dernière et effrayante secousse, un silence universel.

La paix règne. Parmi ce calme soudain, une autre agitation grandit. Le tumulte est maintenant dans l'esprit de ces jeunes hommes qui seront des hommes demain. Des spectacles sans pareils, des émotions sans précédents, une curiosité et une inquiétude universelles, tels étaient les mouvements qui, dès l'enfance, avaient agité ces jeunes âmes. Les meilleures d'entre elles s'ébranlent, et on les entend vibrer d'elles-mêmes et essayer les préludes hésitants d'une harmonie nouvelle.

C'est un murmure d'abord, une plainte douce et incertaine, des soupirs, des élans, les modulations ingénues d'une aspiration juvénile et qui se cherche encore. La muse d'André Chénier avait égrené, avant de mourir si jeune, les premiers chants; Alfred de Vigny cherche dans le ciel la voie mystérieuse que doit suivre Eloa; déjà Lamartine a gémi.

Mais il faut d'autres accents. Le siècle est né pour le combat. Si les mères ont pleuré, les hommes ont agi. Les pères qui ont tenu ces enfants sur leurs genoux n'étaient pas des rêveurs. Nous avons connu les derniers survivants de cette illustre génération. Silencieux, attentifs, n'ayant pas de temps à perdre, réveillés au tambour, debout à l'aube, sanglés, bottés, toujours exacts et toujours prêts, ils exerçaient autour d'eux cette sévérité qu'ils s'imposaient à eux-mêmes. Ils avaient le souci du ponctuel et du parfait.

Or, voilà que cette double origine et cette double leçon se rencontrent autour d'une tête unique. Laissons le poète parler lui-même : « Toute son enfance n'a été qu'une longue rêverie mêlée d'études exactes... Il n'y a, d'ailleurs, aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique. Le nombre est dans l'art comme dans la science. »

Il sera donc l'élève de tels maîtres; il prendra aussi le goût de l'achevé; il aura l'horreur de l'à-peu-près; il saura le métier à fond et il le perfectionnera sans cesse; il ne laissera rien au hasard de ce qu'on peut lui enlever. Sa parole, puisque c'est son arme, s'appliquera sur la pensée, ajustée comme une armure. Le nombre combinera, pour lui, le rythme des strophes comme celui d'un calcul. Son génie enfin, riche, somptueux et précis, inscrira l'harmonieuse mathématique du vers dans la triple poésie de la vision, du sentiment et de l'action.

Alors se déroule, pendant toute une vie, l'étonnant entrelacement d'une époque et d'une œuvre. Les spectacles ont un témoin; les clameurs ont un écho; les tragédies ont un confident. Les événements passent devant un œil qui les voit, les passions s'enflamment devant une attention qui les observe, les idées naissent devant un verbe qui les saisit. Et le chant commence, comme une puissante mélopée qui accompagne, de son développement continu, l'évolution du siècle. Qu'importe les changements, les transformations, les contradictions même! Est-ce qu'une même journée, depuis le jaillissement de l'astre dans l'aube grise jusqu'à sa chute sur l'horizon ensanglanté, n'essaye pas, d'heure en heure, au ciel, toutes les nuances, tous les jeux et toutes les dégradations de la lu-



M. Gabriel HANOTAUX,
directeur de l'Académie française.

Phot. E. Pirou.

mière, enfermant dans une course si prompte le contraste sublime du jour et de la nuit ?

Ces contrastes, dont la nature et la vie sont pleines, s'imposent à des âmes que les catastrophes antérieures ont préparées. Le romantisme, qui n'est d'abord que le sentiment du pittoresque dans la nature, prétendait devenir la révolution des lettres. Les jeunes imaginations, rebutées par l'étroite discipline où s'exagérait la sobriété classique, attendaient des formules plus hardies et plus souples. Victor Hugo les apporta : il fallut, à un homme encore adolescent, une singulière autorité pour les imposer à cette jeunesse ardente, pour rallier des esprits si divers et pour faire de son tempérament littéraire la doctrine d'une école.

Le rapprochement du grandiose et du vulgaire, le goût de l'étrange

et de l'exotique, le choc des passions inconnues, un style savamment ouvragé, la sonorité du rythme et une sorte de matérialisation brillante de la poésie, ce sont les traits particuliers du génie de Victor Hugo — et c'est, en somme, ce qu'on a appelé le romantisme.

L'éclatant début des *Odes et Ballades* et des *Orientales* bouscule toutes les résistances. Jamais le lyrisme n'eut, dans la langue française, tant de noblesse, de richesse, d'éclat.

Cependant le siècle marche : sa jeunesse s'achève; l'heure du trouble et de l'inquiétude approche. Le cœur ressent les émotions intimes qui ébranlent les forces vitales, au moment même où s'affirme la maturité. C'est alors que le poète, en pleine force, en pleine fécondité, entreprend, selon ses propres paroles, « cette profonde peinture du Moi qui est peut-être l'œuvre la plus large, la plus générale, la plus universelle que le poète puisse faire ». Sa vision s'est transformée. Hier encore, il regardait; maintenant, il « contemple ». Les Ombres le disputent aux Rayons. Le crépuscule commence, et c'est déjà sur des ruines que coulent les larmes d'Olympio.

L'émotion grandit. La parole ne suffit plus; le rythme, trop tendu, éclate et se brise. Il faut, maintenant, le mouvement, le spectacle, l'action : c'est le drame. La tragédie, échevelée, se traîne sur la scène, les mains suppliantes, en proie à la fatalité des passions modernes. Triboulet et Ruy Blas rient de leur rire amer. Marion Delorme, vous aimez ! Lucrèce Borgia, vous haïssez ! Doña Sol, vous pleurez ! Pour la scène française, c'est un renouveau magnifique. Le lyrisme exalte le drame que les foules emplissent de leur geste plus large, et la volonté puissante du maître enferme, dans la courte mesure des trois actes, les quatre générations épiques des *Burgraves*.

Le drame, c'est déjà l'histoire. L'histoire s'empare décidément du puissant esprit. Elle animait *Notre-Dame de Paris*. Elle dicte les premières notes de *Choses vues*. Mais, surtout, elle soutient de sa forte réalité toute l'œuvre des *Misérables*. Voilà bien l'épopée du dix-neuvième siècle! C'est ici que l'époque et l'homme se sont mesurés. Cosette et Jean Valjean, les cuirassiers de Napoléon et les insurgés de la rue Transnonain, les hardiesses du rêve et les minuties de l'existence familière, tous les héroïsmes, toutes les noblesses, toutes les candeurs, toutes les miséricordes se sont réunies en cette fresque colossale et l'ont animée d'une vie si intense et d'une émotion si poignante qu'elles imposeront sans doute à l'avenir, comme la représentation d'une époque, cette vérité supérieure et hardie qui est celle de la fiction.

Le poète, comme le siècle, a trop aimé Napoléon. L'heure est venue des tragiques réveils. Une satire épique jette aux quatre vents la plainte de l'âme irritée. Mais, bientôt, même au fond de l'exil, le calme renaît et, alors, ramassant toutes les grandeurs éparses jusque-là dans son œuvre, visions, émotions, drame, épopée, histoire, le génie apaisé aborde la légende. Ruth s'endort dans la nuit pleine d'étoiles ; Aymerillot réjouit le cœur du vieil empereur à la barbe fleurie ; le petit roi de Galice galope à travers les Espagnes ; le régiment des Hallebardiers passe ; la Rose de l'Infante s'effeuille ; les grandes batailles et les grandes révolutions

embouchent la trompette ; la course du poète se poursuit jusque dans le ciel ; il assiste à la naissance des choses ; il entend le ricanement profond du satyre derrière la nature en émoi ; il accompagne les astres qui poursuivent dans la nuit le voyage innombrable, et, ne laissant plus au rêve lui-même d'autre règle que la rigueur de l'expression, il jette à travers l'espace sans borne, sans forme et sans obstacles, la chute énorme de Satan.

Parmi tant et de si glorieux services que Victor Hugo rend à la France, il n'en est pas de plus grands peut-être que ceux qu'il a rendus à la langue. L'invention, en matière de langue, n'appartient pas à un homme ; elle est toute au peuple. Mais, par un prodige de résurrection verbale sans précédent, il revit pour ainsi dire, tout ce qu'une race, durant quinze siècles, a ressenti et exprimé, tout ce qu'elle a déposé en notes éparses dans son vocabulaire ; il éprouve toute la fraîcheur de l'impression native qui a fait éclater le mot sur les lèvres qui l'ont d'abord prononcé ; il retrouve ainsi, dans la langue elle-même, les richesses inépuisables dont il va l'enrichir pour toujours. Il fait, à lui seul, un travail inverse de celui des siècles antérieurs. Ceux-ci ont été sans cesse en épurant, en condensant, en affinant, dans la langue comme dans l'histoire, ils ont tout sacrifié à l'unité, à la simplicité. Mais, lui, l'unité une fois faite, d'un coup de bras prodigieux, remonte le courant jusqu'à sa source ; il élargit, il développe, il multiplie, comprenant que les temps sont venus où la civilisation, la science, l'humanité exigent de la langue française plus d'abondance, plus de profondeur et plus de mouvement. C'est là qu'il fait sa Révolution. Alors même que, par un cataclysme inouï, son œuvre périrait tout entière, l'action qu'il a exercée sur la langue durerait autant que la langue elle-même.

Il voulait que le poète fût non seulement un aède, mais un sage ; non seulement un guide, mais un prophète. Il voulait, surtout, qu'il fût un homme. Or, comme un poème et une légende bien rares dans nos siècles sans voile et sans recul, il nous a laissé sa vie. Chateaubriand l'appelait « l'enfant sublime » ; l'amour, la douleur, l'exil, le contre-coup des grandeurs et des malheurs de la patrie ont sculpté les traits marmoréens du vieillard épique.

Le Titan fut cloué au rocher : de la grève, il jetait à l'Océan sa plainte, et le monde entier en retentissait. Par contre, toutes les misères du monde avaient un écho sur cette île que son nom a illustrée. Il arrachait les têtes à l'échafaud ; il travaillait à la délivrance des peuples ; il disait aux enfants des paroles douces. Si cruellement frappé, il était l'apôtre infatigable de l'indulgence et du pardon. Mais la fatalité ne lui pardonne pas. Le malheur de la patrie couronne tous ses autres malheurs : la France se rouvre devant le poète, afin qu'il aille s'enfermer dans Paris assiégé, et, en un sanglot suprême, il chante « l'Année terrible ».

Le siècle s'avançait vers sa fin, cherchant à travers les ruines la route de ses nouveaux devoirs. Il mettait sur la tête auguste du vieillard une couronne de sérénité. Paris entourait le proscrit d'un accueil où je ne sais quel enthousiasme contenu se mêlait au respect. A l'Académie, au Sénat, les rangs s'ouvraient sur son passage. La jeunesse lui faisait cor-

tège. Sa longue et forte vieillesse paraissait une seconde maturité, aussi féconde, mais plus douce. Jamais une plus belle journée n'eut un plus noble crépuscule.

Il mourut. Un frisson, une rumeur immenses coururent de proche en proche dans la ville, dans le pays et dans le monde tout entier. L'univers se leva, tendant vers lui des palmes. L'Arc de triomphe se revêtit d'un voile noir. Les poètes veillèrent son corps couché sous le portique. Les cuirassiers tenaient des torches allumées. Et, quand le jour des funérailles se leva, quand les torches se furent éteintes, quand, derrière le corbillard des pauvres, une foule telle qu'il l'eût aimée se fût rangée et que la ville entière se fût remplie d'un tumulte où le deuil de la mort se confondait avec la joie de l'immortalité, alors lui, tumultueux encore et déjà légendaire, il traversa Paris à la tête du cortège prodigieux qui rejoignait la colline de Napoléon à la colline de Clovis, et il fit rouvrir devant lui les portes du Panthéon pour y ramener la gloire !

Lorsque M. Gabriel Hanotaux se fut rassis, au milieu des applaudissements, l'orchestre et les chœurs exécutèrent l'*Hymne à la France*, dont Hector Berlioz fit la musique, sur la poésie d'Auguste Barbier.

Les chœurs et les orchestres étaient placés, tout au fond de la nef, derrière un motif qui la barrait d'un côté à l'autre, et qui, orné de guirlandes de feuilles de laurier semées de roses, portait au milieu le médaillon du poète. C'est devant le buste même, au centre de la coupole, sur une estrade peu élevée jointe au piédestal, que les artistes de la Comédie-Française vinrent dire des vers.

Mme Bartet récita avec son art accompli la pièce attendrie des *Contemplations :*

O souvenirs ! printemps ! aurore !...
. . . .
Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler...

Mme Weber dit ensuite de sa voix vibrante l'admirable poème des *Châtiments : Stella*, qui commence ainsi :

Je m'étais endormi la nuit, près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve...

et qui se termine par ces vers :

O nations ! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.



Sortie du Panthéon.

Le lion Océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, Vertu, Courage, Foi !
Penseurs, esprits ! montez sur la tour, sentinelles !
Paupières, ouvrez-vous ! allumez-vous, prunelles !
Terre, émeus le sillon; vie, éveille le bruit;
Debout, vous qui dormez ! — car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

Le succès de Mme Weber fut très grand, et l'assistance lui fit une longue ovation.

M. Mounet-Sully, avec sa puissance accoutumée, dit alors les graves paroles de l'*Hymne :*

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Du haut d'une petite tribune élevée en avant des chœurs, dans la nef, M. Delmas, de l'Opéra, appuyé par les chœurs et l'orchestre, a chanté la *Chanson d'ancêtre*, de Victor Hugo, musique de Saint-Saëns. La voix si large et si ferme de cet artiste, emplissant sans effort l'énorme vaisseau, a provoqué une admiration générale.

Enfin, le dernier morceau du programme n'a pas été le moins émouvant. C'était cet admirable *Chant du départ*, de Méhul, qui, exécuté par les chœurs, l'orchestre et la musique de la garde républicaine, est peut-être le morceau qui enlève le plus haut l'âme et la remue le plus profondément.

Avec ce dernier chant la cérémonie prit fin. Le président de la République, le monde officiel, les invités sortirent alors du Panthéon, dont les portes de bronze se refermèrent et où la foule ne put pénétrer. Toutefois le public fut admis à visiter l'édifice, qui avait conservé sa belle décoration, le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche suivants, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

Inauguration du monument.

Après la mort de Victor Hugo, un Comité composé d'amis et d'admirateurs de l'illustre poète se constitua et ouvrit une souscription pour lui élever un monument. Cette souscription



Monument de Victor Hugo, par Barrias,
inauguré à Paris, place Victor-Hugo, le 26 février 1902.

produisit rapidement une somme supérieure à 100 000 francs, insuffisante néanmoins pour un monument qui fût digne du poète et digne de la France. Une subvention de l'État, un don des petits-enfants de Victor Hugo, l'abandon des droits sur les œuvres posthumes consenti par Auguste Vacquerie et Paul Meurice, enfin les intérêts composés de l'argent habilement administré par les deux trésoriers du comité, M. Philippe Jourde, un des promoteurs du monument, et M. Émile Blémont, complétèrent les fonds nécessaires, près de 250 000 francs. Le comité chargea alors le sculpteur Barrias et l'architecte Pascal d'exécuter le monument érigé au centre de la place qui porte le nom du poète. Victor Hugo est représenté sur le rocher de Guernesey, entouré de quatre Muses : la Muse lyrique, la Muse dramatique, la Muse épique et la Muse satirique. Dans le soubassement, quatre bas-reliefs, consacrés au prosateur, représentent Victor Hugo romancier, Victor Hugo historien, Victor Hugo orateur, Victor Hugo philosophe. Ces deux derniers bas-reliefs sont dus à M. André Allar.

Pour l'inauguration, on avait dressé autour de la place des tribunes dans lesquelles 3 000 personnes environ pouvaient prendre place. Ces tribunes s'appuyaient contre quarante mâts portant à leur partie supérieure de larges corbeilles de fleurs dont les bouquets se mêlaient aux branches des arbres. Le fond des tribunes était tendu d'étoffes claires drapées à l'antique, à bandes blanches et jaunes, ornées de motifs bleus. La tribune d'honneur, qui s'étendait de l'angle de l'avenue Victor Hugo à la rue Copernic, faisant face au monument, était surmontée d'un vélum blanc et jaune. Des fauteuils rouge et or se trouvaient aux premiers rangs et des chaises aux rangs plus reculés. Enfin, la place était entièrement décorée de drapeaux et de lampes électriques, dissimulées dans des fleurs multicolores d'un effet gracieux, qui serpentaient au-dessus des tribunes.

La Ville de Paris avait lancé des invitations ainsi conçues :

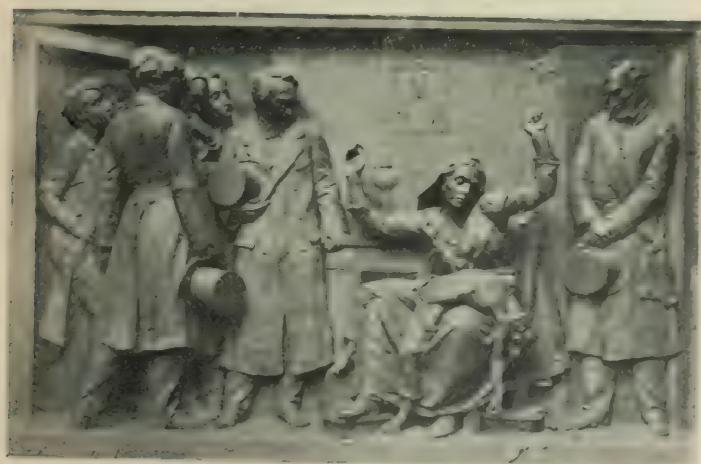
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

La Ville de Paris inaugurera place Victor-Hugo le mercredi 26 février 1902, à trois heures, le monument érigé à l'occasion du centenaire de Victor Hugo.

La municipalité vous prie de lui faire l'honneur d'assister à cette cérémonie, qui aura lieu en présence de M. le président de la République.





Bas-reliefs du monument.

Gravées sur double feuillet de carton, ces invitations sont ornées d'une composition du peintre André Devambez; au premier plan les armes de la Ville et le monument de Barrias ; le poète est assis sur un rocher et regarde Paris, où tranche sur le fond du décor l'Arc de triomphe de l'Étoile et la coulée du fleuve. Du panorama embaumé s'élève une femme, symbolisant la Ville de Paris, qui tend vers le poète une palme.

Avant trois heures, les invités, les mêmes à peu près qui avaient assisté à la cérémonie du matin au Panthéon, remplissaient les tribunes. Dans la tribune d'honneur, vinrent prendre place les membres du comité du monument avec M. Paul Meurice à leur tête, M. Barrias et quelques-uns de ses collaborateurs; M. Fallières, président du Sénat, et M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés; les membres des bureaux des deux Chambres; de nombreux académiciens, le bureau du Conseil municipal avec M. Dausset; M. de Selves, préfet de la Seine, et M. Lépine, préfet de police; M. Veber et le bureau du Conseil général, plusieurs officiers généraux, les ministres, et enfin les membres de la famille Hugo, qui avaient leurs fauteuils réservés au premier rang : Mme et M. Georges Victor-Hugo, Mme Jean Charcot (Jeanne Hugo) et le Dr Jean Charcot, Mme Édouard Lockroy.

Au pied du monument, qui n'est décoré au soubassement que d'une jonchée de palmes et de lauriers, faisant face à l'avenue Victor-Hugo du côté de l'Arc de triomphe, vient se placer un Sokol, dans son uniforme marron, dont la veste laisse voir la chemise rouge. Il porte la main à son toquet orné d'une plume de faucon et monte la garde auprès de la couronne d'or offerte « au poète national Victor Hugo par la ville de Prague ». La couronne est posée sur un chevalet, drapé de peluche. Plus près du monument, une palme en argent offerte par la délégation ottomane.

A trois heures, le président de la République, accompagné de M. Waldeck-Rousseau, arrivait et était reçu par M. Dausset, président du Conseil municipal, qui le conduisit à la tribune d'honneur, pendant que les musiques exécutaient la *Marseillaise.*

A droite du président prirent place MM. Dausset, Fallières, Waldeck-Rousseau, Lépine, Delcassé, Baudin, Caillaux et Jean Dupuy, et à sa gauche MM. Deschanel, Paul Meurice, Leygues, Adrien Veber, général André, de Lanessan, Decrais.

La cérémonie commença par l'exécution de l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns ; puis M. Paul Meurice, président du



M. Paul MEURICE chez lui.

comité du monument, se leva et prononça le discours suivant :

Monsieur le président de la République.

Votre présence ici remplit tous les cœurs de joie. Nous sommes heureux tous d'y voir comme un premier et précieux hommage rendu au poète, dont la gloire apaisante doit planer et plane, dans sa lumière sereine, au-dessus de tous les partis. Il est bon que les regards du monde civilisé, tournés aujourd'hui vers cet illustre centenaire, trouvent réunis et unis devant ce monument Paris et la France, notre France républicaine, dont vous représentez la grandeur avec une si belle simplicité.

Monsieur le président du Conseil municipal,

J'ai le grand honneur et le grand bonheur de remettre à Paris le mo

nument que l'admiration et la reconnaissance de tous ont élevé à la mémoire de Victor Hugo.

Cette grande mémoire, des voix éloquentes viennent de la célébrer aujourd'hui, et d'autres voix, tous ces jours-ci, de toutes parts, sur tous les points de l'Europe et du monde, la célébreront encore. Moi cependant, je sens qu'il m'est bien difficile de venir à mon tour exprimer mon admiration pour le génie de Victor Hugo; il m'est bien difficile à moi de louer ses œuvres. Qu'on me permette de tourner la difficulté, je ne les louerai pas, je vais simplement les énumérer.

Le monument qui est sous nos yeux les résume, ces œuvres, et, avec le bronze, le granit et le talent du statuaire, essaye de les symboliser.

Regardez. Autour de Victor Hugo, pensif sur son rocher d'exil, voici, portées par les quatre vents de l'esprit, voici ses quatre Muses. La Muse de l'Ode lui tend la lyre; la Muse du Drame écarte pour lui son masque rieur et lui laisse voir son visage en larmes; la Muse de la Satire, levant son fouet sur le Fanatisme, la Tyrannie et la Haine, d'un geste altier les menace du punisseur; la Muse de l'Épopée, embouchant le clairon de gloire, proclame et acclame, de par le poète, les héros, non plus seulement les héros de la guerre, mais aussi les héros de la liberté, les héros de la science, les héros de la bonté.

De ces quatre Muses, les poètes, jusqu'ici, je dis les plus grands poètes, n'en avaient guère qu'une. Homère n'en a eu qu'une, la Muse épique; Eschyle n'en a eu qu'une, la Muse tragique; Pindare n'en a eu qu'une, la Muse lyrique; Juvénal n'en a eu qu'une, la Muse satirique. Pour rester en France, quel est, en dehors de Victor Hugo, notre grand tragique qui ait laissé un chef-d'œuvre dans la poésie? Quel est notre grand lyrique qui ait laissé un chef-d'œuvre au théâtre? Lui, cependant, pour ne citer que des œuvres indiscutées, il nous donne, dans le drame, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Les Burgraves;* dans l'épopée, *La Légende des siècles;* dans la satire, *Les Châtiments;* dans l'ode, *Les Orientales*, *Les Feuilles d'automne*, *Les Contemplations*, *L'Année terrible*... Je m'arrête, il en faudrait ici trop citer. Victor Hugo est avant tout le grand lyrique; jamais source plus abondante de poésie ne coula des lèvres humaines. Et, si d'autres poésies ont la note grave dans toute sa beauté ou la note légère dans toute sa grâce, la puissance de la sienne, c'est que, là encore, elle a la gamme entière, les sept cordes avec la corde d'airain; si bien qu'un jour il a pu, d'une main hardie, inscrire sur un de ses poèmes ce titre fier et grand : *Toute la lyre.*

Est-ce tout? Oui, pour les vers; non, pour la prose; et je commence un autre dénombrement. Après les quatre statues, regardons ensemble les quatre bas-reliefs. Il nous montrent quatre faces nouvelles de Victor Hugo : l'orateur, l'historien, le philosophe, le romancier.

L'orateur. Le voilà, il est debout à la tribune dans cette mémorable séance où il fut plus que poète, où il fut prophète et où, calme sous les poings levés des complices furieux d'être démasqués, il dénonça le coup d'État et annonça l'Empire.

L'historien. Le voilà encore; car lui-même, il est témoin, il est acteur, dans sa tragique *Histoire d'un crime.* La prédiction s'est accom-



La FAMILLE V. HUGO à l'inauguration du monument

plie, la canonnade vient d'éventrer le boulevard Poissonnière et l'enfant de sept ans expire sur les genoux de la grand'mère. Louis Bonaparte s'achemine vers les Tuileries; Victor Hugo prend la route de l'exil et, devenu juge, écrit son livre impartialement sévère.

Le philosophe. C'est le grand philosophe Renouvier qui lui a conféré ce titre. Sa philosophie n'est pourtant pas celle des philosophes, c'est celle des poètes et, dans son livre trop peu connu *William Shakspeare*, il l'a cherchée et trouvée chez les grands poètes penseurs de l'humanité, ceux qu'il a nommés les *Égaux* et qui, sûrement, dans leur Élysée, le recevront comme leur égal.

Le romancier. Ah! ici, nous retrouvons le créateur et le danger revient d'être trop long. Comment cependant omettre *Les Travailleurs de la mer* et *Quatre-vingt-treize?* Mais les deux sommets qui dominent tout, c'est *Notre-Dame de Paris*, c'est *Les Misérables*, avec leur peuple qui respire et ne cessera pas de respirer, la Esmeralda, Quasimodo, Jean Valjean, Fantine, Gavroche, Cosette. On n'a, cette fois, qu'à faire appel à toutes les mémoires, et les lecteurs, qui sont millions, répondront dans toutes les langues.

Est-ce fini? Oui, car le recul manque pour regarder, après ses œuvres, ses actes, je veux dire son action, l'action qu'il a eue sur son siècle, sur la langue, sur la pensée, sur la conscience de ce grand dix-neuvième siècle, le plus grand qu'ait vécu l'humanité, parce qu'il est l'aîné de la Révolution française.

Voulez-vous pourtant arrêter un moment vos yeux sur ce groupe d'esprits, éclatant dans ce siècle lumineux, qu'on appelle les Romantiques; voyez Victor Hugo se mouvoir au milieu d'eux, voyez-les tous — Chateaubriand, l'aïeul de la famille, qui le baptise « l'Enfant sublime »; Lamartine, qu'il a toute sa vie traité comme un grand frère; Alfred de Vigny, si intime, que tous deux échangent familièrement leurs prénoms; Lamennais, qu'il a pour confesseur; Alfred de Musset, qui joue, écolier, dans sa maison; Théophile Gautier, le maître impeccable qui, pour lui, veut toujours rester un disciple; Michelet, à qui, dans la préface de *Cromwell*, il donne le mot d'ordre de l'historien : ***Ressusciter;*** Alexandre Dumas, avec lequel il veut partager son théâtre, la Renaissance; Balzac, qui l'appelle à son aide dans ses luttes contre la censure; George Sand, qui échange avec lui des lettres si douces et si belles; Vacquerie, qu'il appelait son fils; — et, dans les autres arts, Eugène Delacroix, qui fit les costumes d'*Amy Robsart*, et sur lequel, le premier, en 1829, il prononçait le mot *génie;* Hector Berlioz, à qui *Le Dernier jour d'un condamné* inspirait la *Symphonie fantastique;* David d'Angers, qui fit deux fois son buste; la seconde fois, il lui ceignit le front de lauriers, jouant ce tour à la Mort étonnée de le couronner cinquante ans avant elle.

Telle a été la journée de ce bon ouvrier. On voit qu'elle a été bien remplie. Aux dons divins qu'il avait reçus il a ajouté, pour les multiplier et les agrandir, le don humain, la volonté. Chaque jour il travaillait, non pas six heures, non pas huit heures, non pas douze heures, il travaillait toujours. C'est ainsi qu'il a pu se tailler assez d'étoffe pour en

habiller plusieurs gloires : et c'est pourquoi on peut affirmer sans doute et sans crainte que l'avenir lui appartient ; car l'avenir est au travail.

M. Dausset, président du Conseil municipal, se leva ensuite et s'exprima comme suit :

Monsieur le président de la République,
Mesdames,
Messieurs,

Il y a dix-sept ans, quand la France préparait à Victor Hugo des funérailles nationales, une foule accourue de tous les points du pays et



M. DAUSSET, président du Conseil municipal de Paris.

de l'Europe entière, défila devant le cercueil triomphal qui, dans l'ombre et les lueurs de la nuit historique, semblait déjà monter jusqu'aux étoiles. La douleur était mêlée d'enthousiasme, et deux sentiments s'agitaient dans l'âme du peuple, qui tout ensemble pleurait la mort du poète et exaltait son immortalité.

Aussi la cérémonie d'aujourd'hui n'est-elle point faite pour réparer un oubli du temps ni hâter son œuvre. Une seule chose manquait à la gloire de Victor Hugo et à l'honneur de Paris : la consécration d'un monument public qui montrât au passant la vision de l'homme et de son génie.

Ce monument, nous l'avons enfin, grâce à l'éminent sculpteur qui a su

faire revivre et symboliser le prodigieux poète dans sa force et sa variété magnifiques, grâce aussi à l'inépuisable piété de l'ami fervent autant que modeste qui a pu réaliser son rêve le plus cher et qui est en quelque sorte avec M. Barrias l'auteur de ce bronze impérissable ; j'ai nommé M. Paul Meurice.

A l'artiste, au président du comité, je suis fier d'adresser les remerciements de la Ville de Paris.

C'est aussi bien la partie la plus aisée de ma tâche. Il faut pourtant que j'ose aborder l'autre et que je m'efforce à célébrer celui dont on a dit que pour le louer dignement il faudrait être Hugo lui-même.

Adressons-nous donc au poète, pour n'être pas trop indigne de lui, et penché sur son œuvre immense, écoutons religieusement sa voix. Contemplons son âme qui,

> Comme le soleil dans les fleurs fécondées,
> A jeté des rayons sur toutes les idées.

Nulle idée, en effet, nul sentiment, nul amour ne furent étrangers à sa nature tumultueuse et sublime. Il a bâti le drame humain tout entier. Il a fait l'épopée colossale des temps nouveaux, « cette grande épopée mystérieuse dont nous avons tous un chant en nous-mêmes ».

Son génie est un « écho sonore » placé au centre du monde, qui vibre à tous les bruits, qui s'émeut à toutes les clameurs humaines, rires, plaintes, haines ou colères.

Ainsi il a traversé le siècle, d'abord s'attardant au passé, puis devançant l'avenir. Il n'y a pas une voix de son temps qu'il n'ait entendue et traduite. Ses opinions ont pu « changer honorablement », parce que sa conscience fut immuable. Il n'est donc l'homme d'aucun groupe, le prêtre d'aucune chapelle.

> L'orage des partis avec son vent de flamme,
> Sans en altérer l'onde a remué son âme.

D'abord il est épris des plus anciennes traditions de la France ; il arbore résolument « la bannière blanchie de la poudre des temps passés... »

> Les drapeaux, si beaux dans les histoires,
> Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires.

Puis l'épopée impériale le saisit tout entier ; le panache et l'éclat des armées de Napoléon l'éblouissent ; son imagination échauffée l'emporte à la suite

> Des dragons chevelus, des grenadiers épiques,
> Et des rouges lanciers fourmillant dans les piques,
> Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Surtout, il est fasciné par le chef, « l'homme ineffaçable, ange ou démon, qu'importe ! » avec lequel, géant lui-même, il veut se mesurer, dont le souvenir lointain le hante, qui tour à tour l'inquiète, l'irrite et le séduit :

> Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
> Sur le seuil du siècle est debout.

Mais déjà Victor Hugo a quitté ce seuil. Il ne veut pas rester plus longtemps sur « l'ancien rivage ». Il se lance sur « cette mer des hommes » dont il sera désormais le phare étincelant. « Dans ce chaos d'illusions généreuses et de préjugés loyaux, sous le flot le plus obscur, il sent poindre et se mouvoir un élément qui s'assimilera tôt ou tard tous les autres, l'esprit de liberté. »

Il prête l'oreille aux rumeurs grandissantes du peuple ; il se sent agité « comme d'un frisson d'aurore » :

> De moment en moment le ciel est moins obscur
> Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur.

Désormais il s'attache éperdument à l'idéal républicain. Le prophète est sorti de ses contemplations : il dirige la marche de l'Humanité vers le Progrès :

> Sonnez, sonnez toujours, clairons de la Pensée !

Le souffle des grandes aspirations démocratiques enfle sa poitrine. Il devient l'apôtre social qui

> Hâte vers la raison les âmes attardées.

Il les pousse au combat. Car « ceux qui vivent sont ceux qui luttent » et il luttera tant lui-même qu'un jour la tyrannie inquiète le contraindra de quitter cette France,

> Sa patrie et sa gloire et son unique amour,

pour s'en aller, farouche et désespéré,

> Aux lieux où l'on meurt vite,
> Aux noirs pays d'exil où le ciel est étroit.

Lé mal du pays qui « lui serre le cœur », les angoisses de la solitude, le sentiment de l'injustice impie, ne font qu'affermir son âme et fortifier sa foi dans l'avenir de la liberté :

> Sombre fidélité pour les choses tombées,
> Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain.

Mais bientôt il aura l'orgueil de voir l'idée d'égalité et de fraternité pénétrer les masses populaires. Çà et là, sous les yeux du poète émerveillé, la moisson germe, s'élève, s'épanouit.

Et ce sera toujours, messieurs, son plus beau titre de gloire d'avoir été l'ouvrier infatigable de l'émancipation humaine,

> Versant le libre esprit à grands flots sur la terre.

Sans doute, j'aurais pu célébrer ici d'autres qualités du grand Hugo. Les quatre vents de l'esprit ont tour à tour fécondé son génie, si bien que chacun, suivant son goût ou sa sensibilité, peut préférer en lui le poète lyrique, épique ou satirique, le romancier ou le dramaturge. Mais en ce jour d'apothéose où toutes les nations, dans un élan commun de reconnaissance, le célèbrent à l'envi, n'est-ce pas surtout le poète de l'humanité qui doit retenir notre admiration ?

Si Victor Hugo se fût borné à chanter : « Naples aux bords embaumés, les ciels somptueux d'Orient, la belle Grenade, les flots verts du Rhin, Rome »

> Toujours vivante, au fond de ses tombeaux,

croyez-vous, Messieurs, que sa mémoire serait aujourd'hui vénérée par tous les peuples ?

Non certes. Mais il est universellement populaire parce qu'il fait passer dans tous les cœurs humains le frisson, parce qu'il a surpris dans les consciences, que les climats et les coutumes rendent si différentes, le lien fraternel qui les unit toutes, le signe ineffaçable auquel elles se reconnaissent : l'amour et la souffrance.

« Tout ce qui souffre accuse, dit-il. Tout ce qui pleure dans l'individu saigne dans la société. Personne n'est tout seul. Toutes les fibres vivantes tressaillent ensemble et se confondent ; les petits doivent être sacrés aux grands, et c'est du droit de tous les faibles que se compose le devoir de tous les forts. »

Et c'est lui qui dit encore :

> J'ai dans le livre, avec le drame en prose, en vers,
> Plaidé pour les petits et pour les misérables...
> Et j'ai collé ma bouche à toute âme tuée.

Ainsi la douleur,

> La seule majesté dont il soit courtisan,

lui a servi de langage ineffable et suprême pour parler aux hommes de toutes les races et de tous les pays.

Mais s'il nous plaît de voir en Victor Hugo un poète universel, si nous sommes fiers qu'il appartienne en quelque sorte à tous les peuples, n'oublions pas qu'il est avant tout notre poète national.

Que la France soit jalouse de ce fils glorieux. Il l'a aimée avec passion. Il a chanté superbement ses gloires :

> Je n'eus jamais dans l'âme une pensée
> Que pour toi,

s'écrie-t-il.

Que la France laisse donc l'arbre énorme étendre sur tout l'univers la paix bienfaisante et féconde de ses rameaux ; puisque c'est bien dans ses flancs et son sein à elle que le tronc attaché par de puissantes racines puise la sève nationale :

> Je suis fils de ce siècle. Une erreur chaque année
> S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée ;
> Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
> Qu'à vous, sainte Patrie et sainte Liberté !

Enfin, M. de Selves, préfet de la Seine, prit la parole en ces termes :



M. de Selves prononçant son discours.

Monsieur le président de la République.
Messieurs,

Je me lève à mon tour, mais non, soyez-en assurés, pour entreprendre de vous parler du grand homme dont nous fêtons en ce jour le centenaire.

Il est des témérités que modeste et prudent je ne saurais avoir.

Peindre et définir le génie ne saurait convenir, j'en ai trop le sentiment, à celui qui dans sa tâche quotidienne a surtout pour mission de résoudre les difficultés matérielles que soulèvent les besoins de notre puissante cité.

Certes, nous aussi nous aimons parfois à lever la tête et à regarder vers le ciel ! mais nous en avons si peu le temps et il nous faut si souvent promener nos regards vers la terre, que le ciel et ceux qui l'habitent ont besoin, pour être loués, d'une autre langue que celle dont nous avons coutume d'user.

Puis, qu'ajouter aux éloquentes paroles qui ont été prononcées ce matin sous la coupole du Panthéon ?

Que dire de Victor Hugo de meilleur que ce qu'ont dit déjà ses biographes, « de ce génie dont la mission a été de consoler, dont la préoccupation a été de venir en aide, dont le souci a été de soulager » ?

Comment en parler mieux que n'en parla son successeur à l'Académie française?

Quelle page plus admirable pourrait-on écrire sur lui que celle de Renan à l'occasion de sa mort?

« Victor Hugo a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des points sur lesquels nous sommes d'accord, sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires; le public, depuis quelques jours, a été suspendu aux récits navrants de son agonie, et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'église en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut, en notre siècle, le drapeau de l'idéal.

« Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semb'e qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué.

« Fut-il Français, Allemand, Espagnol ? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race ; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer. »

Ainsi apprécié de ceux que leur haute culture prédisposait à le mieux comprendre, Victor Hugo était également compris et aimé du peuple. Il m'est agréable, à côté des paroles des grands maîtres, de rappeler l'anecdote que vous connaissez certainement déjà et qui montre combien le monument que la piété de ses amis et de ses admirateurs a élevé à sa mémoire sera cher au peuple de Paris.

Mme Paul Meurice venait de mourir et dans le convoi qui se dirigeait vers le cimetière était Victor Hugo.

Sur le boulevard extérieur se trouvaient des baraques; parmi elles celles du dompteur Pezon. Au passage du convoi, les lions se mirent à rugir, et un vieil ouvrier, s'adressant à un de ses voisins en montrant Victor Hugo, de dire :

« Ils sentent que l'autre passe.. »

Le peuple de Paris fit à Victor Hugo d'inoubliables funérailles, égalant en grandeur tout ce que l'antiquité et les temps modernes avaient pu rêver de plus grand.

« Ce ne sont pas des funérailles, c'est une apothéose », avait dit Floquet.

« Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre », avait ajouté Augier.

Ce peuple saura veiller sur le monument que nous recevons de vos mains, Messieurs, et que nous devons à votre piété envers le génie de Victor Hugo, à la vôtre tout particulièrement, monsieur Paul Meurice, ami fidèle et incomparable du grand homme dont la personnalité a empli l'univers civilisé et que le monde entier glorifie avec nous.

Nous y veillerons avec lui, nous plaisant à voir son image dans ce

riant quartier près de la maison où sa vie a pris fin, et tout à côté de la demeure où se réunissent ceux qu'il a le plus aimés, qui gardent au fond de leur cœur son précieux souvenir, la demeure qu'ont habitée Georges et Jeanne.

Nulle conception n'était plus digne et plus belle que celle du puissant artiste qui a réalisé ce monument.

Dans la pleine efflorescence de son génie, tel que le rappellent les portraits faits durant les premières années de son exil, Victor Hugo est devant vous.

Quatre figures symbolisant les quatre vents de l'esprit sont disposées autour de lui.

A sa droite la Poésie dramatique, à sa gauche la Poésie lyrique, figure ailée qui lui offre une lyre.

Derrière, l'Épopée, sonnant de la trompette, plane au-dessus d'un trophée d'armes et de drapeaux, ayant assise à côté d'elle la Poésie satirique, qui tient un fouet et montre du geste le Poète justicier.

Les quatre faces de son piédestal, décorées de bas-reliefs en bronze, disent quelques-unes de ses grandes œuvres :

« La scène des *Châtiments* »,

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.

« *Notre-Dame*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer* », ou montrent le poète orateur à la tribune ou tel encore qu'il a dû être reçu au Parnasse par ses grands devanciers, Hésiode, Homère, Virgile, Dante, Shakspeare, Rousseau, Voltaire.

C'est au milieu et au-dessus, dans une attitude méditative, assis sur un rocher de granit battu par les flots, qu'est Victor Hugo, tel que l'exil l'a fait.

Victor Hugo méditant parmi le bruit des vagues et le grondement de la tempête les paroles que sa voix grave et vengeresse fera bientôt entendre et dont les lointains échos, venus en notre terre de France, réveilleront les courages endormis et ranimeront les espérances éteintes.

Paris le voulait ainsi, Messieurs. Autour de lui il fera bonne garde.

La cérémonie se termina après ce dernier discours. Presque aussitôt après, on fit démolir les estrades et enlever les matériaux pour que le défilé devant la statue pût s'établir sans danger.

Malgré la pluie qui tomba presque toute la soirée les illuminations de l'avenue et surtout de la place Victor-Hugo furent très brillantes, et attirèrent la foule. La statue se détachait en silhouette fantastique sous le rayon d'un projecteur, et tout le long des avenues qui aboutissent à la place s'égrenaient de distance en distance des corbeilles lumineuses, se balançant entre les mâts vénitiens.

Les Burgraves.

Le soir du 26 février, la fête — et ce fut la plus belle et la plus émouvante de toutes — était donnée par Victor Hugo lui-même : le Théâtre-Français reprenait *Les Burgraves*.

Le drame, représenté pour la première fois sur la même scène le 7 mars 1843, n'avait pas été joué depuis. Voici, en regard, la distribution de 1843 et celle de 1902 :

	1843	1902
	MM.	MM.
Job, burgrave de Heppenheff	Beauvallet	Mounet-Sully.
Frédéric Barberousse	Ligier	Silvain.
Magnus, fils de Job	Guyon	Paul Mounet.
Hatto, fils de Magnus	Drouville	J. Fenoux.
Otbert	Geffroy	A. Lambert fils.
Karl	Marius	Leitner.
Teudon	Fonta	Louis Delaunay.
Le duc Gerhard de Thuringe	Leroux	Laty.
Cadwalla, burgrave d'Okenfels	Robert	Ch. Esquier.
Darius, burgrave de Lahneck	Mathieu	Garry.
Swan	Joannis	Hamel.
Kunz	Leroux	Ravet.
Gondicarius	Mathieu	Joliet.
Haquin	Varlet	Falconnier.
Cynulfus	Riché	Dehelly.
Hermann	Laba	Croué.
Le capitaine du Burg	Alexandre	Villain.
	Mmes	Mmes
La comtesse Régina	Denain	Bartet.
Guanhumara	Mélingue	S. Weber.
Lupus, comte de Mons	Aug. Brohan	Bertiny.
Gorlois, fils de Hatto	Garique	Marthe Régnier.
Edwige	Juliette	Lherbay.

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter le compte rendu de la représentation au magistral article de Catulle Mendès.

Inoubliables heures de beauté et d'enthousiasme ! Fête sublime des esprits ! Réconfort chaleureux des cœurs ! Pendant que sonnaient les grands vers ténébreux ou rayonnants, pareils à des clairons d'ombre ou de gloire, la France, à qui l'Europe, curieuse de savoir comment nous honorons le génie, était attentive, la France, un soir tout assemblée en Paris, célébrait, d'une frénétique joie, cette réalisation la plus haute du rêve humain : le Drame-Épopée. Oui, le public a été digne de l'œuvre. Oui, le Tout-Paris a été, vraiment, le vrai, le grand Paris, total. Les pe-



Lara — Mlle Segond-Weber

Le couronnement du buste de Victor Hugo

tites ironies, les restrictions sournoises, les obscures fermetures à la splendeur du beau, les résistances à l'émotion tragique, s'étaient vite dispersées, évanouies, dans une noble ardeur sincère, comme fondent au soleil les neiges sales des rues ; à peine, en un fond de couloir, se renfrognait, la mine déconfite, quelque plaisantin redoutant qu'un tel triomphe ne retardât l'avènement, à la Comédie-Française, du vaudeville ironiste ; et voici que, seule et toute, il y avait, attendrie, charmée, angoissée, admirante et adorante, la saine et grande âme française en face du plus grand des poètes de France.

J'ai dit : Épopée.

En effet, *Les Burgraves* sont, dialogué, divisé en actes et en scènes, un poème épique. On peut dire que Victor Hugo commence *La Légende des Siècles* dès *Les Burgraves :* cette tragédie est le porche sombre par où le plus éperdu, le plus magnifique, le plus sublime des poètes lyriques, pénétra dans l'épopée ; et, après des pas en arrière jusqu'au commencement de la vie, jusqu'à l'éden où la femme fut sacrée par la Maternité, il marcha, de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, jusqu'à *La Fin de Satan*, jusqu'à *Dieu.*

Le critique-poète analyse *Les Burgraves*, et trouve dans l'action dramatique moins de simplicité qu'il n'aurait voulu.

Cette réserve faite, j'appartiens tout entier à l'émerveillement, à l'éblouissement, au rayonnement formidable et tyrannique d'une épopée dont la beauté n'avait jamais été atteinte et jamais ne sera surpassée. En vérité, il est incroyable, inimaginable, qu'un poète, pas dieu encore — mais, peut-être, Victor Hugo l'était-il déjà ? — ait conçu, et exprimé tant de grandeur, tant de douceur aussi ! Tout ce que la vieillesse, héroïque et criminelle, peut avoir d'énormité, se dresse dans le vieux Job, prométhée-patriarche, Mathusalem prodigieux de la gloire, du forfait, du remords ; et, en même temps, il se penche, de si haut, comme avec des sourires et des caresses d'infini, vers la tendresse des jeunes amants. Une féroce humanité louve aboie dans les clameurs superbes de Magnus. Guanhumara semble une démesurée Erinnye. Et qu'elle est exquise, et si pareille à une plainte d'ange-colombe, souffrant et mourant, Régina, et qu'ils sont semblables à l'amour et au courage d'un jeune héros divin, l'amour et le courage d'Otbert le franc-archer ! cependant, Barberousse, l'empereur providentiel, en qui vivent tous les sauveurs de patries, tire des haillons du Mendiant le sceptre maître du monde. Jamais plus de grandeur n'émana de la pensée humaine ! Et c'est l'ombre toute-puissante, traversée de doux rayons, c'est l'envergure dominatrice de formidables fantômes issus, pareils à elles par la hauteur et la terreur, des ruines colossales de la légende, qui plana sur nos esprits effarés de tant de magnifiques ténèbres. Et le vers de Victor Hugo, vaste, sonore, subtil, furieux, tendre, immense, incomparable, est le verbe naturel de toute cette énormité. Quelques spectateurs pensaient peut-être qu'ils étaient émus — torturés ou charmés — par les péripéties de l'action féroce et touchante ? non, ce qui les prenait, ce qui les possédait, ce qui ne les

lâchait pas, c'était la sublimité de l'idée, de l'image. Ce fut cette soirée d'acclamation, où la France a magnifié Victor Hugo, ce fut le triomphe de la Poésie, irrésistible souveraine.

Comme le public, la Comédie-Française a été digne de l'œuvre. Quel théâtre au monde pourrait offrir une telle représentation ? Deux hommes entre tous, aujourd'hui, ont le droit d'être fiers et heureux, c'est M. Jules Claretie, sous l'autorité de qui elle a été préparée et réalisée, et M. Paul Meurice, qui, par son antique expérience et sa jeune ferveur, a tant contribué à la faire si belle. M. Paul Meurice, malgré ses quatre-vingts ans, est un jeune vieillard ; il est comme le Magnus du Job de la poésie française.

La mise en scène est, de tout point, admirable. Même les rôles de second plan ont été tenus avec justesse, avec solidité, avec une intelligence zélée. Il faut louer M. Leitner, qui, dans le personnage de Karl, a le geste sobre et la diction si nette ; M. Fenoux, Hatto farouche et somptueux ; M. Delaunay, qui joue avec une simplicité ferme le prisonnier Teudon ; Mlle Bertiny, joli Lupus frêle et hardi ; Mme Marthe Régnier — c'est Gorlois — aux audaces d'enfantelet volontaire et cruel. N'aurais-je pas souhaité, çà et là, et même dans quelques-uns des principaux rôles, un peu plus d'emportement, de vigueur lyrique, et d'éclat ? Il semble qu'il y ait eu, parfois — de la part de qui, je ne sais — comme une volonté d'atténuation, d'extinction ? il ne faut pas jeter de la cendre sur les belles flammes. Mais ce sont là de bien menues critiques. Jamais M. Mounet-Sully, qui joue Job l'excommunié, n'a eu plus de puissance ni de tendresse. Que de douceur dans sa voix forte ! Quelle caresse, tout à coup, dans son geste tout à l'heure formidable ! Il a été tour à tour terrible et câlin, toujours grandiose même dans la plainte familière des attendrissements ; des larmes sont venues à tous les yeux pendant qu'il riait à Régina et à Otbert. Le jour de la répétition générale M. Silvain — c'est Frédéric Barberousse — n'avait peut-être pas montré assez de chaleureuse magnificence ; il avait paru excellent, avec un peu trop de modération ; ce soir, il avait retrouvé, tout entières, la force et la grandeur de son rôle. M. Paul Mounet — Magnus — a quelquefois de trop soudains hurlements vite assourdis comme en quelque fatigue ; mais, le geste superbe, il marche d'un pas de héros conquérant. Que Mme Bartet, Régina jeune comme l'adolescence des vierges, soupire délicieusement — avec un peu de l'air, cependant, de chanter la romance dans un salon, — son regret des feuilles fanées et des hirondelles qui s'envolent ! Pour ce qui est de Mme Segond-Weber, qui, dans le personnage de Guanhumara, a remporté un magnifique triomphe, elle s'est élevée, ce soir, jusqu'à la suprême beauté de son art. Attitude, geste, parole, rien qui n'ait été la perfection même ; effrayante sans mélodrame, lyrique sans déclamation banale, elle torturait les cœurs avec sa belle voix déchirante ; et elle fut véritablement l'Erinnye sauvage et grave que le maître rêva.

Après *Les Burgraves*, à côté de Mme Bartet, toute de blanc vêtue, qui, devant le buste de Victor Hugo, environné de drapeaux et de palmes, a exquisement murmuré le beau poème de « La Tombe au pays des lauriers », Mme Segond-Weber, toute de deuil enveloppée, a récité, avec

une belle émotion et d'un art achevé, les vers qui disent l'enfance et la jeunesse du poète. Alors ce furent, de tous les points de la salle, ardemment, et toujours, et encore, et toujours, des cris d'enthousiame et de gloire. Comme nous étions heureux ! non point de notre seule joie, ô mon auguste, ô mon adoré Maître ! mais de la vôtre aussi. Car, éternellement vivant, puisque vous n'avez jamais cru à la mort, vous avez pu voir et entendre combien votre France vous admire et vous aime.

Le Couronnement, qui termina la triomphale représentation des *Burgraves*, est une heureuse idée de M. Jules Claretie. Il voulut, au lieu de l'ode ou de l'hymne de commande en usage dans ces cérémonies, laisser la parole au poète lui-même et à lui seul. Debout de chaque côté du buste de Victor Hugo encadré de fleurs, Mme Weber et Mme Bartet dirent tour à tour des vers du maître ; Mme Weber, avec sa voix chaude et vibrante, la célèbre poésie : « Ce siècle avait deux ans... » ; Mme Bartet, avec son art parfait, les vers mélancoliques, écrits pendant le siège de Paris, où le poète voit sa tombe « au pays des lauriers ». Après quoi, les deux grandes comédiennes entre-croisèrent des palmes devant le buste de Victor Hugo, tandis que, dans un enthousiasme indescriptible, les spectateurs debout saluaient cette apothéose d'une acclamation unanime.

Journée du 27 février.

Le Festival des étudiants à la Sorbonne.

Les Étudiants de Paris avaient tenu à honneur d'apporter leur concours enthousiaste à la glorification du grand poète, qui avait été membre honoraire de leur association. Le Comité de l'association fit appel aux artistes en renom et organisa un festival, qui eut lieu le jeudi 27 février, à deux heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Les cartes d'invitation avaient été distribuées avec profusion, avec trop de profusion, de sorte qu'un grand nombre d'invités ne purent pénétrer dans le sanctuaire, bondé depuis le bas jusqu'aux frises. L'estrade d'honneur était pavoisée de drapeaux s'inclinant devant le buste de Victor Hugo, entouré de palmes et de couronnes de fleurs. Sur l'estrade prirent place, au premier rang, les membres de la famille de Victor Hugo : M. et Mme Georges Hugo, M. et Mme Jean Charcot, M. et Mme Lockroy, et sur les autres rangs, MM. Er-



Programme du festival artistique de la Sorbonne 27 février 1[illegible], composition de Fantin-Latour.

nest Lavisse, Hervieu, Hanotaux, Claretie, Henri Houssaye, de l'Académie française; MM. Roujon et Lintilhac, représentants du ministre de l'Instruction publique ; M. Albert Danet, bâtonnier de l'ordre des avocats, MM. Catulle Mendès, Richet, Himly, Lyon-Caen, Gaston Deschamps et de nombreux professeurs de l'Université de Paris.

En face de l'estrade, sur le premier rang des fauteuils de l'amphithéâtre, M. de Heredia, de l'Académie française, qui avait accepté de présider la cérémonie, avait pris place entre MM. Gréard, vice-recteur de l'académie de Paris, et Liard, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère.

Le festival s'est ouvert par l'exécution de la *Marseillaise* et de l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns, salué par l'acclamation enthousiaste : Gloire à Victor Hugo!

Le président de l'association, M. Recouly, après avoir remercié le président de la République et le ministre de l'Instruction publique d'avoir bien voulu patronner le festival des étudiants, et « le poète qui a voulu présider cette fête en l'honneur d'un poète », a ajouté :

Nous avons pensé que dans le nombre des fêtes provoquées par le centenaire de Victor Hugo il devait y avoir la fête de la jeunesse; nous avons pensé que dans le nombre des hommages qui de toutes parts ont été rendus à la mémoire du poète il devait y avoir un hommage particulier des jeunes gens.

Cet hommage de la jeunesse est bien dû à celui qui l'a si bien comprise et qui l'a tant aimée, à celui qui a eu foi en elle, espérant que, sans cesse, les générations qui viennent seront meilleures que celles qui s'en vont.

Nous avons voulu vous faire entendre sur les lèvres de nos grands artistes les vers de notre grand poète.

Dans le temple de la nouvelle Sorbonne, sous la fresque admirable de Puvis de Chavannes, nous avons voulu vous inviter à communier tous dans l'œuvre de Victor Hugo, étudiants et professeurs, les jeunes et les amis des jeunes, persuadés qu'il n'est pas pour un génie de glorification plus éclatante que cette communion des esprits dans l'Harmonie, dans la Beauté qu'il a créée.

Après ces mots commença le festival, dont l'œuvre du grand poète a fait seule les frais. On entendit d'abord le *Chant d'exil* de Paul Vidal, chanté par M. Carbonne, de l'Opéra-Comique ; puis *Après l'hiver* de Bizet, interprété par le même artiste. On applaudit successivement ensuite Mlle Coulon chantant *La Fiancée du timbalier*, M. Silvain dans l'imprécation de Saint-Vallier du *Roi s'amuse*, Mme Hartmann-Silvain disant *La Fête chez Thérèse*,

et M. Coste *Les Djinns*. Avec beaucoup de goût et de charme Mlle Marié de l'Isle, de l'Opéra-Comique, chanta *[illegible]*, musique de Vizentini, et *La Sérénade*, musique de Gounod. La salle fit une ovation prolongée à Mlle Bartet récitant *Ruth et Booz*. Puis l'on entendit le chanteur Chambon dans *Le Pas d'armes du roi Jean*, Mme Le Bargy dans *Les Deux manières d'aimer*; deux petites filles en travestis, Mireille Mouffe et Angèle Henry, dans *Jacquot* de *Dernière Gerbe*. Mlle Lara et M. Albert Lambert fils interprétèrent avec beaucoup d'émotion la scène d'amour de *Ruy Blas*. Nommons encore Mme Héglon, de l'Opéra, dans *La Cloche* de Saint-Saens, Mlle Sorel dans *Elle était déchaussée* et *[illegible]*, Mlle Brandès dans *Le Doigt de la femme*, Mlle Wanda de Boncza dans *Les Adieux de l'hôtesse arabe*, Mlles Piérat et Marcilly, enfin M. Mounet-Sully, qui fut triplement applaudi dans le poème émouvant et et superbe, *L'Aigle du casque*.

Cette belle fête de la Jeunesse, marquée d'un caractère particulier d'enthousiasme et de joie cordiale, se termina par l'exécution du *Chant du départ*.

Le programme distribué dans la salle était orné d'une belle eau-forte de Fantin-Latour. Des bouquets, gerbes fleuries de lilas, de mimosas et d'orchidées, cravatés de larges rubans aux couleurs de l'Association, ont été offerts à leur descente de scène à toutes les dames artistes.

La Fête des lettres à l'Hôtel de ville.

Le soir du 27, à dix heures, l'Hôtel de ville ouvrit ses portes à 6000 invités. Au haut de l'escalier d'honneur, M. Dausset, président du Conseil municipal, recevait ses hôtes, ayant à ses côtés M. Veber, président du Conseil général, MM. de Selves et Lépine, préfets de la Seine et de police. M. et Mme Georges Hugo, M. et Mme Jean Charcot se tenaient auprès d'eux. On ne dansait pas. On devait entendre trois concerts, l'un dans la salle des Fêtes, l'autre dans le salon des Arcades, le troisième dans la salle des Prévôts.

Le concert principal, celui de la salle des Fêtes, était exécuté par l'orchestre de l'Opéra, dirigé par M. Paul Vidal.

La seconde partie de ce concert était composée tout entière d'œuvres de Victor Hugo, dont voici le programme :

Deuxième partie. — 1. *Le Roi s'amuse* (Léo Delibes). — 2. *Les Djinns* (M. Fauré). — 3. *Chanson d'ancêtre* (Saint-Saens), M. Delmas de l'Opéra. — 4. *Chanson de grand-père* (Saint-Saens). — 5. *Une flûte invisible* ([illegible]dard), solo de flûte, M. Hennebains; *Les Adieux de l'hôtesse arabe*, Mlle [illegible]

Ackté. — 6. *Les Enfants pauvres* (première audition, M. Xavier Leroux; Air de *La Lyre et la Harpe* (Saint-Saëns), M. Delmas. — 7. Divertissement réglé par M. Hansen et dansé par le corps de ballet de l'Opéra, musique de M. Paul Vidal : « Les Italiennes », Mlles Zambelli, Beauvais, Doche, Bonidoavin, Coudart, B. Mante, Lozeron ; « Les Espagnoles », Mlles Sandrini, Barbier, Meunier, Billon, Klein, Hugon, Noormans ; « Les Slaves », Mlles J. Régnier, Viollat, Couat, Mestais, Mouret, S. Mante, Lautier ; « Les Grecques », Mlles L. Mante, Piron, Souplet, Guillemin, Bonnot, W. Schoinska, de Saunay, Kubler. — 8. « Paris » (*Les Voix intérieures*), Mlle Bartet, de la Comédie-Française ; et « Le Poète » (*Les Rayons et les Ombres*), M. Mounet-Sully).

On applaudit à tout rompre M. Delmas, dans *Chanson d'ancêtre*, de Saint-Saëns, et Mme Ackté, dont la voix est si pure, dans *Les Adieux de l'hôtesse arabe*, musique de Bizet.

Le divertissement de circonstance, dansé par les pensionnaires de la danse de l'Opéra, était composé par M. Vidal, l'éminent chef d'orchestre. Le sujet du divertissement était celui-ci : les Nations qui ont aimé le poète envoient des femmes de leur pays assister à son triomphe et aux fêtes organisées en son honneur.

Au moment de l'apothéose, le buste de Victor Hugo, dû au statuaire Marqueste, apparut. Les danseuses le couronnèrent, et Mme Bartet et M. Mounet-Sully soulevèrent des tonnerres d'applaudissements en disant « Paris », des *Voix intérieures* et « le Poète » des *Rayons et les Ombres*.

Notons que le programme des concerts, illustré par Avril, et une élégante plaquette contenant les principaux poèmes de Victor Hugo récités au cours de la soirée étaient de petits objets d'art.

MM. Bouvard et Maillard ont reçu nombre de félicitations méritées pour la décoration exquise de l'Hôtel de ville.

Dans la cour intérieure transformée en jardin d'hiver, on avait exposé le grand bas-relief du sculpteur Georges Bareau, représentant *La Vision du poète*. Au centre, on avait laissé le *Gloria victis* en bronze de Mercié. Cette cour, tendue au premier étage de draperies vert d'eau et surmontée d'un grand vélum jaune, a été éclairée de la façon la plus heureuse par des milliers de lampes électriques.

A l'extérieur, la décoration du palais municipal et de la place n'était pas moins réussie, et une foule nombreuse et éblouie n'a cessé d'y circuler toute la soirée.

Journée du 28 février.

La Délégation tchèque.

La journée du 28 fut consacrée par les représentants de Paris à leurs hôtes, M. Srb, maire de Prague, et les délégués tchèques. Cet hommage leur était dû. On verra, par les discours que nous allons citer, que les envoyés de la Bohême avaient bien mérité de Victor Hugo, de Paris et de la France.

Le vendredi 28 février, les membres de la Délégation tchèque, qui étaient allés, le matin, au cimetière Montmartre déposer une couronne sur la tombe du peintre Venceslas de Brozik, se rendirent, à dix heures, au Petit-Palais des Champs-Elysées. Ils y étaient attendus par les membres du bureau du Conseil municipal, qui les conduisirent aux serres de la Ville, au champ de courses de Longchamp et au Palmarium du Jardin d'acclimatation. Là était dressée une immense table de cent quarante couverts.

Ce déjeuner était présidé par M. Dausset, président du Conseil municipal, qui avait à sa droite M. Vladimir Srb, maire de Prague, député de Bohême, à sa gauche M. Eustache Neubert, vice-président du Conseil municipal de Prague, député de Bohême.

M. Autran, secrétaire général de la préfecture de la Seine, représentant M. de Selves, préfet de la Seine, empêché, était placé en face de M. le président du Conseil municipal. Il avait à sa droite M. Breznovsky, député au Parlement de Vienne et à la Diète de Bohême ; à sa gauche, M. Gros, conseiller municipal de Prague.

Assistaient au déjeuner : MM. Venceslas Broz, Stich, Emmanuel de Cenkov, Hladik et Subert, délégués de Prague ; M. Scheiner, président du Sokol de Prague ; M. Adrien Veber, président du Conseil général de la Seine, un grand nombre de conseillers municipaux et généraux, le président et les membres du Conseil de préfecture, les directeurs et chefs de service de la préfecture de la Seine.

Au dessert, M. le président du Conseil municipal a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs,

M. le maire de Prague me disait hier que les discours plus agréables étaient ceux qui n'étaient pas réglés par le protocole.

Je suis tout à fait de son avis ; jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai

senti l'agrément de la parole, et je me félicite de cette réunion intime qui me permet de parler familièrement devant des hôtes affectionnés, au milieu de mes collègues et de nos collaborateurs administratifs.

Je ne ferai donc pas de discours. Je tiens simplement à exprimer les sentiments de chaude et cordiale sympathie qui nous animent envers vous, messieurs, qui représentez si dignement, à Paris, la vaillante population de Bohême.

Vous avez répondu à notre appel avec un empressement dont nous vous sommes infiniment reconnaissants. Et, je suis heureux de vous le dire, depuis le jour où ces fêtes ont commencé, nous recevons du matin au soir, de tous les points de la Bohême, des télégrammes de félicitations, des témoignages de sympathie exaltant le grand poète que vous êtes venus célébrer avec nous.

A ce propos, permettez-moi de vous remercier de nouveau du don magnifique que vous nous avez offert.

Ceux d'entre vous, messieurs, qui ont assisté à l'inauguration du monument de Victor Hugo ont pu voir une couronne placée au pied de ce monument et, à côté d'elle, un Sokol revêtu du costume national qui la gardait comme un dépôt sacré.

Cette couronne, quand la maison de la place des Vosges sera devenue la maison du poète, y sera déposée, et les visiteurs pourront ainsi admirer l'œuvre d'art parfaite qui consacre matériellement l'hommage précieux du royaume de Bohême à la mémoire de Victor Hugo.

Au nom de Paris, messieurs, merci !

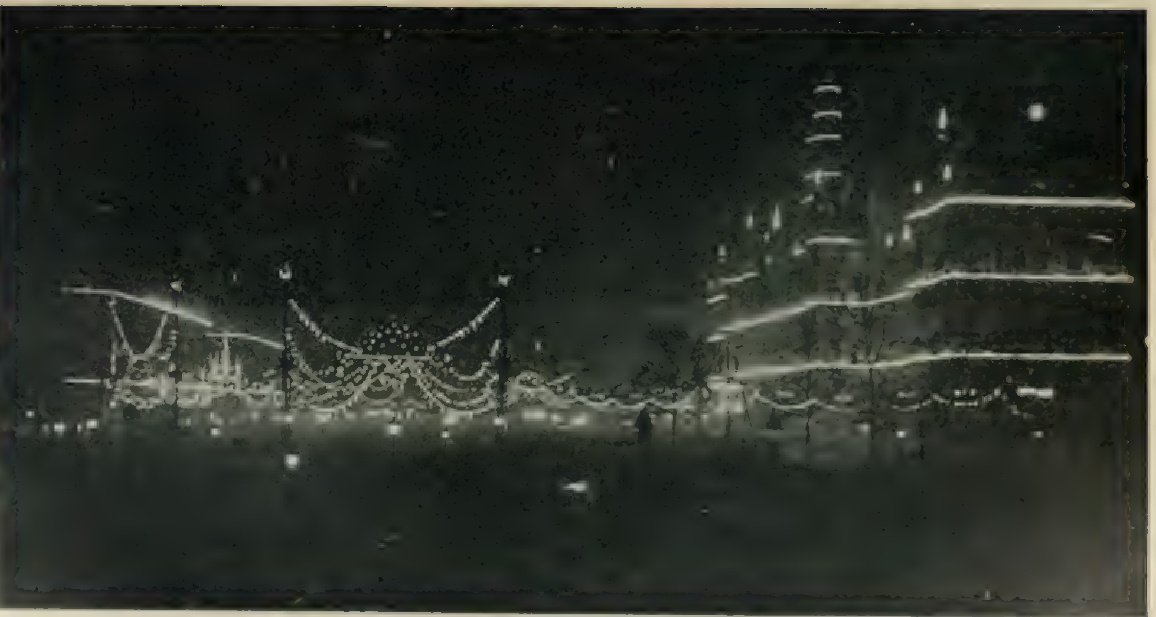
Les fêtes du Centenaire contribueront à resserrer les liens qui nous unissent, et c'est une raison de plus pour nous d'être reconnaissants à Victor Hugo de tout ce qu'il a fait pour la France !

Nous cherchions depuis longtemps une occasion — je ne dis pas de vous rendre l'hospitalité que nous avons reçue — mais de vous témoigner les sentiments de gratitude que nous avons remportés de notre beau voyage en Bohême. Depuis la frontière de notre pays jusqu'à Prague, nous avons été accueillis par une population enthousiaste, qui saluait en nous les représentants de la nation amie. Partout, sur notre passage, nous avons vu combien la France était aimée de vos compatriotes.

Nous le savions déjà, d'ailleurs. Depuis une vingtaine d'années, nos deux pays, liés par des sympathies séculaires, ont noué des relations plus fréquentes et plus étroites. Sans rappeler les précédentes délégations officielles qui sont venues en France, les Sokols ont souvent participé à nos fêtes de gymnastique et, nous-mêmes, nous avons envoyé en Bohême nos gymnastes les plus réputés. Enfin, les Français n'oublieront jamais qu'en 1870 de courageux députés, à la Diète de Bohême, élevèrent la voix pour protester contre le démembrement de notre patrie.

Entre tous les souvenirs historiques qui rattachent la Bohême à la France, celui-là restera le plus cher à notre cœur.

Nous savions donc, quand nous sommes allés chez vous, que nous y serions reçus avec le plus vif plaisir, mais nous ne nous attendions pas à la réception triomphale qui nous fut faite. Durant tout le temps de notre séjour en Bohême, nous avons vécu au milieu d'un concert ininterrompu



L'illumination de l'Hôtel de ville le soir du 26 février 1[illegible]

d'acclamations frénétiques. Où que nous allions, c'était un tonnerre de cris de : Vive la France ! Vive la République !

Si vous n'avez pas rencontré à Paris un accueil aussi vibrant, aussi enthousiaste, c'est que les idées sont lentes à faire leur chemin. Mais vous avez pu constater par les manifestations chaleureuses de la population, à votre sortie du train, à la gare de l'Est, que Paris attendait votre visite avec joie, de même que vous pouvez juger, par les articles élogieux de toute la presse, par l'empressement qu'elle apporte à s'occuper de vos personnes et de vos actes, combien l'opinion publique vous est unanimement favorable, combien les groupes politiques les plus opposés se rencontrent dans les mêmes sympathies pour vous et votre patrie.

Ainsi se prépare, peu à peu, mais sûrement, une amitié solide, indestructible, faite d'estime réfléchie et d'inclination spontanée, et, quand vous reviendrez parmi nous, et ce sera bientôt, je l'espère, le temps aura fait son œuvre et vous verrez mieux à quel point vous êtes aimés et populaires.

De tous les titres que vous avez à la reconnaissance des Parisiens, le plus rare est à coup sûr d'avoir réalisé ce miracle de faire l'union entre tous les membres du Conseil municipal. Tous les partis de l'assemblée sont représentés autour de cette table et réunis dans la même et unique pensée de fêter les hôtes de la Ville de Paris. Accord passager sans doute, qui ne survivra pas peut-être à ces belles journées, bienfaisant tout de même par les souvenirs agréables qu'il laissera à chacun.

Je bois, messieurs, à notre amitié, aux nobles idées que vous personnifiez ! Je bois au royaume de Bohême et à la République française ! (*Double salve d'applaudissements.*)

M. Autrand, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, prend la parole en ces termes :

Messieurs,

M. le préfet de la Seine, comme M. le président du Conseil municipal, a été infiniment heureux, au premier jour de cette semaine inoubliable, de recevoir à l'Hôtel de ville les délégations venues pour célébrer la gloire de Victor Hugo.

Il eût voulu faire davantage pour celle qui a été plus particulièrement fêtée : venir, ici même, saluer les membres de la municipalité de la Ville de Prague que des liens d'étroite et chaude amitié unissent depuis longtemps à la Ville de Paris.

Il eût voulu, surtout, remercier de leurs fortes et traditionnelles sympathies pour la France et pour Paris les représentants de ce noble peuple de Bohême, que nous avons vus accourir enthousiastes dans des circonstances solennelles : au centenaire de notre poète national, il y a deux ans à la grandiose manifestation du travail et de la paix, comme en 1889 à la commémoration de la Révolution française !

M. le préfet de la Seine n'ayant pu, à son vif regret, se trouver au milieu de nous aujourd'hui, m'a confié l'agréable mission d'être l'interprète de ses sentiments et de lever mon verre en l'honneur des hôtes de la Ville de Paris.

C'est de tout cœur, messieurs, que je vous propose de boire à leur chef distingué, au maire de Prague et à ses honorables collègues, dans une chaleureuse et vibrante acclamation !

M. Adrien Veber, président du Conseil général, prononce l'allocution suivante :

Messieurs,

Au nom du Conseil général de la Seine, je tiens à m'associer aux belles paroles prononcées par M. le président du Conseil municipal et par M. le secrétaire général de la Préfecture de la Seine.

Je n'ai pas pour m'inspirer les souvenirs que M. le président du Conseil municipal vous rappelait tout à l'heure, souvenirs émus de la belle réception que les habitants de la Bohême lui ont faite.

Si M. le président du Conseil municipal est allé en Bohême, s'il y a été acclamé, c'est assurément parce que la France a toujours conservé dans ce pays le renom auquel elle a droit, le renom de ses généreuses traditions nationales qui ont toujours été de tendre la main aux nations opprimées, aux nations qui réclament leur indépendance et qui la veulent.

Mais le plus beau succès que vous avez eu à Paris, messieurs, permettez-moi de vous le dire, c'est, en y venant, d'avoir considéré notre capitale comme la capitale de l'humanité. Tous les Français vous seront particulièrement reconnaissants de ce sentiment qui les honore.

Je suis heureux de traduire ce sentiment puisque vous avez contribué à faire non seulement la trêve de Victor Hugo, mais encore la trêve de l'humanité.

Tout à l'heure, M. le président du Conseil municipal, avec un grand bonheur d'expression, vous a dit que tous les partis étaient unanimes, en France, non seulement à acclamer le nom de Victor Hugo, mais aussi à acclamer le nom de la nation que vous représentez si dignement.

C'est un grand mérite pour vous, messieurs, que d'avoir réuni tous les partis. Cela prouve que les Français, quelles que soient leurs divisions passagères, au fond ont gardé tous les sentiments patriotiques, tous les sentiments de la mission historique de la France, qui est de tendre la main aux nations qui veulent leur indépendance.

Et de cela nous pouvons en trouver la preuve par la liste des délégations étrangères qui ont été reçues à l'Hôtel de ville. Elles appartiennent toutes à des nations opprimées !

Messieurs, puisque vous êtes des esprits larges et humains, vous me permettrez d'associer au toast que je porte à votre vaillante patrie toutes les nations qui ont une revendication à formuler, une liberté à conquérir !

Je bois à la liberté et à l'émancipation de toutes les nations. (*Bravos prolongés.*)

M. Srb, maire de Prague, s'exprime ainsi :

L'heure n'est pas aux longs discours. J'ai trop d'émotion dans le cœur pour vous dire de nombreuses paroles.

Laissez-moi donc tout simplement vous remercier, une fois encore, de l'accueil si profondément cordial qui nous est fait par nos chers amis de France, depuis huit jours bientôt que nous sommes parmi vous.

Nous garderons de notre voyage à Paris un inoubliable souvenir, et nous redirons là-bas en Bohême, où il suffit de prononcer le nom de France pour faire battre tous les cœurs, quelle chaleur de sympathie nous avons rencontrée sur le *sol béni de votre généreux pays*, et nous proclamerons à l'envi que les liens d'amitié entre la France et la Bohême sont indestructibles. (Cris de : *Vive la France! Vive la Bohême!*)

M. Gros, conseiller municipal de Prague, s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Vous avez rappelé les jours que vous avez passés à Prague à l'occasion des fêtes des Sokols, et il est inutile d'ajouter que nous autres, qui avons si peu de vrais amis dans le vaste monde, nous conserverons à jamais la mémoire de votre amitié et de votre amour.

Nous profitons de la première occasion pour vous exprimer, messieurs, de nouveau, notre amour, notre dévouement.

L'occasion en est vraiment brillante.

Nous sommes venus glorifier avec vous le grand prêtre de l'humanité, le premier combattant pour la liberté.

Occasion brillante aussi pour nous autres, enfants d'une nation dont l'existence abonde de guerres pour la liberté.

Au moyen âge ce fut déjà Jean Huss qui sacrifia sa vie pour la liberté de la conscience.

Ce furent les guerres des Hussites contre le monde entier, nourries de la même idée.

Et aussi l'époque après les guerres des Hussites était remplie de combats incessants pour la seule existence de notre nation.

Ce sont aussi dans le temps actuel les aspirations de notre nation tendant vers la vraie humanité et vers la liberté de tous les citoyens.

C'est dans ces idées premières que vit le principal motif des sentiments ardents qui nous unissent à votre nation.

Restons propagateurs des idées de votre immortel poète, que nous fêtons avec vous !

M. de Cenkov, secrétaire de la Délégation, porte un toast à la France au nom des hommes de lettres de la Bohême. Il apporte le salut de tous les inconnus, de tous les petits de son pays, de tous les lecteurs de Victor Hugo.

M. Scheiner, président du Sokol de Prague, en son nom et au nom de tous ses collègues du Sokol, porte un toast à la France et au retour de ses provinces perdues, l'Alsace et la Lorraine

Ces toasts ont été vivement applaudis.

Après le déjeuner, les convives se rendirent à l'usine de la Rapée-Bercy, où ils visitèrent les chantiers des nouvelles lignes en construction du Métropolitain.

Le soir, les Tchèques prirent part à un banquet qui leur fut offert, au palais d'Orsay, par la délégation parisienne qui avait été l'objet à Prague, l'été dernier, de chaleureuses manifestations.

Journée du 1er mars.

Bal à l'Hôtel de ville.

La journée du samedi 1er mars fut marquée par un grand bal donné à l'Hôtel de ville. Douze mille invitations avaient été lancées.

Les invités étaient reçus, au sommet de l'escalier d'honneur, par M. Duval-Arnould, vice-président, et le bureau du Conseil municipal, M. Adrien Veber, président, et le bureau du Conseil général, MM. de Selves et Lépine, préfet de la Seine et préfet de police.

La décoration des salons était magnifique, et le bal, extrêmement brillant, s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin.

Au dehors, les illuminations ont produit un grand effet.

Journée du 2 mars.

Le Banquet des poètes.

La dernière journée du Centenaire fut la fête populaire.

Elle commença par le Banquet des poètes, dont un comité de jeunes, présidé par M. Saint-Georges de Bouhélier, avait pris l'initiative. Le banquet eut lieu à midi à l'Hotel Continental, sous la présidence d'honneur de M. Paul Meurice, sous la présidence effective du poète Léon Dierx, assisté de Catulle Mendès.

Au milieu de la salle se dressait, sur un fond de feuillées et de fleurs, l'admirable buste de Victor Hugo par Rodin. A côté de Mme Séverine et de MM. Rodin et Jules Claretie, on remarquait, parmi les poètes présents, MM. Emile Bergerat, Emile Blémont, Charles Frémine, Goudeau, Léonce de Larmandie, Maurice Leblond, Jean Mariel, Maurel, Daniel de Venancourt, etc.

Au dessert, M. Catulle Mendès lut le discours suivant, de M. Léon Dierx :

Mesdames et messieurs,

Je ne saurais remercier assez les jeunes poètes de Paris pour cet honneur et cette joie insigne de suppléer ce soir M. Paul Meurice, à côté de mon fraternel ami Catulle Mendès.

Notre président d'honneur, par son excessive modestie, s'est dérobé à l'ovation que nous lui devions tous. Un culte littéraire, un dévouement, une abnégation sans exemple, dont il supporte seul le poids depuis la mort d'Auguste Vacquerie, unissent à jamais leurs deux noms admirés au nom de Victor Hugo. Qu'ils soient unis dans notre unanime acclamation.

Il m'est on ne peut plus agréable de remercier ensuite, au nom de mes confrères parisiens, les poètes de France accourus à leur appel, soulevés du même enthousiasme, dans une parfaite communion d'ardente ferveur pour la poésie, de vénération enorgueillie pour l'un des plus somptueux génies de notre patrie et du monde. Je suis heureux d'adresser enfin les cordiales gratitudes des lettres françaises aux écrivains des autres nations participant à ces fêtes mémorables. Les hommages qu'ils ont tenu à confondre avec les nôtres nous émeuvent dans nos fibres les plus vibrantes. Ils nous paraissent justifiés.

Victor Hugo, l'extraordinaire, le prodigieux projeteur de visions flamboyantes, les a fait surgir de tous les temps, de toutes les races, dans un retentissement inouï de paroles inoubliables.

Parmi nos grands hommes, aucun n'avait encore porté en soi, avec une telle puissance d'expansion, l'héroïque apostolat de toutes les idées qui constituent l'idéal terrestre. Son verbe de Titan orageux et doux a passé par-dessus toutes les barrières, comme un énorme souffle enflammé, comme un ouragan de fiertés, de sanglots et d'espoirs.

L'un de ses rêves les plus chers était celui des États unis d'Europe...

Tous les peuples, du moins, ont depuis longtemps un Olympe commun, où resplendissent dans un éblouissement sacré, couronnés d'une tiare sublime, ces demi-dieux qui sont les vrais dominateurs et les seuls conquérants, car ils conquièrent l'esprit humain à leur pays.

Mes chers confrères, c'est en le voyant dans l'apothéose, rayonnant comme Dante, Gœthe, Shakspeare, sous la divine clarté d'Homère, que nous nous levons tous pour crier : « Gloire ! gloire immortelle à Victor Hugo ! »

M. Jules Claretie prit ensuite la parole pour dire avec quel soin pieux, quelle ferveur et quel amour la Comédie-Française avait préparé la triomphale reprise des *Burgraves*.

M. Semenoff, qui en 1885 avait été délégué par les étudiants russes aux obsèques de Victor Hugo, prononça, au nom des littérateurs russes, une allocution émouvante.

La part que les lettres russes prenaient au Centenaire était, disait-il, bien petite : c'est que notre grand vieillard, Léon Tolstoï, est mourant,



M. Anatole FRANCE.

c'est que notre jeune espoir, Maxime Gorki, est souffrant : c'est que notre Société des gens de lettres est dissoute, dispersée... un peu... dans tous les coins de l'Europe. — Je tiens cependant à rappeler un souvenir cher à ma génération en Russie. Dans la lutte du passé avec l'avenir, à la date tragique de 1881, deux femmes étaient condamnées à mort. L'une ne dut son salut qu'à ce fait qu'elle allait être mère : l'autre devait être exécutée. Dans tout le monde civilisé, une seule voix s'éleva en faveur de la vaillante révolutionnaire, celle de Victor Hugo : il écrivit la fameuse lettre : *Grâce!* que l'on répandit à des millions d'exemplaires. Sophie Perowska fut néanmoins exécutée : mais l'intervention de Victor Hugo est allée à nos cœurs, y est restée... Là est l'union, plus durable et plus solide que toutes les alliances officielles. — Je lève mon verre en l'honneur de la poésie française, de la poésie de lutte pour le progrès et le bonheur du genre humain, dont Victor Hugo est la plus grande incarnation.

M. Pietro Mazzini se leva pour les poètes italiens.

Le maître du verbe, le grand évocateur d'idées n'a pas besoin de notre parole pour sa glorification. Cependant, pouvons-nous, Italiens, pa-

raître oublier qu'il fut parmi nous le plus aimé des écrivains de France parce qu'il aima tant notre pays? Pouvons-nous oublier que sa voix formidable, que son éloquence nourrie d'histoire et de lyrisme défendit la cause italienne lorsque l'Italie luttait pour son affranchissement? Pouvons-nous oublier qu'il fut l'ami et le poète du vaincu de Mentana, de Garibaldi, ce chevalier des hommes et des nations? C'est pour cela qu'en ces jours d'apothéose le Panthéon fraternise avec le Capitole, Victor Hugo avec Dante, l'âme de la France avec l'âme de l'Italie.

M. Maurice Magre, pour les jeunes poètes français, porta un toast chaleureux au Maître, que M. Charles Brun célébra avec une vibrante éloquence pour les poètes des provinces.

M. Silvain, de la Comédie-Française, se fit applaudir par tous dans l'apostrophe de Saint-Vallier du *Roi s'amuse*, et Mme Silvain récita délicieusement la *Fête chez Thérèse.*

Enfin, Mme Séverine, dans une vive improvisation où elle mit tout son esprit et tout son cœur, tint pendant vingt minutes le poétique auditoire sous le charme de sa parole émue.

Le Festival des Universités populaires.

Dans l'après-midi, les Universités populaires de Paris et de la banlieue donnèrent, dans la grande salle des concerts du Trocadéro, un festival en l'honneur du poète. Sur l'estrade se dressait, au haut d'une colonne, le buste de Victor Hugo, orné de palmes et de drapeaux. L'affluence était énorme. M. Anatole France présidait, assisté de M. Gabriel Séailles. Il se leva et prononça ce discours :

Citoyennes et citoyens,

Le 1er juin 1885, un cercueil déposé sous l'Arc de triomphe était conduit au Panthéon par tout le peuple de Paris et par les représentants de la France et du monde pensant. Sur les voies suivies par le cortège funèbre et triomphal, la flamme des lanternes tremblait au jour sous un crêpe. Des mâts plantés d'espace en espace portaient des écussons sur lesquels on lisait des inscriptions, et ce n'était point des noms de batailles, c'étaient des titres de livres. Car les honneurs jusque-là réservés aux rois et aux empereurs, aux souverains et aux conquérants, la foule émue les décernait à un homme de travail et de pensée, qui n'avait exercé de puissance que par le langage.

« Au penseur ! » Ce mot revenait sans cesse sur les bannières qui marchaient derrière le mort glorieux. Et ces funérailles instituées, non par décret des pouvoirs publics, mais par un mouvement superbe de l'instinct populaire, marquaient une ère nouvelle de l'humanité. L'appareil pompeux qui depuis un temps immémorial honorait la force et la vio-

tence, on le voyait pour la première fois accompagner la dernière puissance de l'esprit et célébrer une gloire innocente. Funérailles éloquentes, symbole magnifique de l'idée révolutionnaire ! A ce signe, il apparaissait que le peuple substituait désormais dans son cœur au dogme la pensée libre, au pouvoir absolu la liberté, aux images de la force les conquêtes de la raison, à la guerre la justice et la paix, à la haine l'amour et la fraternité.

Comme le peuple qui, un siècle auparavant, avait pris la Bastille, le peuple qui fit l'apothéose de Victor Hugo sentit confusément ce qu'il faisait, et qu'il honorait moins un grand poète, tout grand qu'était celui-là, que la poésie, et que s'il célébrait le vieillard qui avait jeté au monde tant de pensées et de paroles, c'était afin de reconnaître en lui la souveraineté de la parole et de la pensée.

C'est dans ce même esprit, c'est avec ce même cœur, citoyens, que nous célébrons aujourd'hui le centenaire de Victor Hugo. Certes, nous ne ferons pas du poète un dieu, et nous nous garderons de toutes les idolâtries, même de la plus excusable, l'idolâtrie des grands hommes. Nous nous garderons d'opposer aux vieux dogmes un dogme nouveau et de substituer à l'autorité du théologien et du prêtre l'autorité du penseur et du poète.

Nous savons que tous les hommes sont faillibles, sujets à l'erreur, qu'ils ont tous leurs jours de trouble et leurs heures de ténèbres. Nous ne refuserons point aux plus grands et aux meilleurs le droit sacré aux faiblesses de l'esprit et aux incertitudes de l'intelligence.

Victor Hugo, moins qu'un autre, peut fournir matière à une doctrine et donner les lignes d'un système politique et social. Sa pensée, à la fois éclatante et fumeuse, abondante, contradictoire, énorme et vague comme la pensée des foules, fut celle de tout son siècle, dont il était — il l'a dit lui-même — un écho sonore. Ce que nous saluons ici avec respect, ce n'est pas seulement un homme, c'est un siècle de la France et de l'humanité, ce dix-neuvième siècle dont Victor Hugo exprima plus abondamment que tout autre les songes, les illusions, les erreurs, les divinations, les amours et les haines, les craintes et les espérances.

Enfant quand la monarchie fut rétablie sur la France épuisée par la guerre, il fut royaliste sous deux rois ; puis il se sentit après la révolution de Juillet monarchiste et impérialiste libéral. Mais, dès lors une vive sympathie l'entraînait vers le peuple. Et il put dire plus tard, en forçant un peu le terme, qu'il avait été socialiste avant d'être républicain. Il le devint seulement en 1849. Ce progrès de son esprit, peut-être n'en découvrait-il pas lui-même toutes les raisons. Voici celle qu'il en a donnée plus tard :

« La liberté m'est apparue vaincue. Après le 13 juin, quand j'ai vu la République à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle. »

A compter de ce jour, il défendit ardemment par ses actes et ses paroles la République... qui sera demain la République démocratique et sociale, et qui nous acheminera vers cette République universelle, la République future, que Victor Hugo, dans sa vieillesse auguste, a magnifiquement annoncée.

« Aux batailles, a-t-il dit d'une voix prophétique, succéderont les découvertes ; les peuples ne conquerront plus, ils grandiront et s'éclaireront ; on ne sera plus des guerriers, on sera des travailleurs ; on trouvera, on instruira, on inventera ; exterminer ne sera plus une gloire. Ce sera le remplacement des tueurs par les créateurs. »

Citoyens, la République annoncée par le grand poète dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire, cette République idéale et nécessaire, il vous appartient d'en préparer, d'en hâter l'avènement en combattant partout l'esprit d'égoïsme et de violence, et en travaillant sans cesse pour la justice sociale et pour la liberté véritable, celle-là qui ne reconnaît point de liberté contre elle.

Après ce discours vivement applaudi, M. Gabriel Séailles prit la parole :

Mon premier devoir est de remercier ceux qui ont bien voulu par leur présence et par leur concours rehausser l'éclat de cette fête : Mme Charcot, qui fut la petite Jeanne et qui la restera parce que les vers de son grand-père ont fait immortel le charme de son enfance, les artistes éminents dont le talent va faire vivante pour vous la pensée du poète, notre cher et grand ami Anatole France, dont la présidence achève de donner à cette fête sa haute signification.

Victor Hugo, c'est, de l'esprit français, l'idéalisme ardent qui, à certains jours, nous a mis comme à l'avant-garde du monde, c'est la *Chanson de Roland*, Corneille, Pascal, Mirabeau; Anatole France, c'est l'autre face de l'esprit français, la précision, le goût de la clarté, la grâce et l'ironie, Montaigne, Voltaire, Renan. Et cette rencontre de Victor Hugo et d'Anatole France dans une fête organisée par les universités populaires est comme le symbole de ce que nous prétendons être et de ce que nous voulons faire.

Nous ne sacrifions rien de notre haut idéal, nous gardons avec notre enthousiasme toutes nos espérances, et les vers du poète ne retentiront point à nos oreilles sans éveiller un écho profond dans nos cœurs; mais pour marcher au but nous voulons éclairer notre route, nous demandons à la science du réel les moyens de réaliser notre idéal, et si nous chantons, c'est à la façon des bons travailleurs, pour nous mettre du cœur au ventre et accorder nos efforts au rythme de nos chants.

Notre fête a ceci d'original qu'elle n'a rien d'officiel, qu'elle est spontanée, sincère, qu'elle répond vraiment aux sentiments que nous avons dans le cœur. Nous ne sommes pas de ces gens distingués qui n'admirent qu'après avoir fait leurs réserves, qui célèbrent pompeusement la souplesse et la variété du rythme, la richesse et l'incomparable éclat des images, mais séparent l'idée de l'expression et regrettent que le poète ait fait un si mauvais usage d'un si beau génie. Nous aimons ce qu'il aimait, nous sommes fiers de sa gloire, il semble que quelque chose en rejaillira sur nous, je veux dire sur les idées que nous défendons. Son verbe puissant a été le verbe de notre pensée.

J'ajoute qu'il a ceci de commun avec nous, qui cherchons notre che-

main et gagnons notre pain spirituel à la sueur de notre front ; il n'a pas reçu la vérité comme un héritage, comme une tradition qu'il n'avait qu'à recueillir et à continuer, il a dû la conquérir, monter lentement vers elle. Il a commencé par écrire des odes royalistes et catholiques ; il a été séduit par ce qu'avait d'imprévu, de contrastes étranges, de sublimes antithèses l'épopée impériale. Mais ses hardiesses généreuses dès le pre-



M. Gabriel SÉAILLES.

mier jour l'orientaient du passé vers l'avenir ; celui qui avait brisé les vieilles formules littéraires, renouvelé le drame, rendu la souplesse et la vie au rythme du vers, devait en venir à combattre toutes les variétés du mensonge, tous les déguisements du pharisaïsme, à se faire l'apôtre de toute justice et de toute liberté.

Le crime de décembre, le coup d'État de Louis-Napoléon achève de lui ouvrir les yeux : de ce jour, il prêta sa grande voix à toutes les idées généreuses. Dans le silence de tous, il fait entendre la protestation du droit violé ; il stigmatise les prêtres salariés qui ont des absolutions et des *Te Deum* pour tous les attentats triomphants ; il se dégrise de la mauvaise ivresse des gloires sanglantes, qui sont faites des douleurs de tous pour l'exaltation d'un seul : il affirme le progrès, il célèbre la paix, — tout seul, sublime, sans efforts, sans crainte d'être ridicule, quand la France et l'Europe acceptent le fait accompli, il affirme obstinément que le crime aura son châtiment, il voit ce que nul encore ne soupçonne, il voit

la défaite, la honte et aussi l'expiation du pays qui, pour la seconde fois, après la leçon de Waterloo, s'est volontairement asservi au césarisme qui commence par les vantardises, finit par les désastres et par l'invasion.

Cette foi profonde dans le progrès, dans le triomphe de la liberté, dans l'avènement de la justice et de la paix, Victor Hugo la résume dans un mot qui revient souvent dans ses vers, que vous allez entendre plusieurs fois, sur lequel il importe par suite que vous ne vous mépreniez pas, dans le mot « Dieu ».

Et d'abord, il faut que vous sachiez ce que Dieu n'est pas pour Victor Hugo ; il n'est pas ce que la plupart d'entre vous imaginent à entendre ce mot. Le Dieu de Victor Hugo n'est pas « le bonhomme à longue barbe blanche, espèce de pape ou d'empereur assis sur un trône » qui crée d'un mot le monde et se repose de n'avoir pas travaillé, qui jouit de la béatitude dans l'universelle souffrance, qui viole les lois qu'il a établies par des miracles puérils.

Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,
Contrefaçon immense et petite de l'homme,
Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,
Au risque de casser le grand ressort tout net.

Il n'est pas le Dieu dont les faveurs sont à vendre et qui a les prêtres pour courtiers, et c'est moins encore le Dieu des armées, le Sabaoth qui toujours est pour la force contre le droit, qui aime la guerre et les sacrifices, espèce de Béhanzin céleste qui a besoin de renifler le sang humain. Hugo rejette les dogmes étroits qui limitent l'infini, et c'est la pensée qu'exprime le satyre qui, traîné par Hercule au sommet de l'Olympe, crie devant les cieux épouvantés :

Monde, tout le mal vient de la forme des Dieux.

L'affirmation de Dieu pour Victor Hugo, c'est l'affirmation hautaine que la vérité que nous cherchons, que la justice que nous voulons, en un mot que l'idéal humain n'est pas le rêve d'une ombre, qu'il est ce qui est, puisqu'il est ce qui doit être. Si le monde livré au hasard n'est que la bataille de forces aveugles, pourquoi pas dans nos sociétés toujours la lutte, l'ignorance, l'iniquité, la haine? Le poète n'y consent pas. Ce qui doit être sera, parce que notre pensée n'est pas un accident, une petite étincelle jaillie au hasard dans l'immense aveuglement; parce qu'elle se relie au monde, parce qu'elle continue le mouvement qui lentement d'âge en âge évoluait vers elle, et parce qu'en elle l'univers enfin se voit et découvre ce qu'il cherchait. Eh bien! quand Victor Hugo fait appel à Dieu, quand il le nomme, quand il l'invoque, il ne dit rien de plus, rien de moins ; il affirme que la raison finit toujours par avoir raison, que l'idéal est le réel; qu'il ne faut pas se résigner au mal, le proclamer nécessaire, qu'il faut le combattre ; que la tâche de l'homme est de lutter pour l'avènement de la justice et de la paix ; il crie aux puissants, aux satisfaits, à tous ceux qui veulent s'arrêter, que la véritable figure de ce monde, vaste océan, ciel étoilé, n'est pas une figure impassible et morte, mais un visage tout pénétré d'esprit, sur lequel le songeur lit déjà la pensée qui,

devenue claire à elle-même dans la conscience de l'homme, découvrant son véritable objet : l'effort vers la liberté et vers l'amour. Cette croyance n'est-elle pas la vôtre, celle de tous ceux qui, en dépit des scandales de la nature et du démenti de l'histoire, s'entêtent dans les grandes espérances, affirment la souveraineté du droit, et, travaillant pour la justice, prêts à sacrifier pour elle leurs intérêts et leur existence même, montrent assez par leur conviction qu'elle n'est pas l'illusion, la chimère de l'homme, mais la vérité profonde qui donne à l'univers comme à la vie son sens et son prix?

Si Victor Hugo s'est élevé à ces hautes pensées, s'il s'est trouvé le défenseur de toutes les causes généreuses, s'il a donné une voix au peuple, n'y voyez pas un choix qu'il aurait pu ne pas faire, un accident ; mais bien un accord préétabli de son génie à toute grandeur. Vaines sont les larmes des crocodiles sacrés qui regrettent que ce beau génie se soit consacré à l'expression d'idées si contraires aux conventions du beau monde et aux traditions des âmes mortes.

Le principe de l'évolution de Victor Hugo, sans doute, est avant tout dans son grand cœur, dans sa vitalité puissante : les faibles se donnent l'illusion de la force en opprimant les autres, les forts se débordent eux-mêmes, prennent conscience de leur force en la dépensant pour tous. Mais le vrai principe de l'ascension de Hugo vers l'idéal démocratique, c'est l'ampleur même de son génie. Les mots et les images dans son esprit se lèvent et s'élancent, comme un vol de grands oiseaux qui veulent conquérir l'infini, il a besoin des vastes espaces pour s'y déployer. Comment s'enfermerait-il dans les théories étroites et basses? Comment le génie, qui est sincérité, se résignerait-il, sans renoncer à lui-même, aux mensonges utiles, hypocrisie nationaliste, religion pour le peuple? Hugo a besoin d'une matière égale à sa forme, d'idées sublimes pour son vers sublime. Comment se serait-il mis en prison dans les préjugés d'une secte, d'une coterie, dans les étroitesses des salons et des Académies? La terre ne suffisait pas à l'essor de son imagination grandiose : il allait, s'élançait, hardi, en plein ciel, heurtant de son navire aérien les pilastres des astres et allumant de monde en monde les soleils nouveaux, les soleils de justice, de paix et d'amour.

Honorons donc Victor Hugo sans arrière-pensée, en toute confiance ; honorons-le comme il eût aimé à l'être, en faisant revivre en nos esprits sa pensée, en nous enchantant des beautés dont lui-même il fut un instant charmé, surtout en recevant de lui ce qu'il eût voulu nous donner, le courage, l'allégresse, l'énergie pour la lutte, et, dans la lutte même, la générosité, l'absence de haine, l'espérance et la volonté des réconciliations futures.

La Fête diurne et nocturne de la place des Vosges.

Victor Hugo habita de 1833 à 1848 la maison n° 6 de la place Royale, appelée depuis place des Vosges. Là sera bientôt installé le « Musée Victor Hugo ». C'est pour « consacrer » l'hôtel à cette

destination que la place des Vosges fut choisie pour la grande fête populaire qui devait clore le centenaire.

La place avait été décorée avec beaucoup de goût. Tout autour du square se dressaient des mâts bleu et rouge supportant des grappes de lampes multicolores et des motifs lumineux rappelant le nom d'une des œuvres de Victor Hugo. Tous les mâts étaient reliés par des guirlandes de feuillage et de fleurs cachant des lampes électriques. Aux deux issues principales s'élevaient deux portes monumentales rappelant l'entrée de la mosquée de Cordoue.

La maison du poète était décorée simplement de drapeaux et d'oriflammes. Sur la façade, deux plaques en marbre blanc portaient ces inscriptions, l'une en lettres d'or :

MAISON

DE

VICTOR HUGO.

L'autre en lettres rouges :

VICTOR HUGO

HABITA DANS CET HOTEL

DE

1833 A 1848.

Devant l'hôtel, à l'angle de la place, on avait dressé trois tribunes : en face, la tribune principale, très haute, pour les personnages officiels; sur les côtés, à droite et à gauche, deux estrades peu élevées pour les invités ordinaires, et entre ces deux estrades, des banquettes pour les orchestres et les chœurs. Dans l'espace laissé vide entre la tribune officielle et les artistes se dressait le *Victor Hugo* du sculpteur Bareau.

Voici le programme de la fête, dû aux soins de M. John Labusquière, conseiller municipal :

Première partie. — 1° A cinq heures, le cortège municipal se rendra à l'estrade élevée pour lui dans le square. Les orchestres joueront la *Marseillaise*, qui sera chantée par les chœurs; 2° *Marche héroïque* (Théodore Dubois), par l'orchestre et les chœurs; 3° Discours; 4° *Patria* (Victor Hugo), musique de Beethoven, orchestre et chœurs; 5° *Hymne triomphal* (Victor Hugo), musique de Lenepveu, orchestre et chœurs. Défilé des enfants devant la statue du poète (œuvre du statuaire Bareau); 6° *Chanson d'ancêtre* (Victor Hugo), musique de Saint-Saëns, M. Notté, de



La fête de la place des Vosges.

l'Opéra, orchestres et chœurs solistes : 7° *Hymne des Enfants à Victor Hugo* (Maurice Bouchor), sur la musique de Beethoven.

Deuxième partie. — 8° Apothéose de Victor Hugo. Marche du couronnement. Entrée de la Muse de Paris. *Chant d'apothéose* (Saint-Georges de Bouhélier), musique de G. Charpentier. Récitatif. Appel de trompettes. Orchestre et chœurs. Projections lumineuses sur les maisons et la place. Illuminations des inscriptions et portiques. Apparition de la Muse de Victor Hugo sur la maison du poète ; 9° *Chant du départ*. Orchestre et chœurs.

L'orchestre sera composé des musiques de la garde républicaine, du 1er génie, de l'artillerie de Vincennes et de Versailles, du 104e de ligne et de cent instruments à cordes, sous la direction de M. Parès.

Orphéon municipal, sous la direction de M. Auguste Chapuis. Orchestre et chant de l'apothéose de Victor Hugo, sous la direction de M. Gustave Charpentier. En tout, 1 250 exécutants.

Ce programme fut suivi de point en point, et la fête extrêmement réussie.

Dans la tribune officielle on voyait les membres de la famille Hugo, les membres du bureau du conseil, M. de Selves et M. Lépine, la délégation des Sokols, etc.

La fête commença à 5 heures, par l'exécution de la *Marseillaise*, suivie de la *Marche héroïque* de Th. Dubois.

M. Duval-Arnould, vice-président du Conseil municipal, prononça le discours suivant :

Messieurs,

La grande ombre de Victor Hugo a plané sur Paris toute cette semaine ; mais, même après les imposantes cérémonies publiques qui se sont succédé, la célébration de ce centenaire n'eût pas été complète si le Conseil municipal et le peuple de Paris n'étaient venus aujourd'hui à la place des Vosges.

C'est un double sentiment qui devait nous attirer vers la vieille place Royale, et d'abord ses glorieux souvenirs littéraires.

En effet, messieurs, à Paris — et nous ne pouvons le dire sans quelque fierté — l'amour et le culte des lettres ne sont pas réservés à une élite ; mais le peuple entier a le sentiment très vif que notre langue est une des plus précieuses richesses de notre patrimoine national.

Si cette langue a pu, à travers les siècles, se former d'abord, puis vivre d'une vie toujours actuelle et toujours féconde, elle le doit à ce que les écrivains et les poètes illustres qui l'ont créée et grandie ne l'ont pas isolée dans les salons et les Académies, mais ont su, par un échange incessant, l'entendre et la saisir sur les lèvres populaires et la rendre ensuite épurée et rajeunie à la cité et aux faubourgs.

Cette tradition s'est retrouvée quand notre littérature vieillissante s'est, au dix-neuvième siècle, épanouie dans un merveilleux renouveau. Alors, dans le cadre pacifique de cette place Royale, une révolution s'est accomplie.

On peut affirmer — et ce n'est certes pas faire injure à la mémoire de Victor Hugo — que cette révolution littéraire, comme ses sœurs politiques, n'aurait pu se faire sans les Parisiens et que, sans la complicité du parterre et de la scène, sans la collaboration du peuple avec le génie, nous ne pourrions saluer ici le berceau du romantisme.

Notre seconde raison de venir ici, messieurs, c'est qu'en ce lieu, près de ce foyer où le poète a vécu les années les meilleures de sa vie de famille, nous pouvons, mieux qu'ailleurs, évoquer l'amour de Victor Hugo pour Paris. Mais cette évocation, ce n'est pas moi qui vais la faire. Le président du Conseil municipal de Paris, après avoir parlé plusieurs fois cette semaine et tenu en chaque circonstance le langage qu'il fallait, devait présider cette dernière cérémonie, et je savais par ses amicales confidences la prédilection qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir pour la fête d'aujourd'hui.

Mais une circonstance douloureuse autant qu'imprévue l'appelle loin de nous au chevet de son père gravement malade.

Il avait écrit son discours et vous comprendrez dans quel sentiment je tiens à lui laisser la parole : nulle improvisation ne saurait d'ailleurs remplacer ces pages que je vais vous lire et qu'avait dictées à M. Dausset la double inspiration de l'homme de lettres et du Parisien.



Jeunes filles des écoles chantant la M[illegible]

Discours de M. Dausset, président du Conseil municipal :

Messieurs,

Le Conseil municipal de Paris a voulu, pour clore cette grande semaine du centenaire de Victor Hugo, et après les cérémonies officielles où fut exalté, par la France et le monde entier, l'universel génie du poète, glorifier plus particulièrement dans une fête populaire, en plein cœur de Paris, l'auteur de *Notre-Dame* et des *Misérables*, celui qui a aimé, par-dessus tout peut-être, la foule confuse et vivante, les humbles, les petits, les déshérités, et qui a su, avec tant de puissance et une si vive tendresse, évoquer et faire vivre, dans sa cité merveilleuse, le bon peuple parisien.

Cette réjouissance de la place des Vosges est donc l'hommage de Paris à son enfant, à son historien, à son poète.

C'est, en effet, à Paris, où il vint dès ses premières années, que Victor Hugo sentit naître son âme de poète. C'est dans ce « profond et mystérieux » jardin des Feuillantines, parmi les décombres du vieux cloître, près du « dôme oriental du sombre Val-de-Grâce », que s'écoula sa jeunesse, dans le calme de l'étude, les enchantements de la rêverie et les douceurs de l'affection familiale.

C'est à Paris que, plus tard, hors les temps d'exil, il séjourna toujours, se fixant dans les quartiers les plus divers, cherchant pour sa muse tantôt les rues tranquilles et studieuses qui avoisinent le Luxembourg, tantôt les rives de la Seine, les hauteurs de Montmartre et « les arbres pensifs des vieux Champs-Élysées ».

Mais c'est ici surtout, messieurs, sur cette place Royale « aux façades de briques, à coins de pierre et à toits d'ardoise, aux maisons tricolores », qu'il résida le plus longtemps; c'est de cette maison historique, aménagée et meublée par son originale fantaisie, qu'il garda, semble-t-il, le plus cher souvenir.

Il aimait la belle ordonnance de cette place, la majesté un peu froide, mais pourtant si harmonieuse, de ses vastes hôtels — et surtout il était sensible à ce charme étrange des choses d'autrefois, au mystérieux attrait des temps passés.

Nul plus que lui n'a erré et vécu dans notre vieux Paris. Nul n'a mieux su lire et magnifiquement commenter sa « chronique de pierre ».

Nous voyons sous sa plume surgir comme par magie le Paris pittoresque du quinzième siècle, avec « le troupeau innombrable de ses toits gris, le zigzag de ses rues étroites, inégales, ses maisons sculptées, aux pignons anguleux, ses clochers pointus, « gaufrés et guillochés », et la Seine « verte et jaune, plus changeante qu'une robe de serpent », se déchirant à l'arche tranchante de ses ponts.

Puis, à côté de la « ville aux mille tours », la ville des révolutions, le Paris des faubourgs, aux rues dépavées, aux bornes sanglantes.

Car le poète qui a célébré toutes les gloires de la grande ville, et qui la magnifiait jusque dans ses revers, a eu pour ses fautes et ses erreurs des indulgences infinies. Et comment ne pas pardonner ses plus furieux caprices à ce Paris dont les égarements mêmes manifestent la généro-

sité et qui garde encore dans ses colères le sourire de sa grâce souveraine ! Ville rayonnante et féconde, cité de l'intelligence où l'enthousiasme et l'ironie se mêlent, qui « donne aux idées un manteau de lumière » et de sa voix puissante entraîne, « avant-garde du monde », les peuples exaltés à la conquête de l'idéal,

C'est de Paris que prend son vol l'essaim des aigles !

Paris, messieurs, peut donc s'enorgueillir du grand poète, et il se devait de lui rendre aujourd'hui l'hommage de sa reconnaissante admiration.

J'imagine qu'entre tous cet hommage eût été agréable à Victor Hugo, car il lui vient non plus de ces personnages officiels qu'il n'aimait guère, mais du peuple même, du peuple dont il avait pris l'âme et dont il sut exprimer tous les sentiments.

Victor Hugo, vous le savez, aimait à se mêler à ces joies populaires où se marque plus de sincérité et de libre abandon. Il aimait les jours de liesse où Paris éparpille dans le ciel, au-dessus de la foule en fête, son joyeux « tumulte de cloches et de sonneries » et les tintements de ses gais carillons.

Il convenait donc de célébrer ainsi sa mémoire centenaire.

Et pour qu'à cette fête rien ne manquât, nous avons voulu y convier les enfants, car leur absence eût chagriné le poète.

Il vous souvient sans doute de son attendrissement lorsqu'il reçut, au jour de ses quatre-vingts ans, une délégation des écoliers parisiens qui lui apportait le témoignage naïf de la vénération de tout un peuple.

Victor Hugo aimait les enfants d'une tendresse profonde. Ils furent le charme et le sourire de sa vie, « ses rayons dorés ». Le premier peut-être, parmi les poètes, il a senti tout ce qu'il y avait de rêve, d'amour, de grâce et de mélancolie dans l'âme, obscure encore, de l'enfant. Penché sur cette âme, « frêle espérance », il cherchait à surprendre son premier éveil, à deviner, dans ses songes incertains, l'inconnu de l'avenir.

Les enfants font au jour le jour la découverte de la vie. Victor Hugo les observe, inquiet et ravi. Il partage leurs jeux, assiste à leurs premiers étonnements, se fait le complice de leurs petits méfaits, heureux de leur bonheur, gagné à leurs « rires triomphants », à cette joie sacrée « qui apaise toutes les colères et toutes les angoisses ».

Il a été l'adversaire de tout ce qui opprime l'enfance « ivre de vie ». Il a parlé avec des larmes de ces êtres chétifs, « pâles et sans joie », qui poussent comme une herbe flétrie entre deux pavés d'une « sombre rue ». Il a protégé les parias, les souffre-douleurs, tous ceux qui ont déjà, au fond des yeux, la résignation de leurs souffrances futures.

Faut-il rappeler ici tous ces types d'enfants — martyrs, héros ou ingénus — qui vivent dans son œuvre, et cet immortel Gavroche, le gamin de Paris, ardent et gouailleur, qui tombe, sur la barricade, une chanson aux lèvres ?

Enfants, aimez donc ce poète dont vous avez été le plus cher souci et l'inspiration charmante. Lisez et relisez ses vers qui, plus tard, revenant

chanter en vos mémoires, vous apporteront les souvenirs lointains et le regret de votre jeunesse éphémère.

Et nous, messieurs, nous aimerons à nous rappeler cette fête qui nous réunit sur la place Royale, autour de cette maison du poète

dont la fenêtre ouverte
Apportait du jardin à son esprit heureux
Un bruit d'enfants joyeux et d'oiseaux amoureux.

Cette maison redevient à jamais la sienne.

Nous avons l'honneur, au nom de la Ville de Paris, de la consacrer pour l'avenir à sa mémoire.

Comme l'Angleterre a la maison de Shakspeare, l'Allemagne celle de Gœthe, nous aurons désormais celle de Victor Hugo.

Nous aurons cette maison, grâce au don généreux de M. Paul Meurice, l'ami précieux et le cher confident de Hugo (*Applaudissements*), avec ses meubles, ses panneaux, ses cheminées, toute la décoration chimérique et fantasque que sut lui donner le poète.

Fidèle exécuteur des volontés de M. Meurice, le Conseil municipal de Paris fera diligence pour que l'inauguration de ce glorieux musée soit prochaine.

Alors, nous viendrons saluer Victor Hugo chez lui et, admirant ses livres, ses sculptures, ses dessins, toutes les œuvres diverses auxquelles s'essayait avec le même bonheur sa prodigieuse virtuosité, nous nous étonnerons, croyant ne retrouver que les reliques et les souvenirs d'un homme, de voir revivre, palpitante, la pensée hardie et l'histoire de tout un siècle ! (*Applaudissements prolongés.*)

M. de Selves, préfet de la Seine, prit alors la parole :

Combien instructifs, messieurs, et d'une intéressante philosophie, sont à travers l'histoire les événements qui s'accomplissent et au milieu desquels l'Humanité poursuit sa route incessante vers le Progrès !

C'est une fête du cœur et de l'esprit empreinte du plus pur idéal que nous célébrons en ce jour sur cette place des Vosges, riche de tant de souvenirs qu'elle semble évoquer comme l'un des volumes de notre histoire nationale.

Le palais des Tournelles, sa démolition décidée à la mort de Henri II si lentement poursuivie que ce coin de Paris abandonné n'est plus fréquenté que par les truands et malandrins qui s'y réunissent, ou par les amoureux discrets qui y cachent leurs rendez-vous, ainsi que Henri IV et Gabrielle d'Estrées ;

La mort de Gabrielle, le chagrin de son royal amant, puis Sully, qui, pour distraire son roi, lui suggère l'édit de juillet 1605 destiné à transformer cette partie de Paris, en décrétant l'ouverture de la place Royale et précisant les conditions qui doivent régir la construction des pavillons sur arcades qui en marqueront le pourtour ;

Autant de tableaux qui successivement passent devant nos yeux.

Le 16 mars 1612, elle fut inaugurée. Des estrades pour dix mille

spectateurs y furent dressées. Le Tout-Paris de l'époque s'y était donné rendez-vous. Un superbe carrousel, disent les chroniques, se déploya dans le quadrilatère que comme aujourd'hui elle formait.

Lorsque, des siècles après, le grand poète dont nous fêtons la mémoire vint fixer en ces lieux sa demeure d'où l'exil odieux l'arracha, il me semble que dans son imagination géniale durent revivre avec une intensité spéciale et une couleur étincelante les souvenirs de toutes ces époques disparues.

Aujourd'hui, ce ne sont plus des mousquetaires et des suisses, des connétables et des maréchaux, des juges de camp avec leurs chariots d'armes, leurs massiers et leurs gentilshommes, que nous réunissons sur cette vieille terre française ; c'est une fête populaire qui s'y célèbre, où l'âme, plus que les yeux encore, vient chercher une satisfaction ; c'est aussi une fête de la jeunesse qu'aimait notre grand poète, à laquelle il a consacré des pages si exquises de grâce et de sensibilité que Veuillot lui-même a pu dire « qu'il n'y avait rien de plus beau ni dans la langue française, ni dans la langue chrétienne ». (*Applaudissements.*)



Mlle Jeanne GIRARD,
la Muse du peuple. — Phot. de M. [illegible]

Désormais, grâce à l'initiative de M. Paul Meurice, gardien vigilant de la mémoire du grand homme, notre place rajeunie va revivre d'une vie nouvelle et devenir le lieu que traverseront tous ceux qui ont au cœur le pieux respect de ce qui est grand et beau, le culte du génie.

Peu de temps avant sa mort, le charmant auteur de *Fortunio* écrivait un article sur *Hernani*.

« A quelques jours de là, rapporte M. Bergerat, nous passions ensemble en voiture dans la rue Saint-Antoine. Il lui prit la fantaisie de descendre place Royale et de marcher sous les arcades. Arrivé devant la maison où il avait passé sa jeunesse, il s'arrêta et la contempla longuement sans dire un mot. Puis il se retourna vers la maison de Victor Hugo. Ses yeux avaient une fixité profonde et il regardait en dedans. Je compris qu'il rêvait aux êtres et aux choses disparus. Quand nous remontâmes en voiture, il s'assit lourdement et, comme oppressé par une vision, il soupira : Ah ! le soir d'*Hernani* ! »

Ce pèlerinage de Théophile Gautier, combien d'autres le feront dans l'avenir ! Cette maison de la place des Vosges, Paris la consacre en

effet dès ce jour au culte de l'évocateur merveilleux, du chantre divin, du poète des humbles, de l'apôtre de la liberté et du droit que fut Victor Hugo.

On entendit ensuite *Patria*, de Beethoven, exécuté par l'orchestre et les chœurs ; puis, pendant que les chœurs composés de 900 jeunes filles et garçons, conduits par M. Chapuis, et l'orchestre comprenant 360 instrumentistes, dirigés par M. Parès, faisaient entendre l'*Hymne triomphal*, de Charles Lenepveu, les enfants, garçons et fillettes des écoles de Paris, au nombre d'un millier environ, défilèrent devant la statue du poète, déposant des palmes et des bouquets. Après ce défilé charmant, qui se déroula dans une ovation enthousiaste, M. Notté, de l'Opéra, chanta de sa belle voix sonore la *Chanson d'ancêtre* de Saint-Saëns, et l'on entendit l'*Hymne des enfants à Victor Hugo* de Maurice Bouchor, musique de Beethoven.

La nuit était venue. A six heures et demie les illuminations commencèrent. Sur un transparent lumineux, devant la maison du n° 6 on lut ces mots :

VICTOR HUGO
DE 1833 A 1848
HABITA DANS CETTE MAISON.
ELLE EST DÉSORMAIS CONSACRÉE
AU MUSÉE DU POÈTE
SOUS LE NOM DE
MAISON DE VICTOR HUGO.

Les motifs multicolores qui décoraient les grilles éclairèrent en un instant de leurs vives lumières le square tout entier. La figure ailée de la Gloire apparut sur la maison du poète. M. Gustave Charpentier remplaça alors M. Parès comme chef d'orchestre et commença la *Marche du couronnement*, qui fut acclamée.

Dans la soirée du 26 février, il avait été procédé, à l'Hippo-Palace, à l'élection par quinze cents jeunes ouvrières parisiennes, d'une Muse du peuple qui devait couronner le buste de Victor Hugo à cette fête de la place des Vosges. Jeanne Girard, une charmante brune de vingt et un ans, typographe à l'imprimerie Lahure, avait été proclamée Muse du peuple. On lui avait adjoint quatre demoiselles d'honneur : Mlles Albertine Guibert, brodeuse; Jeanne Soterny, plumassière; Henriette Brossard, fleuriste, et Andrée Gellée, graveuse. Mlle Girard, charmante, accompagnée de ses quatre demoiselles d'honneur, arriva devant la statue de Victor Hugo, jeta avec grâce des fleurs vers la statue du poète et chacune de ses compagnes fit de même.



Les illuminations à la place des Vosges.

Pendant ce temps, le *Chant de l'apothéose* de M. Saint-Georges de Bouhélier, avec la belle musique héroïque de M. Charpentier, était chanté à l'unisson et produisait un grand effet.

Voici quelques-unes des strophes de M. Saint-Georges de Bouhélier (1).

CHANT D'APOTHÉOSE POUR VICTOR HUGO

Poète, écoute :
Parmi les champs,
A travers routes,
Avec des chants,
De toutes parts
Les hommes passent,
Groupes épars !

Ce sont des gens
Dont la besace,
Pour tout argent,
Contient du vent.

D'autres qui viennent
Sont chargés d'or.
Mais les meilleurs
Sont ceux qui t'aiment !

Et que t'importe
Que leurs mains tiennent
De pauvres fleurs
Ou des trésors !
L'amour les mène,
Et leur escorte
C'est l'âme humaine
Qu'elle t'apporte !

(1) Extraites de *Chant d'apothéose pour Victor Hugo* (Fasquelle, éditeur).

Père, ton peuple est né ! Tu n'es plus solitaire
Sur ton affreux rocher !
Comme on voit la victoire, en volant, s'approcher,
Tu viens ! plein de grandeur et de l'ombre arraché
Dans un vent de lumière.

Père, tu vis en nous, comme en un tabernacle
Fait de chair et de sang.
Ta pensée en notre être à tout instant descend.
C'est elle qui nous mène en chœur obéissant
Devant toi, Formidable !

. . . .

Ne t'es-tu pas offert, ô Père, en sacrifice,
Dans de constants combats ?
Si nous sommes debout avec un cœur qui bat,
N'est-ce pas grâce à toi, ne te devons-nous pas
La vie et ses délices ?

. . . .

Voilà pourquoi le monde, à présent, te vénère,
Tout petit près de toi !
Il te rend ton amour, il fait de toi sa loi,
Et consacré par lui, plus puissant que les rois
Tu parais sur la terre.

O poète, ô héros, chantre auguste, ô prophète,
Dans ta sérénité
Vois tes fils, ils sont là, jeune postérité !
C'est au son de tes chants qu'ils vont vers la cité
Des extases parfaites !

Vois, ô poète,
Par les chemins
Tes pèlerins
Quittent la fête.
Ils t'ont porté
Leur rêve d'or,
Et c'est leur sort
De s'en aller !

Que vont-ils faire
Sans ta lumière ?
Ils sont venus,
Riches ou nus,
T'ayant connu
Dans leur déroute,
Et c'est vers toi
Qu'ils ont tourné
Leurs yeux de doute
Et de damnés !

Leur pas décroît
Parmi la route,
Mais, ô poète,
Selon ta loi
Dans la tempête
Ils s'en vont droit,
Car ils ont foi !
Au ciel nouveau,
Monte une étoile.

Sur son flambeau
On met la voile !
Et l'avenir
Au loin s'éclaire,
On voit jaillir
La jeune terre
Dans un tonnerre
D'Éternité,
De Pureté
Et de Beauté !

La fête officielle se termina par le *Chant du départ*, à sept heures un quart. A partir de huit heures, le grand public fut admis, par petits paquets, à entrer dans la place des Vosges et put admirer les illuminations, qui étaient du plus bel effet.

Discours de Paul Hervieu.

En dehors des discours plus ou moins officiels, nous laisserions une grave lacune dans ces souvenirs du Centenaire si nous omettions deux manifestations des plus éloquentes entre celles qui honorèrent la mémoire du grand poète.

L'une est la chaleureuse et vibrante allocution que prononça M. Paul Hervieu, président de la Société des Gens de lettres, au banquet de cette société.

Mesdames, Messieurs, Mes chers confrères,

C'est au président sortant de votre Comité que vous avez accordé la présidence de ce banquet et je vous en remercie profondément.

Mais il me semble que je méconnaîtrais votre pensée intime, une délicatesse de vos sentiments — et, à moi aussi, il me faudrait étouffer une voix intérieure — si je ne vous proposais, au lendemain de jours où les plus imposantes manifestations viennent de proclamer que ce siècle a deux ans, si je ne vous proposais, dis-je, de nous sentir réunis sous l'éternelle présidence de Victor Hugo.

En ces jours récents, les représentants de l'État et de ses grands corps ont siégé ou se sont fait éloquemment entendre sur le tombeau du Maître et devant sa résurrection dans le bronze. L'hommage lui a été rendu avec cette magnificence qui ne saurait appartenir qu'aux pompes officielles.

Nous autres, groupe fraternel d'écrivains indépendants, nous n'avions pas sans doute de caractère spécial qui nous désignât alors pour témoigner solennellement de notre reconnaissante vénération envers celui qui fut, il y a soixante ans, chef de notre famille naissante. Mais vous trouverez, j'en suis sûr, quelque chose d'émouvant et de bon en sa simplicité à célébrer aujourd'hui l'illustre anniversaire, chez nous, entre nous, comme dans une crypte de premiers fidèles, alors que, pour glorifier Victor Hugo, nous mettrons en commun une ferveur réfléchie, et, quant à moi, promptement silencieuse.

En effet, je suis de ceux chez qui l'intention de parler expire, par une timidité respectueuse, devant cette œuvre immense, diverse, débordante et majestueuse, comme la Nature. Où sont les mots qui aient la sonorité, le mouvement, la couleur, l'étendue vraisemblables, soit qu'on s'évertue à décrire la plaine ou la mer, la montagne ou Victor Hugo ? Ou plutôt le secret de ces mots-là n'a-t-il pas résidé dans ses seules mains, à lui, le magicien suprême ? Comment oserais-je parler de Victor Hugo, après que lui-même en a parlé avec cette ingénuité sereine et cette sublimité de



M. Paul HERVIEU. — Phot. Reutlinger.

paroles telles que cela paraît descendre sur nous comme d'un mont Sinaï? Que dire de lui après qu'il nous a dit incomparablement sa naissance, ses joies, ses tristesses, ses croyances, ses espoirs, ses travaux, sa vie entière, et sa mort même, l'illuminant de regards précurseurs?

Le panégyrique de Victor Hugo, mes chers confrères, vous n'êtes pas à l'attendre de moi, parce que, comme moi, vous l'avez en vous. Il retentit spontanément dans vos mémoires, où toutes les strophes du poète battent de l'aile, où sonnent les cloches de Notre-Dame de Paris, où se déchaînent la canonnade de Quatre-vingt-treize et la charge de Waterloo, où les siècles et les siècles rythment leurs légendes : nobles rumeurs, bruits épiques qui sont le digne accompagnement de cette destinée surhumaine!... Et, à côté de l'infiniment grand, les infinies douceurs de ce qui est petit : les fureurs de l'Océan y laissent percevoir un bruissement d'abeilles, et l'oiseau qui siffle sur les lèvres de Gavroche! et l'oiseau qui chante dans le cœur de Cosette!...

Dans cet accord de clameurs altières et des plus tendres murmures, avec tous ses appels de châtiment ou de pardon, avec tous ses cris de liberté, de justice et d'amour, c'est Victor Hugo lui-même qui, au fond de nos consciences, nous joue la marche triomphale de son immortalité, sur le clavier où il a révélé à l'âme humaine des notes inconnues.

Et moi, tendant l'oreille à cette merveilleuse musique, possédé par cet esprit de recueillement où n'est pas entré de projet de discours, je me suis levé parmi vous, mes chers confrères, pour offrir uniquement une libation au génie dont notre piété littéraire respire ici la perpétuelle présence, à l'hôte supérieur et invisible qui nous préside ce soir, à Victor Hugo !

Un soir à Hernani.

L'autre grand témoignage est celui du jeune et illustre poète de *Cyrano*. Le 26 février, Edmond Rostand était dans les Pyrénées. Il voulut célébrer seul et à sa façon le Centenaire. Il réside à quelques lieues de Hernani, le village espagnol dont le nom, choisi par Victor Hugo pour titre de son premier drame, devint le cri de victoire du Romantisme. Edmond Rostand résolut de faire visite, le 26, à ce bourg devenu à son tour célèbre, et il raconta son pèlerinage dans un poème exquis, dont nous regrettons de ne pouvoir citer que les strophes qui suivent (1) :

J'avais dit : Puisqu'il existe
Entre Irun et Tolosa
Un village fier et triste
Où la gloire se posa ;

Puisque en descendant vers l'Èbre
On entend, près d'un roc nu,
Palpiter un nom célèbre
Sur un village inconnu.

Puisque étant le nom d'un drame,
Et le nom d'un drame en vers,
Ce nom-là me touche l'âme
Comme avec des lauriers verts !

Et puisque d'ailleurs les choses
S'arrangent mal à ce point
Las ! que les apothéoses
Moi seul ne les verrai point ;

Puisque, ô divin porte-lyre,
Je ne sais pas où je puis
Aller prier pour te dire
Que de ta suite j'en suis ;

Puisque je n'irai pas boire,
Dans l'humble creux de ma main,
A ces fontaines de gloire
Qu'on fera couler demain...

Je prendrai devant ma porte
Ce chemin bleu qui conduit
A ce village qui porte
Ce nom qui chante et qui luit ;

J'irai voir, passant la Rhune,
Vieux village hidalgo,
Ton chapeau de tuile brune
Empanaché par Hugo ;

J'irai parmi le mystère
De la route et du buisson
Célébrer le Centenaire
A ma modeste façon ;

Aucune voix indiscrète
Ne viendra me faire un cours
(L'œuvre, l'homme et le poète) ;
Le Vent fera les discours.

Oh ! je n'aurai pas la pompe
D'un cortège officiel...
Mais le coteau qui s'estompe
Et les étoiles du ciel !

Un peu de brise française
En ce soir de février
Soufflera dans le mélèze
Et dans le genévrier ;

(1) Fasquelle, éditeur.



M. Edmond ROSTAND. — Phot. Otto.

Je veux, pèlerin que grise
Un espoir d'être béni,
Être là quand cette brise
Soufflera sur Hernani !

Et j'étais parti. J'arrive,
Petite ville, et je vois
Ton arrogance passive,
Ton noir profil d'autrefois !

Déjà je vois apparaître
Un toit fier et surplombant
Des balcons qui semblent être
Dessinés par Artaban ;

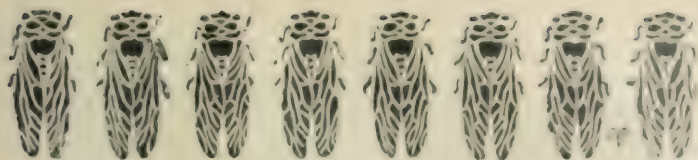
A mesure que j'approche
Je vois mieux se détacher
Cette fantastique roche
Qui domine ton clocher ;

Je t'admire ! Je m'attarde
A t'admirer dans le soir !
Et pourquoi je te regarde
Tu ne peux pas le savoir...

Hernani-du-Val-Bleuâtre
N'a pas entendu le cor
Que Hernani-du-Théâtre
Fait sonner dans son décor !

Tandis que ton nom s'envole
Sur le grand drame français,
Petite ville espagnole,
Tu murmures : Je ne sais...

Et tu t'endors, fière et triste,
Entre Irun et Tolosa,
Au fron-fron d'un guitariste,
Au parfum d'un mimosa !



Le Centenaire en province.

Le centenaire de Victor Hugo a été célébré le 26 février dans toutes les villes de France et jusque dans les plus petits villages. Les municipalités avaient, dans la plupart des communes, donné un caractère officiel à ces fêtes; partout, grâce au personnel enseignant, les élèves des lycées, des collèges et des écoles ont participé à cette commémoration, et on leur a lu des extraits des œuvres du grand poète.

Nous nous bornerons à mentionner les villes où les fêtes ont eu le plus d'éclat.

Aix. — Plusieurs fêtes ont été organisées à Aix. Les plus brillantes furent celles de la Faculté des lettres, de l'Association démocratique, précédées chacune d'une conférence de MM. Ducrot et Pierre Jaubert. De son côté, l'Université populaire d'Aix a donné une grande soirée littéraire et a eu la touchante pensée d'associer les enfants boers à la fête de l'immortel grand-père. Après une conférence, très applaudie, de M. Bernard, une quête a été faite pour les petits Boers, et des poésies de Victor Hugo ont été dites et acclamées.

Besançon. — Les fêtes eurent un caractère en quelque sorte familial dans la ville natale du poète. Plusieurs journées furent consacrées au Centenaire. Le 26, une imposante manifestation eut lieu devant la maison où est né Victor Hugo; la ville était en fête et pavoisée. Le soir, l'Université populaire donna une grande soirée où l'éloquent poète Maurice Bouchor lut et commenta plusieurs poésies des *Châtiments*; le lendemain il organisait une autre soirée, réservée, celle-ci, à *L'Année terrible*, les fêtes se sont terminées par une brillante soirée au Kursaal. Une cantate de M. E. Droz, une ode, composées en l'honneur de Victor Hugo, des vers, habilement choisis et variés dans l'œuvre du Maître, enfin plusieurs compositions de Saint-Saens, formaient ce programme, qui a obtenu le plus vif succès.

Béziers. — Cérémonie simple et touchante. Victor Hugo a été fêté par toutes les écoles de la ville, et plus de cinq mille enfants ont déposé des fleurs devant son buste et chanté

l'*Hymne à Victor Hugo* de Maurice Bouchor. La musique militaire prêtait son concours à cette belle manifestation. Les vétérans des armées de terre et de mer formaient le cercle autour des enfants; le maire et toutes les notabilités de Béziers avaient tenu à honneur de participer à cette fête, dont plus de quinze mille personnes garderont le souvenir.

Blois. — Le général Hugo, père de Victor Hugo, y vécut les dernières années de sa vie et, comme à Besançon, les fêtes y furent plus touchantes et plus intimes. L'Université de Blois avait fait poser, sur la maison autrefois habitée par le général Hugo, 65, rue du Foix, une plaque commémorative portant cette inscription :

Dans cette maison
LE GÉNÉRAL HUGO
a passé les dernières années de sa vie
1823-1827
Souvenir à jamais consacré
par le poème des *Feuilles d'automne*.

—

A Victor Hugo et a son père
Les maîtres et les élèves
du collège, des écoles normales et
des écoles primaires de Blois, réunis
dans un sentiment de pieuse admiration.
Centenaire de Victor Hugo
26 février 1902.

Le maire de Blois, entouré de ses collègues du Conseil municipal, présidait la cérémonie qui avait lieu dans le jardin même de la maison du général Hugo, obligeamment mis à la disposition du comité par les propriétaires actuels. Devant les enfants rassemblés, M. R. Périé, inspecteur d'académie, rappela, dans une causerie familière et charmante, ce qu'on pourrait appeler les rapports de Victor Hugo et du général Hugo avec la ville de Blois. Il fit lire par un élève du collège les vers à Louis Boulanger où le poète parle si exquisement de la maison de son père. Puis, M. Périé, donnant Victor Hugo pour guide dans une promenade à travers la ville, lut lui-même la lettre, vivante et colorée, que le poète, trente-neuf ans après son séjour à Blois, écrivait à M. Quéroy en le remerciant de l'envoi d'un recueil d'eaux-fortes : *Les Rues et les maisons du vieux Blois*.

Cette fête de famille s'est terminée par l'*Hymne aux morts pour la patrie*, récité par une jeune fille des cours secondaires,

et l'*Hymne à Victor Hugo* de Bouchor, chanté par les élèves des écoles normales et écoles primaires de Blois.

Bordeaux. — Les anciens élèves de l'école Montaigne avaient organisé une manifestation intime. Une conférence, suivie de récitations de vers de Victor Hugo, des projections lumineuses relatives à sa vie ont obtenu un grand succès.

Caen. — La Ligue de l'enseignement, l'Association générale des étudiants, le lycée Malherbe, les écoles normales et la *Fraternelle* réunis ont donné deux belles fêtes en l'honneur de Victor Hugo. La première, fête scolaire, réunissait un millier d'écoliers. M. le doyen honoraire de la Faculté des lettres a parlé de Victor Hugo à tout ce petit monde attentif et charmé ; puis il leur a lu, assisté de M. Weber, membre de l'Association des étudiants, celles des poésies du Maître où se révèle le mieux la bonté souriante du grand-père. En souvenir du Dîner des enfants pauvres, fondé à Guernesey par Victor Hugo, une distribution générale de brioches a mis fin à cette première fête.

Pour la seconde, la grande salle des Fêtes de l'Hôtel de ville s'est trouvée trop petite. M. Perrotte, maire de Caen ; M. Lemercier, doyen de la Faculté des lettres ; M. Bret, préfet du Calvados ; M. Bogaers, président de l'Association des étudiants, assistaient à cette belle solennité. Le programme s'ouvrait par une allocution émue de M. Jules Cabouat, président de la Ligue de l'enseignement. Après l'*Hymne à Victor Hugo*, chanté par les élèves du lycée Malherbe, M. L. Bascan, professeur à l'école normale des instituteurs de Caen, a parlé, et très bien parlé, de Victor Hugo, poète des enfants. Puis des vers du Maître, une causerie élevée de M. Beaulavon, professeur de philosophie sur Victor Hugo penseur, des chœurs, des scènes de *Ruy Blas* ont été applaudis avec enthousiasme. Le spectacle s'est terminé par des projections lumineuses relatives à la vie de Victor Hugo ; à mesure que ces vues défilaient, M. Maurice Souriau, professeur de littérature à la Faculté de Caen, les commentait éloquemment avec cette sûreté d'informations qu'il tient de longues et brillantes études sur la vie et les œuvres de Victor Hugo.

Chalons-sur-Marne. — La municipalité donna le nom de Victor Hugo à une rue de la ville. Le soir, au théâtre, les élèves du collège organisèrent une soirée littéraire où fut célébrée la gloire du poète national.

Cherbourg. — Une grande matinée scolaire, organisée par les Amis de l'école laïque, réunissait au théâtre de l'Alma tous les enfants des écoles communales. On a chanté des chœurs et récité des vers de Victor Hugo. A l'issue de la cérémonie, les en-

fants ont couronné le buste du poète. Le soir, au théâtre municipal, richement décoré et devant une salle comble, on joua *Le Roi s'amuse*, représentation suivie d'une apothéose de la Muse couronnant le poète.

Le Havre. — Une fête scolaire, présidée par le maire de la ville, a eu lieu dans la grande salle Franklin; 2500 élèves, accompagnés par la musique militaire, chantèrent l'*Hymne à Victor Hugo;* M. Robert de Cantelou fit une conférence très applaudie; M. Marais, maire du Havre, prononça un discours, et des poèmes de Victor Hugo furent récités. Le soir, représentation donnée par le comité des Conférences havraises; Mlle Marie Marcilly, de l'Odéon, a récité un à-propos de M. Robert de Cantelou et diverses poésies de Victor Hugo. Un bataillon de l'artillerie de forteresse organisa une fête.

Lyon. — L'Université populaire organisa plusieurs fêtes brillantes. L'Association des étudiants donna une soirée littéraire et artistique avec le concours d'artistes des théâtres municipaux. L'École nationale des beaux-arts, le Conservatoire de musique, l'École de tissage et les Cours municipaux furent fermés. Le Caveau lyonnais consacra sa séance mensuelle à Victor Hugo. Enfin, M. Bertaux, professeur à la Faculté des lettres, fit sur Victor Hugo dessinateur une très intéressante conférence avec projections lumineuses reproduisant les principaux dessins du Maître.

Marseille. — Les fêtes, dues à l'initiative de la Société des Francs-Comtois résidant à Marseille, durèrent une semaine entière. Elles commencèrent par un grand banquet offert au Château des Fleurs par le comité d'organisation et présidé par M. Flaissières, maire de Marseille. Plusieurs discours furent prononcés; M. Crémieux, président du comité des fêtes, prit le premier la parole; puis M. le maire, dans une brillante allocution, félicita le comité et les sociétés adhérentes. Lecture fut faite d'un résumé de la vie de Victor Hugo, des vers du maître furent récités; après le banquet, M. Bédarride, adjoint au maire, fit une conférence sur Victor Hugo et ses œuvres; un grand bal termina cette fête. — Le même soir, dix-sept conférences par des professeurs de lycée et de l'Université, eurent lieu dans divers centres de Marseille. Tous les cercles de la ville célébrèrent Victor Hugo; les théâtres organisèrent des matinées spéciales : une, entre autres, donnée par les anciens élèves du lycée de Marseille au théâtre des Variétés, réussit brillamment. Une conférence de M. Michel Jouffret, un beau poème de M. Alfred Meynard, d'importants fragments de *Ruy Blas*, des



Carte postale du Centenaire.

vers dits par les artistes du théâtre des Variétés et une ode de M. Jouffret composaient le spectacle, qui a obtenu un très grand succès. Les fêtes de Marseille se sont terminées par une soirée de gala au Grand-Théâtre, trop petit pour contenir la foule, qui s'entassait jusque sur la scène. Après l'exécution de la *Marseillaise* par la musique municipale, M. C. Bouglé, professeur de philosophie à Toulouse, fit une conférence très applaudie; les meilleurs artistes du théâtre, des élèves du Conservatoire de Marseille dirent et chantèrent des poésies de Victor Hugo ; on joua une scène des *Burgraves*, et la soirée se termina par un à-propos en vers de M. Richard Cantinelli, suivi du couronnement du buste de Victor Hugo.

MELUN. — N'a eu qu'une fête, fête littéraire et populaire, mais qui ne le cédait en rien aux représentations des grandes villes. En effet, Mme Weber vint jouer, avec M. Albert Lambert, le cinquième acte d'*Hernani*. La soirée se termina, comme au Théâtre-Français, par le couronnement du buste de Victor Hugo, et Mme Weber dit les vers qui lui valent chaque soir un triomphe à Paris : *Ce siècle avait deux ans*. Des artistes de l'Opéra, du Théâtre-Français, de l'Odéon, chantèrent et dirent des poésies du Maître.

MONTPELLIER. — Les fêtes du Centenaire, commencées dès le

23 par un grand banquet, continuèrent chaque soir jusqu'au 26 par des causeries sur le poète dans les sociétés démocratiques. Le matin du 26, au théâtre, eut lieu une fête scolaire. 1 800 enfants des écoles communales, des délégations des lycées et écoles normales y assistaient. La musique militaire a joué. Des allocutions furent prononcées par le maire et l'inspecteur d'académie. Les élèves des écoles normales chantèrent l'*Hymne*, de Victor Hugo. MM. Mas et Bouniol, professeurs, firent des lectures des œuvres du maître. Les autres élèves des écoles, plus de 2 500, se massèrent derrière le théâtre. Sur le perron était dressé, au milieu de palmes et de trophées, le buste de Hugo. La fête finie à l'intérieur, les enfants défilèrent jetant des fleurs et saluant avec les oriflammes qu'ils portaient, pendant que la musique militaire jouait, que la foule aux fenêtres et sur la place applaudissait. Dans l'après-midi il y eut séance solennelle à l'Université, où l'on entendit un très éloquent et très chaleureux discours de M. Eugène Rigal. Le soir, représentation populaire des *Misérables*.

Nancy. — A Nancy, comme à Besançon et à Blois, un souvenir local donna un caractère particulier au Centenaire. Le grand-père du poète vécut et mourut à Nancy, où il exerçait la profession de menuisier. Sur l'initiative de l'Association de la presse de l'Est, une « journée » fut organisée en l'honneur de la famille Hugo. Le dimanche matin 23 février, un défilé de toutes les sociétés nancéennes et de la population eut lieu devant la maison portant le n° 29 de la rue des Maréchaux, habitation du grand-père, et une plaque commémorative fut inaugurée par la municipalité. — L'après-midi, le théâtre donna *Hernani*. — Au concert du Conservatoire, on interpréta l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns. — Le soir, des représentations populaires furent organisées par la Ligue de l'enseignement et par la Lyre lorraine.

Narbonne. — A très dignement célébré le Centenaire de Victor Hugo. La municipalité, le corps universitaire, l'état-major de la place, tous les enfants des écoles défilant devant le buste du poète en jetant des fleurs ont participé à la manifestation. Le soir, au théâtre, on a joué *Lucrèce Borgia* et dit une *Ode à Victor Hugo*, qui obtint un grand succès.

Rouen. — Deux grandes fêtes littéraires ont marqué la célébration du Centenaire : au Cirque, une matinée réservée aux élèves des écoles; le soir, au théâtre des Arts, une représentation de gala donnée par la municipalité. On y a joué des fragments de *Marion de Lorme* et de *Lucrèce Borgia;* on a exécuté

l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns, et Mlle Moreno, de la Comédie-Française, est venue réciter des poésies du Maître et couronner son buste.

Saintes. — M. Alexis Fruit avait organisé une soirée en l'honneur de Victor Hugo; après avoir fait une très belle conférence sur Victor Hugo, il a lui-même présenté au public « *sa troupe* », c'est-à-dire les amateurs chargés de la récitation et du chant des œuvres du Maître. Le public a fait une ovation au conférencier et aux artistes.

Toulouse. — Les monuments publics et les théâtres étaient pavoisés; une fête littéraire fut donnée dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres, et des représentations populaires eurent lieu au Théâtre-Français et au théâtre des Variétés, où l'on donna *Marion de Lorme* et une *Ode à Victor Hugo*.

ALGÉRIE. — TUNISIE

L'Algérie, la Tunisie ont célébré avec enthousiasme le Centenaire de Victor Hugo. Partout de grandes fêtes ont été organisées.

Alger. — Dans toutes les écoles du département, des cérémonies commémoratives ont eu lieu. Le matin du 26, fête scolaire au grand amphithéâtre de la rue Michelet. Le soir, au Théâtre municipal, soirée de gala à laquelle assistaient toutes les autorités civiles et militaires. On a joué, pour la première fois à Alger, *Hernani*. Après l'exécution d'une ode et de l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns, a eu lieu un défilé symbolique des œuvres du Maître. La fête s'est terminée par une apothéose de Victor Hugo avec le concours de la musique du 1er zouaves. Toute la salle, debout, a chanté la *Marseillaise* et acclamé Victor Hugo.

Oran. — M. Pagès, inspecteur d'académie, a organisé une matinée scolaire et artistique au Théâtre-Cirque. Un millier d'enfants et plus de quatre mille spectateurs assistaient à cette fête. La *Marseillaise*, chantée en chœur à deux voix par 780 enfants, 400 filles et 380 garçons, est acclamée; puis *Patria* par les élèves-maîtresses de l'école normale, une conférence de M. Renard sur l'œuvre de Victor Hugo, des vers du Maître sont chaleureusement applaudis; enfin l'*Hymne à Victor Hugo* de Maurice Bouchor, chanté par tous les enfants, complète cette splendide manifestation.

Sfax. — Représentation en l'honneur de Victor Hugo et au profit des pauvres. Une ode de M. Jacques Didier, des vers de Victor Hugo récités par les artistes du théâtre, et le couronnement du buste du Maître, tel a été le programme de cette soirée.

Tunis. — La Direction de l'enseignement public avait organisé des fêtes dans toutes les écoles; voici les principales : au lycée Carnot, récitation d'extraits de *La Légende des siècles* et du *Théâtre* de Victor Hugo; un jeune élève, Roger Vincent, avait fait un à-propos qu'il a lu aux acclamations de tout le lycée. — Au collège Alaoui, des projections lumineuses ont encadré la conférence de M. Tapie, et les élèves ont récité des poésies de Victor Hugo et des fragments des *Burgraves*. — Au collège Sadiki, les élèves indigènes ont récité des poésies, choisies surtout dans *Les Orientales*. Après une allocution du directeur du collège, des chants français, un solo de violoncelle ont clôturé la séance. Enfin, partout, Victor Hugo a été fêté et acclamé.





Le Centenaire à l'étranger.

Des manifestations en l'honneur de Victor Hugo ont eu lieu dans les principales villes du monde entier.

Athènes. — Une semaine entière a été consacrée à la célébration du Centenaire. Entre toutes les fêtes, deux furent particulièrement belles. A celle de l'Hellénismos, dans la salle des fêtes de l'Université, on récita des vers de Victor Hugo; une ode de M. Christovassilis obtint un grand succès, et M. Cazazis, président de l'Association, fit une conférence très applaudie. La foule se leva et répéta avec l'orateur : « Vive Victor Hugo ! Vive la grande nation ! Vive la France ! »

La seconde grande fête, organisée par le syllogue Parnassos, réunissait toute la haute société d'Athènes; M. le comte d'Ormesson, ministre de France, avec tout le personnel de la légation, plusieurs membres du corps diplomatique, le monde universitaire et presque toute la colonie française assistaient à cette solennité. De chaque côté de la tribune, les colonnes étaient tendues aux couleurs grecques et françaises, et le portrait de Victor Hugo, réduction de celui de Bonnat, était placé sous le labarum de l'Université.

Le président Argyropoulos a ouvert la séance par un rapide examen de l'œuvre de Victor Hugo; puis M. Brissaud, professeur de littérature française, a, dans une brillante analyse, montré la diversité et la beauté des travaux du poète; M. Palamas a récité un poème en l'honneur de Victor Hugo, et des poésies du Maître ont été dites en français au milieu d'un vif enthousiasme.

Les étudiants de l'Université ont adressé à l'Alliance des étudiants français le télégramme suivant :

Alliance des étudiants français, Paris.

Les étudiants de l'Université nationale, célébrant le centenaire de la naissance du grand poète Hugo, du distingué philhellène apôtre de l'idéal humain, souhaitent aux Français bonheur pour le bien de l'humanité.

Alexandrie. — La colonie française, sous la présidence de M. Cogordan, ministre plénipotentiaire, a donné une fête très brillante, à laquelle assistaient les consuls de France, d'Alexan-

drie, du Caire et de Port-Saïd, M. F. Bourgeois, premier député de la nation, S. E. le gouverneur, S. A. le prince Omar-pacha Toussoun et toutes les notabilités du Caire et d'Alexandrie. Pour donner plus d'éclat à cette cérémonie, le maître Camille Saint-Saëns était venu lui-même diriger l'exécution de son *Hymne à Victor Hugo*, chanté par la troupe italienne d'opéra. M. Montcharville, professeur à l'École de droit du Caire, qui avait bien voulu se charger de la conférence, a parlé de Victor Hugo en Français et en poète; S. E. Abbate-pacha a salué le Maître en termes émus; des artistes ont dit des vers de Victor Hugo et ont été très applaudis. Une ode de M. Battenberg et une poésie arabe d'Ahmed-bey Chawky en l'honneur du grand poète ont été lues; puis on a joué le quatrième acte de *Ruy Blas* avec M. Noblet, qui a remporté un triomphe dans le rôle de don César de Bazan.

Plusieurs journaux d'Alexandrie ont consacré des numéros spéciaux à Victor Hugo.

Voici la traduction de la belle poésie d'Ahmed-bey Chawky :

A Victor Hugo.

Poète, devant l'éclat de ta gloire cette fête n'est que lueur.

On célèbre ton centenaire; mais que pèse un siècle dans la vie des astres?

Tu ne t'évanouiras qu'avec l'esprit des hommes; et cela sera au temps où le progrès ne sera plus.

Comme les étoiles qui brillent au ciel tu disparais derrière ta propre lumière.

Une comparaison me tente qu'arrête un respect religieux. J'aurais voulu pouvoir desceller ta tombe et demander, comme il est écrit aux livres saints : Où est allé le maître enseveli ?

France, à qui attribueras-tu la couronne et le trône qu'il a laissés ?

Car l'Épopée n'est plus; car au-dessus des talents il n'est point de génie qui règne.

Quelle gloire nouvelle ajoutera cette fête à celui qui par ses œuvres a écrit lui-même sa propre grandeur ?

Il domina : le verbe, l'idée, l'inspiration, la cadence, le rythme ne purent lui être rebelles.

Il châtia les empereurs et les majestés demandèrent grâce.

A décrire la défaite il a remporté une victoire. Ainsi sa plume a triomphé plus que l'épée du conquérant.

Comme la vérité, on ne te voit point, poète; mais comme pour elle on sent ton invisible présence.

Heurs. Malheurs. Équités de la Fortune. Injustices du sort. Oppression des faibles. Triomphe des riches. Ames auréolées de purs désirs. Cœurs brûlés de haines. Les espérances naissent pour mourir. La vie est vaine. La mort est la grande vérité. Et le monde demeure ce que tu le peignis.

Bruxelles. La journée du 26 février vit se produire plusieurs manifestations solennelles en l'honneur de Victor Hugo. A la Chambre des députés, M. Vandervelde rendit hommage à la mémoire du poète, et le ministre de l'Intérieur, M. Trooz, s'y associa en termes élevés. A la Grand'Place, une plaque commémorative fut apposée sur la façade de la maison habitée par Victor Hugo après le coup d'État de décembre. Au théâtre du Parc, une matinée littéraire réunissait une assemblée brillante et nombreuse, dans laquelle on remarquait le baron van der Bruggen, ministre des Beaux-Arts ; M. Gérard, ministre de France ; le bourgmestre, les échevins et M. Emile Faguet, délégué de l'Académie française. M. Albert Giraud y fit une conférence très applaudie sur Victor Hugo, M. Paul Mussche y lut une ode remarquable et M. Emile Verhaeren un poème en l'honneur du poète ; la fête se termina par la représentation du cinquième acte de *Marion de Lorme*.

Voici la reproduction de la poésie de M. E. Verhaeren :

A VICTOR HUGO

I

Ton siècle épars en pleurs, en doute, en foi.
— Espoirs brandis, orgueils faussés, —
Hugo, fut soulevé et fut dardé par toi
Avec les mains de tes pensers.

II

Vrai chevalier de tant de bonnes causes,
Et qui vous-même avez souffert ;
Vrai chevalier dont le vouloir de fer
S'est maintenu rigide en vos métamorphoses :

Bon chevalier sincère aux peuples et aux rois ;
Pieux aux gloires périmées,
Mais batailleur tenace et fier pour tous les droits
Des foules victimées ;

Grand chevalier venu des nords déments
Par à travers la mer venu de l'Ile
Avec le geste, en votre bras, des Châtiments
Vers le crime tranquille ;

Beau chevalier cuirassé de grands vers
Serrés autour du cœur, comme une armure
Dont l'acier clair et les éclairs
Trouaient la nuit impure ;

Doux chevalier, pour les très doux enfants
Dont vous baisiez les têtes
De cette bouche au loin tonnante aux ouragans
Et aux tempêtes ;

Clair chevalier et moissonneur d'azur,
Tantôt sur terre ou bien là-bas parmi les nues
Où vous glaniez des phrases inconnues
Pour définir le dieu futur.

III

Ainsi de par ton œuvre éclatante et profonde
Aux jours d'humanité tragique ou triomphante,
Poète en qui songeait l'hiérophante,
Tu fus le rêve en marche autour du monde.

Si bien qu'à ton trépas, ton haut cercueil de gloire
Parut si colossal, au loin, sur fond de soir,
Que les jeunes d'alors, peureux de ta victoire,
Le laissèrent de leurs épaules choir ;

Mais le voici, veillé comme autrefois
Par tous, dans une humilité profonde,
Tandis qu'autour de lui font silence les voix
Les plus grandes du monde.

Le soir, à l'Alhambra de Bruxelles, on représenta *Les Misérables.* Les artistes qui jouaient dans la pièce défilèrent devant le buste du poète. Mlle Delvair, de la Comédie-Française, récita *Les Pauvres gens*, puis couronna le buste de Victor Hugo, au milieu d'une tempête d'applaudissements.

A Anvers, à Liége, à Ostende, d'importantes manifestations ont eu lieu.

Bucarest. — La Roumanie a fêté splendidement Victor Hugo. Dans le palais de l'Athénée, à Bucarest, le 26 février, une fête littéraire et artistique a été organisée par M. J. Rosca, qui a renoncé, pour se consacrer à la célébration du centenaire de Victor Hugo en Roumanie, à assister aux fêtes de Paris, où l'appelait son titre de délégué étranger près du comité des poètes français. Il a été récompensé de son dévouement par l'enthousiasme de ses compatriotes. M. Arsène Henry, ministre plénipotentiaire de la République française à Bucarest, assistait à cette belle fête, composée, en grande partie, d'œuvres de Victor Hugo. Une conférence, lue par M. J. Rosca, puis une Ode à Victor Hugo, récitée par l'auteur M. Tzinc, ouvrirent le programme ; des jeunes filles couronnèrent le buste de Victor Hugo ;

enfin les principaux artistes du Théâtre National, des amateurs, des musiciens distingués, car tous avaient tenu à honneur de participer à cette fête brillante, récitèrent ou chantèrent des poésies du Maître.

Budapest. — L'Institut hongrois de belles-lettres avait organisé à la salle de l'Académie des sciences, une fête en l'honneur de Victor Hugo. Dans un discours, chaleureusement accueilli, M. Beothy, professeur de littérature à l'Université, exprima « la reconnaisance de la Hongrie au poète inoubliable, au grand ami de la liberté et de la nation ; puis M. Emile Abranyi parla de la vie du Maître, de ses œuvres, et on lut plusieurs poésies de Victor Hugo traduites en hongrois.

Chicago. — Dans toutes les grandes villes des États-Unis, les amis de la France se sont réunis pour fêter Victor Hugo.

A Chicago, dans le palais Auditorium, un grand banquet avait été donné par l'Alliance française ; M. William R. Harper, président de l'Université de Chicago, M. Robert F. Lincoln, ancien ministre de la Guerre, M. le comte d'Estournelles assistaient à cette solennité.

Une autre fête, plus populaire, due à l'initiative libérale de M. E. Christinet, réunissait dans un banquet fraternel tous les citoyens appartenant aux nations que Victor Hugo a aimées et défendues. Toutes, en effet, sans distinction de race, de couleur ou de religion, avaient répondu à l'appel. M. Clarence Darrow, avocat, a prononcé un discours très applaudi. M. Christinet, dans une chaude allocution, a souhaité la bienvenue à tous les peuples représentés à ce banquet ; citant des vers de Victor Hugo sur l'Amérique, la Pologne, la Grèce, l'Italie, il termine, dans un mouvement d'éloquence généreuse, en démontrant le rôle pacificateur et bienfaisant de « l'immortel ami des opprimés » et fait acclamer une fois de plus le nom de Victor Hugo à cette fête de l'humanité.

Edimbourg. — Le Centenaire fut dignement célébré à Edimbourg, grâce au zèle éclairé de M. Louis Latour, directeur de l'École des langues étrangères. Il organisa une brillante soirée, consacrée toute au grand poète. M. Latour dit d'abord un beau poème de lui : *A Victor Hugo*. On joua plusieurs scènes d'*Hernani*. Le clou de la représentation fut un tableau de la *Esmeralda*, très pittoresquement mis en scène avec la procession du Pape des fous. Les acteurs durent le recommencer aux acclamations de tous. On donna ensuite *La Grand'mère*. La soirée se termina par l'*Ode à Victor Hugo* d'Algernon Swinburne, au milieu de l'enthousiasme général.

Genève. — M. Brunel, professeur au Conservatoire, organisa un festival littéraire pour célébrer le Centenaire. M. Victor Margueritte, dans une brillante conférence, a montré Victor Hugo homme politique et patriote. Des fragments de l'œuvre du Maître, pris dans le roman, le drame, la poésie, furent lus ou récités ; puis la représentation se termina par le couronnement du buste de Victor Hugo.

D'autre part, M. Alphonse Scheler avait organisé dans les principales villes de Suisse douze conférences qui furent partout accueillies avec enthousiasme.

Lisbonne. — L'Association des journalistes portugais a donné une grande fête dans l'amphithéâtre de la Société de géographie. MM. Magalhães Lima, Pedroso, prononcèrent des discours. Le poète Guerra Junqueiro avait fait, en l'honneur de Victor Hugo, de très beaux vers, qui ont été acclamés. Les acteurs et actrices du théâtre D. Amélia récitèrent des poésies du Maître.

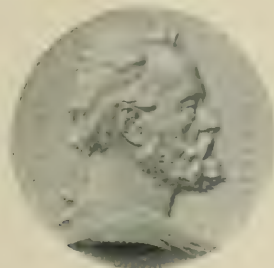
Londres. — On organisa aux Grafton-Galleries une réunion à laquelle assistèrent l'ambassadeur et le consul général de France et un grand nombre de Français habitant Londres. M. Abraham prononça l'éloge de Victor Hugo, puis Mme Amel, de la Comédie-Française, et M. Derval, du théâtre Sarah-Bernhardt, récitèrent des vers du poète. Dans une seconde réunion, M. Bathala Reis, consul général du Portugal, fit une conférence sur Victor Hugo.

Madrid. — L'Athénée de Madrid a donné une grande fête, à laquelle assistaient M. Moret, ministre de l'Intérieur, M. Patenôtre, ambassadeur de France, et le personnel de l'ambassade. La salle était comble. Sur la tribune d'honneur, au fond, se détachaient, en fleurs naturelles, les initiales du poète. M. Ramos Carrion a ouvert la séance en lisant une très remarquable étude sur Victor Hugo par M. Mariano de Cavia. MM. Lazaro, Bouillo et Cavestany dirent ensuite plusieurs poèmes du Maître, qui furent acclamés par toute la salle.

Pour clore la première partie de la solennité, M. le ministre de l'Intérieur prononça un discours dont la haute éloquence et la chaleur généreuse excitèrent un véritable enthousiasme. Il y caractérisait à larges traits la personnalité littéraire de Victor Hugo, qui s'impose à l'admiration de tous, même de ses adversaires, et dont nul ne saurait méconnaître la grandeur. Il y marquait, dans une rapide synthèse illustrée par les images les plus expressives, quelle profonde transformation a renouvelé le langage humain sous l'influence générale de l'école romantique et sous l'impulsion personnelle du poète qui en reste le génie souverain.

La seconde partie du programme comportait le troisième acte de *Lucrèce Borgia*, interprété par Mme Cobeña, par MM. Thuillier, Cuevas et Lopez. Le dénouement grandiose de ce puissant drame souleva une émotion profonde et fut salué par de longs et unanimes applaudissements.

Une autre soirée a été organisée par l'Institut des langues vivantes, dans les salons de l'Académie de jurisprudence, pour



Médaille de J. Chaplain,
frappée à l'occasion du centenaire
de Victor Hugo (1802-1902).

célébrer Victor Hugo. Toute la colonie française s'y était donné rendez-vous. Les poèmes, fort bien choisis et fort bien dits, ont produit un grand effet.

A l'occasion du Centenaire, plusieurs journaux de Madrid ont rappelé par quels liens Victor Hugo se rattache à l'Espagne. Jules Janin et Paul de Saint-Victor n'ont-ils pas dit que l'auteur de *Hernani* et de *Ruy Blas* était le grand d'Espagne de première classe de la littérature française? Sur quoi, les feuilles en question ont demandé que l'on donnât le nom du poète à la rue de la Reine, où se trouve la maison qu'il habita, quand il vint, tout enfant, rejoindre son père à Madrid. Chose curieuse, cette maison est occupée aujourd'hui par une école, comme l'est à Paris la maison de la place des Vosges ; et les écoliers, sur l'initiative de leur excellent maître, y ont fêté, le 26 février, celui qui, au même âge qu'eux, les y précéda jadis.

Prague. — Nous avons dit la part que les délégués tchèques avaient prise aux fêtes de Paris. Une fête brillante réunit à l'Académie de Bohême les académiciens, le consul de France et les notabilités de la ville. Le poète et professeur Vrchlicky fit

une brillante conférence sur l'œuvre de Victor Hugo, et la séance se termina par la récitation de poésies. A l'issue de la fête, l'Académie tchèque a adressé à l'Académie française la dépêche suivante :

L'Académie tchèque des sciences, des lettres et des arts, Académie François-Joseph, fêtant avec tout le monde civilisé la mémoire du centième anniversaire de Victor Hugo, transmet cette adresse à l'Académie française pour exprimer les pensées et les sentiments qui, en ce jour mémorable, vibrent dans le cœur des membres de cette assemblée.

Elle fête en Victor Hugo non seulement un génie supérieur dans les deux genres de la poésie et de la prose, mais aussi l'apôtre et le propagateur des grandes et nobles idées humaines. Elle voit en sa personne toute la lyre du dix-neuvième siècle chantant l'homme modeste avec toutes ses idées, ses inspirations, ses lumières et ses ténèbres, et elle adore en lui le noble champion de l'humanité, de l'harmonie et de la paix.

Persuadée de la grande mission civilisatrice que Victor Hugo a remplie, l'Académie tchèque dépose son admiration et son hommage au pied de la statue qui va être dévoilée en ces jours de fête. Mieux que devant le bronze ou le marbre, sa gloire est érigée dans le cœur de tous ceux qui peuvent apprécier la grandeur dans le génie.

Joseph Hlavka, président; Jaroslav; Urchlicky, secrétaire de la classe; Bohuslav; Raymon, secrétaire général.

M. Leygues reçut aussi de Prague les télégrammes suivants :

L'Alliance française de Prague, voulant marquer son admiration pour le grand poète français, célèbre aujourd'hui son centenaire et s'associe aux fêtes de Paris.

Prague, 26 février.

Mus par les sentiments de haute vénération pour l'illustre moraliste et l'évocateur de l'esprit patriote dans les cœurs de la jeunesse, les Sokols tchèques se joignent, dans un mouvement de solidarité intellectuelle, à la France célébrant la mémoire d'un de ses plus glorieux fils.

Président : Dr Podlipny.

Rome. — Le Centenaire fut célébré à Rome avec un éclat incomparable.

Le 25 février, M. Luzzatti, président du comité italien des fêtes, prononça, à l'Association de la presse, en présence de l'élite de la société de Rome, un discours en l'honneur de Victor Hugo, suivi d'un discours également applaudi de M. de Gubernatis. Une ovation fut faite aux Français présents et au général Turr, aide de camp du roi.

L'après-midi du 26 fut consacré à la remise solennelle du buste de Victor Hugo au Capitole. Les palais du Capitole

étaient pavoisés et décorés de plantes et de fleurs ; au Conservatoire, le service d'honneur était fait par des gardes municipaux ; dans la salle des Orazi e Curiaci, par les *regili*, dans les autres salles, par les *fedeli*, dans leur costume caractéristique.

A côté de la tribune présidentielle, le buste du poète, par le sculpteur Deloye, se dressait au milieu d'un trophée de drapeaux tricolores italiens et français ; sur le piédestal, une grande couronne de laurier.

Dans la salle archicomble on remarquait : M. Barrère, ambassadeur de France ; le ministre des Affaires étrangères ; M. Guillaume, directeur de l'Académie de France ; les délégations de la commune, nombre de sénateurs, de députés et d'écrivains.

A la tribune de la présidence : le maire de Rome, prince de Sonnino ; les membres du comité français, le général Turr, président ; MM. Raqueni, Léon Bouet, Vibert et Penso ; et les membres du comité italien, MM. Luzzatti, Maggiorino Ferraris, Cortina, Manganello, etc. A l'entrée du maire, la musique municipale joua la *Marseillaise*, l'hymne de Garibaldi et la marche royale écoutés debout et chaleureusement applaudis.

Le général Türr, au nom de la ligue franco-italienne, remit alors au syndic de Rome le buste de Victor Hugo, le premier Français admis aux honneurs du Capitole, et prononça l'allocution suivante :

La ligue franco-italienne, constituée il y a vingt ans à Paris, a eu pour mission de cultiver et d'accroître les bonnes relations entre les deux nations.

Aujourd'hui, c'est une grande date pour la France et pour l'humanité tout entière. Interprète de la pensée humaine, Paris célèbre le centenaire de Victor Hugo, un des plus grands penseurs du dix-neuvième siècle. Son génie resplendit sur le monde.

Au nom d'un commun idéal, la Ligue franco-italienne est heureuse de remettre à l'éminent syndic de Rome, par la voie du Comité italien, l'image de Victor Hugo, qui est maintenant perpétuée par le bronze. Cette image placée dans la cité immortelle sera un nouveau lien entre les deux nations, faites pour s'entendre et s'aimer. (*Applaudissements prolongés.*)

M. Luzzatti, ministre des Affaires étrangères, prit ensuite la parole et prononça ce beau discours :

Monsieur le syndic,

Depuis quelque temps, sous des auspices de princes et de peuples, les grands poètes, ambitionnant le laurier de Pétrarque, gravissent la rampe capitolienne pour y chercher une nouvelle immortalité.

Hier, c'était l'empereur allemand qui, obéissant à une haute et géniale pensée, vous annonçait, à vous, dignes représentants de Rome, le don de la statue de Gœthe, dont aucun éloge n'égalera jamais la grandeur; aujourd'hui, au nom du comité franco-italien, présidé par le général Türr, ce chevalier que l'Italie entière honore, nous vous confions le buste de Victor Hugo.

Ici, dans un concile idéal sur lequel plane Dante, l'olympique génie de Gœthe, le druidique génie de Victor Hugo se pacifient et fraternisent, dominant, dans leurs diverses proportions, la littérature du dix-neuvième siècle.

Victor Hugo surgissait tandis que Gœthe disparaissait; celui-ci consignant à celui-là, à travers le Rhin, par les mystiques vertus de concorde que les voyants seuls possèdent, la vivifiante flamme céleste d'Homère, de Virgile, de Dante, de Shakspeare et d'autres grands esprits, flamme aujourd'hui solidement placée dans la main de l'un des nôtres, de Giosue Carducci.

C'est la flamme de la vie des peuples, à la lumière de laquelle ils se réconfortent.

Si cette flamme qui contient et ravive incessamment les grandes idéalités pouvait s'éteindre, rien ne suffirait à sauver la civilisation, ni les triomphes de la science, ni ceux des arts industriels; car, sans la poésie, notre esprit s'obscurcirait comme une planète veuve de soleil.

Monsieur le syndic, en confiant à Rome le buste de Victor Hugo, notre âme italienne palpite de gratitude envers le très haut poète qui aima et défendit l'Italie dans les jours de ses infortunes, dans les heures les plus tristes de notre rachat national; après la chute de Rome en 1849, après Mentana, il adoucissait par des chants qui ne mourront jamais les magnifiques colères des Italiens, et il nous est doux de nous rappeler Hugo notamment lorsque, dans le moment historique de l'Assemblée de Bordeaux, il défendait, le 8 mars 1871, les multiples élections de Garibaldi, en s'écriant : « Lorsque les puissances, comme on les nomme, n'intervenaient pas, un homme est intervenu, et cet homme est une puissance. Qu'avait-il, cet homme? Son épée. Cette épée avait délivré un peuple; elle pouvait en délivrer un autre... »

Oh! ils sont dignes de rester ensemble dans l'histoire, dans les gloires suprêmes de l'immortalité et dans nos cœurs d'Italiens et de Français.

Ils furent les deux chevaliers de l'idéal.

Garibaldi accourait à la délivrance des opprimés, qui étaient les concitoyens de son âme. Victor Hugo exprimait les anxiétés et les douleurs des forts silencieux, fussent-ils des peuples courbés et frémissant dans le servage, des exilés regrettant la douce patrie lointaine ou des misérables offensés par le faste prépotent de l'opulence, tous saluant dans Garibaldi l'archange de la Rédemption tant de fois évoqué et attendu.

Le poète forgeait le vers, le guerrier l'épée, pour délivrer les affligés et les humbles au nom de l'inviolable dignité humaine.

Poèmes vivants, incarnations de l'idéal, miracles de salubre mysticisme dans le siècle qui exalte les victoires des machines — ces fécon-

dateurs des capitaux — qui rapprochent les continents. Les rêveurs, ces mystiques, feront bien plus encore ; ils féconderont et rapprocheront les cœurs.

De tels hommes lavent la tache de l'égoïsme dans l'âme des peuples ; et lorsque les temps sont mûrs et que les iniquités deviennent intolérables, ils les élèvent par leur inspiration jusqu'à l'épopée, ils les enflamment des héroïques fureurs qui font accomplir des gestes merveilleux.

L'apothéose actuelle de Victor Hugo, célébrée dans tout le monde civilisé, est principalement la fête de famille des deux sœurs latines. Entre la France et l'Italie, les poètes, les artistes, seront toujours les meilleurs diplomates et les interprètes les plus efficaces. Et si les dissidents d'intérêts mal entendus tentaient de nouveau de nous diviser, aussitôt, pour ramener la paix, on aurait recours au souvenir de l'épique affection qui unissait Victor Hugo à Garibaldi, ou à quelques-uns de ses vers comme ceux-ci :

> Nous chercherons quel est le nom de l'espérance,
> Nous dirons : Italie ! et tu répondras : France !

C'est qu'entre les deux nobles peuples appartenant à la même famille les grandes pensées jailliront toujours de leur grand cœur, et, dans leur cœur, dans la poésie ils trouveront persistante et vivace la source des salutaires concordes nécessaires à leurs ascensions vers l'idéal.

Tirant les auspices de l'image de Victor Hugo, nous devons rechercher la glorification dans les ineffables douceurs de l'art, symbole de la solidarité humaine, dans cette « beauté de la bonté » dont le poète nous a parlé si saintement et si doucement que *la dolcezza ancor dentro mi suona* (la douceur m'en résonne encore là-dedans), attestant dans des vers et des romans immortels que le beau est la splendeur du vrai et du bon.

Que des splendeurs de vérité et de bonté brillent toujours autour de l'Italie et de la France, secondées par le génie pacificateur de Victor Hugo ! (*Grande ovation prolongée.*)

Le prince Colonna, syndic de Rome, se déclara heureux de voir au Capitole le buste de l'immortel poète français ; après que Mme Marini eut déclamé la fameuse ode de Carducci, le prince Colonna s'exprima ainsi : « Paris, où vit l'esprit moderne, doit tendre la main à Rome sœur. »

Enfin, M. Vibert, après avoir affirmé « l'amitié entre les deux nations latines, qui doivent marcher toujours ensemble sur le chemin de la Civilisation, de l'Art et de l'Idéal », lut les strophes suivantes envoyées par M. Jean Aicard :

VICTOR HUGO AU CAPITOLE

> Dante, à Victor Hugo grand poète et grand homme,
> Dante donne aujourd'hui le Capitole et Rome.
> C'est la logique des destins

Que les deux visiteurs des cercles de souffrance,
L'exilé de Florence et l'exilé de France,
Se rencontrent unis dans l'amour des Latins.

Salut, Rome, patrie auguste de tout homme.
Les Gaulois — tour à tour vainqueurs, vaincus de Rome —
Ont du sang romain dans le cœur ;
Racine te l'a dit, Corneille te le prouve ;
Et, vois : ton fier génie éternel se retrouve
Entier — dans celui-ci dont tu fais ton vainqueur.

A Rome, au Capitole, en pleine gloire ardente,
Notre Homère français monte — à côté de Dante ;
Et là, sur ce mont vénéré,
Marc-Aurèle l'accueille et le proclame un sage ;
Tacite et Juvénal l'honorent au passage,
Et, roi du Verbe, il est, par Virgile, — sacré.

Et que dit-il, dressé sur le vieux Capitole ?
Il dit : « Regardez-moi, peuples, comme un symbole.
« O Rome, mère des esprits,
« Nous avons, souviens-t'en, les mêmes origines ;
« Mon Panthéon doit être aimé des Sept collines :
« La gloire des Latins fait l'orgueil de Paris. »

Le soir, les palais du Capitole étaient brillamment illuminés. A l'issue de la fête, M. Luzzatti adressa à M. Loubet, président de la République française, la dépêche suivante :

Aujourd'hui, au Capitole, qui fut le témoin de toutes les plus hautes gloires et grandeurs humaines, sous les auspices du maire de Rome et en présence du ministre des Affaires étrangères d'Italie, de l'ambassadeur de France et de l'élite intellectuelle de la société romaine, a été célébrée l'apothéose de Victor Hugo, pour exalter en lui non seulement le très grand poète, mais l'ami fidèle de l'Italie, surtout dans les jours de malheur, et pour rendre, en évoquant son souvenir, toujours plus solide et plus fidèle l'amitié de la France et de l'Italie.

Sachant combien vous avez fait, monsieur le président de la République, pour consolider les liens des deux nations sœurs, je prends la liberté de vous prier d'accueillir l'hommage de mes sentiments dévoués et affectueux.

M. Loubet répondit :

Je suis profondément touché des sentiments exprimés par vos compatriotes à l'occasion de l'apothéose de Victor Hugo ; ils ne pouvaient trouver auprès de moi de plus sympathique interprète.

La France apprécie unanimement ce nouveau témoignage d'amitié de sa sœur latine ; et je me réjouis avec vous de penser que cette mémorable journée resserre et fortifie les liens qui unissent nos deux grandes nations.

Le soir du 26 il y eut au théâtre Valle (maison de Goldoni), représentation de gala en l'honneur de Victor Hugo. La salle regorgeait d'un monde d'élite. L'ambassadeur de France et les membres des comités français et italien étaient présents. Ermete Novelli a remporté un triomphe dans le quatrième acte de *Ruy Blas*; puis le poète Gabriel d'Annunzio, entouré des artistes, a lu son *Ode à Victor Hugo*, dont voici la traduction par lui-même.

Tel sur la force du mont, — entre la forêt et la source, — entre le palude et le fleuve, — à la vue de la mer [illegible], — dans la hauteur de l'éther vénéré, — au son de la lyre — et de la flûte harmonieusement, — l'indemne de mort — Héros fils de Dieu — [illegible] pour son peuple — belliqueux et subtil, — et pour le Destin, la cité illustre — riche de portes et de temples, — tel édifia-t-il, dans la lumière et dans l'ombre — son œuvre d'éternelles paroles — qui de sa masse immense — encombre l'horizon — humain : et l'habitèrent les vieillards — experts de maux infinis, — les vierges pudiques, les enfants — joyeux, les guerriers sanglants, — et les monstres charnels sans front — qui [illegible] le sommeil des prophètes — dans leurs cloîtres de rochers, — les [illegible] hérissées de griffes et d'ailes — de cils et de becs.

Nation de Dante, — si ton âme n'est pas morte, — si ton bras est encore vaillant, — si ta voix résonne encore, — si dans ta mémoire brûle — une étincelle de l'orgueil romain, — ô gardienne du Livre immortel, — frappe le bouclier rayonnant — suspendu à la porte — de ton temple idéal, — soulève une vaste couronne — de ton Capitole, — et crie : « Gloire ! Gloire ! — Gloire ! » comme dans les jours — de tes magnificences : — parce que l'édificateur Titan — aujourd'hui revient transfiguré sur les ans — et les tyrans, apportant des esprits — d'amour sur des vents d'allégresse, — dans sa pure victoire — invoquant les Pouvoirs sacrés — qui furent témoins au torture de Scythie : — « O Terre ! O ma Mère ! — O clair Éther ! Il est changé en joie — des hommes ce que j'ai souffert — pour la Justice ! »

Gloire au Héros exilé que j'invoque, — Nation de Dante, à l'aide — qui sut aussi l'autre parole — du Porteur de feu ! — « J'aime mieux être le captif — du rocher que l'esclave — de ton maître. » Et seul — autour de lui était le rocher, et seul — autour de lui était l'Océan — [illegible], et la lamentation — des peuples lâches dans les vents — lui blessait le cœur blessé ; — et la nuée de sa douleur — occupait le ciel [illegible] — orageuse, chargée de foudres ; — et sa colère sans trêve — sur le tragique rivage rugissait — à l'horreur nocturne, — plus triste que Niobé dans le mythe. — Mais il attendit sa voile, — hôte surhumain — [illegible] nit, comme Eschyle à Gela — fut l'hôte de Vulcain. — Et ses paroles — forcèrent le Destin lointain — à fermer la main de fer — sur l'empire de pourriture et de sang.

Tourbillon sonore de l'Ode, — éclaire de tes éclairs [illegible] pas —

l'immensité de son cœur! — La Gaule, étendue entre les mers — brumeuses et les rives — de la claire Méditerranée — est close en son cœur, — avec la profonde Ardenne — et la Provence sereine — où chante la cigale — d'Apollon à l'olivier de Pallas, — et la Bretagne silencieuse — aux blancs lins — qui prie, se souvient et rêve — couronnée de joncs marins, — et la Bourgogne qui est mère — au fer, dur répartisseur d'héritages, — et aux vignes opulentes — dont on exprime la flamme de la joie. — Tout entier dans sa poitrine — vit son doux pays ; — et fervent dans son âme est le sillon — du navire phocéen — qui porta la fleur — parfaite de la Hellade — dans l'anse pierreuse où naquit — Massilia belle au miroir des eaux.

Mais le Tout est en lui. Dans sa poitrine — est enfermé le monde. Tout rayon — toute ombre descend en lui, — part de lui. Son esprit sauvage — et divin s'assombrit et resplendit — comme la Nuit, comme le Jour. — Il est Pan, la substance du Ciel, — de la Terre et de la Mer, — l'Orgiaste, le Sonore, — le Vagabond, — le dieu au pied de chèvre, à la corne — lunaire, le maître du chœur — le conducteur de l'éternel retour, — qui supporte les étoiles, — excite les races, — ouvre la porte — des éternelles visions. — Des saisons ineffables — croissent en lui. La poussière — des siècles s'anime au souffle — de sa bouche et se lève en des trombes — impétueuses. Les sépulcres — lui rendent les morts et les mystères. — Du silence il tire tous les sons. — Ses fortes pensées nouvelles — dans les forêts des âges — bondissent comme des lions.

Il gravit la montagne, il disparaît — dans le nuage obscur, il parle aux aigles et aux vents. — Il laisse derrière soi la multitude — aboyante, la cité du sang — et du lucre, la femme molle ; — il s'arrête aux torrents. — Il boit, comme les prophètes, dans le creux — de la main, tandis qu'à l'autre rive — rugit son frère fauve. — Comme l'ouvrier fou — du Macédonien, ivre de faste, — faisant son art émule de son orgueil, — forge dans le mont le colosse — de son désir inhumain — qui cherche un domaine plus large, — qui veut un trône plus haut. — Comme le dieu des armées, il s'écrie : — « Je te donnerai un front — plus dur que leurs fronts. » — Les peuples voient au loin — grandir ce simulacre. — Ils disent : « Qui est-ce qui transfigure la montagne? » — Les muscles démesurés — contraignent l'ossature ardue, — terribles comme les serpents — qui étranglèrent Laocoon. — Les aigles regardent l'œuvre surnaturelle.

Il sait ce qui doit périr, — et le secret travail d'où naît — la nouvelle espérance et la beauté — nouvelle sur la souffrance du monde, — aujourd'hui ployé comme sous le poids — de peuples morts, d'immenses — tombeaux, d'infâmes ruines, — demain tout rayonnant de vies futures. — Des légions de rois, des cohortes — de pontifes et d'empereurs — ivres de crimes et d'encens, — souillés de mensonges et de fards ; — des troupes de bourreaux sourds, — d'eunuques malades de peur ; — des multitudes de courtisanes — affamées comme les sépulcres, — se transmuent en poussière muette — dans les profondeurs des routes cachées ;

et la poussière, — [illegible] altérée de la [illegible]. — [illegible] les [illegible] et le [illegible] — d'une parole — y [illegible] la [illegible] — [illegible], le [illegible] s'obscurcit, — la couronne s'ouvre, — la [illegible] se rompt, le [illegible] — s'arrête. Gloire à la Terre ! »

Il chante : « Gloire à la terre ! — [illegible] est la mère et [illegible] — la progéniture, — incorruptible et certaine. — Elle aime le fils qui [illegible] et qui espère, — qui agit et qui combat. — [illegible] — [illegible] les vies est son lait, — et la justice est sa mamelle. » — Il chante : « L'aube est toujours nouvelle. — La victoire est dans le sein de l'aube — fécondé par le rêve de l'homme fort. — O Esprit, [illegible] — l'élément rebelle et la mort — informe, qui par des fleuves [illegible] — noie les sillons creuses. — L'un sous le [illegible] de l'homme — se [illegible] comme une jument, — l'autre se fera belle du chant — qui [illegible] le cœur des héros. — L'hymne du divin — ordre surgira du cri — [illegible], du choc de la bataille. — Et la blanche hirondelle qui vole — vers l'Éternité, l'espérance — du juste, fera son nid — dans la [illegible] du destin. »

Il chante : « Le besoin, charrue — infatigable, laboure — les multitudes serrées, — glèbe frémissante. — Des myriades de [illegible] — [illegible] pour la menace — sont les épis dont se hérisse — ce sol sanguin. — O Esprit, nous jetterons — la semence pour d'autres récoltes. — Nous apprêterons des banquets d'amour — avec des béatitudes sans [illegible]. — Nous tisserons la blanche nappe — avec une invisible navette. — Notre froment pur — ne pâtira pas la meule — pour se convertir en pain. — Le rameau fleuri — à l'ombre de Dieu qui console — ornera, avec le laurier et le myrte, — les pieuses tables de demain. — Le lin [illegible] et la laine rude — seront le vêtement du convié. — Sur la porte qui ne ferme jamais, — où l'homme dit : Entre et demeure ! — sera écrite la grande parole — COMMENCEMENT. »

Et il se tait dans la grâce — de la terre vêtue de ciel, — semblable au fleuve qui rassasie — les multitudes et les campagnes. — Tout le Bien est dans son œil profond. — La page de son évangile — palpite comme l'aile — qui plane dans les airs, — resplendit comme le voile qui prend feu. — Il se tait et regarde. — Sa poitrine titanique exhale — le souffle paisible d'un monde. — Il se tait et contemple. Une échelle — surgit dans son rêve, droite, — de crysolithe et de diamant. — En bas un roi se meurt — sans héritier ; et tout près y est plantée — la houlette d'un pasteur sans loi, qui agite — ses pieds brûlants — comme celui dans l'Enfer de Dante. — Mais des races anxieuses en une chaîne — [illegible] y montent. A la cime — de l'anxiété le miracle se tient : — la suprême beauté, la joie — suprême, la gloire suprême — dans la [illegible] la Liberté.

O force libre de l'Ode, — qui fonds sur les foules — [illegible] et fais ta proie — des cœurs mâles, et on entend leur battement — parmi tes cris rapides, — et tu les entraînes et les exaltes — jusqu'à cette [illegible]

qui transforme — en une même trempe diamantine — le désir et la volonté, — ô Ardente ! quelles torches allumerons-nous, — quels feux, quels hauts — bûchers, quels vastes incendies — allumerons-nous, près et loin, — sur les collines de l'Urbs, sur les rives — du Tibre, dans les prairies de l'Ager, — aujourd'hui, pour celui qui arrive — couronné de tours, — pour l'hôte du Capitole ? — Voici les thermes, voici les cirques, les arcs. les rouges aqueducs, — vertèbres des siècles, horribles os ! — Mais si Rome se lève de son siège — pour l'honorer, aujourd'hui debout — elle lui semblera plus grande — à cet artisan de colosses — qui vient d'outremonts, — avec bruit de boucliers frappés.

« Patrie ! Patrie ! », s'écriaient les Hellènes — en frappant les boucliers suspendus — aux portes des temples, — quand ils sortaient du blanc Théâtre, — la poitrine du dithyrambe — religieux — auquel Eschyle avait donné tes serpents — et les torches de l'Erinnys sans sommeil. — « Patrie ! Patrie ! » Et des deux bras — ils ceignaient les colonnes — pures, sœurs des hymnes. — Frappons les boucliers en criant — le nom doux et terrible, — qui ferme des lèvres plus saintes. — « Italie ! Italie ! » — Celui qui monte aujourd'hui à la citadelle — tarpéienne, l'aima d'un haut amour, — puisqu'il l'apprit des lèvres de Dante. — « Italie ! Italie ! » — Une voix de sauvage douleur — de la mer Adriatique, — de la mer qui garde d'autres morts, — de la mer qui fut témoin d'autres hontes, — répète aujourd'hui ce cri, hélas ! en vain. — Et le cœur espère toujours ? Et la foi ne languit pas ? — Foulée aux pieds par le barbare féroce, — ô Mère endormie, t'appelle — une fille couverte de sang.

Le jeudi 27, un lunch a été offert par la presse italienne aux hôtes français venus à Rome pour les fêtes de Victor Hugo. MM. Luzzatti, le maire de Rome, prince de Sonnino, le général Türr, Raqueni et le comte de Franville ont porté des toasts à la République française, au roi d'Italie et à la fraternité des deux peuples. Le soir, au Musée du Capitole, illuminé et pavoisé, la municipalité donna une grande réception en l'honneur des délégués français.

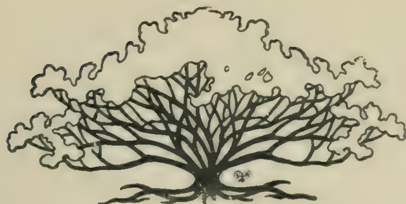
La fête se termina par des illuminations et une représentation de gala au Théâtre-Italien en l'honneur de Victor Hugo. M. d'Annunzio, entouré des artistes, y lut son ode au poète.

Milan. — Un grand banquet fut donné par la Société de la Paix. Le maire de Milan, le consul de France, des sénateurs, des députés, les membres de la chambre de commerce française, la colonie française et toutes les notabilités des arts, de la littérature et de la politique assistaient à cette fête. Dans les écoles des conférences furent faites. A l'Université populaire, plus de 1 500 personnes se réunirent pour fêter Victor Hugo. Le remarquable romancier E.-A. Butti prononça sur le poète un éloquent

discours; puis un jeune écrivain, M. F.-T. Marinetti, déclama cinq poèmes de Victor Hugo.

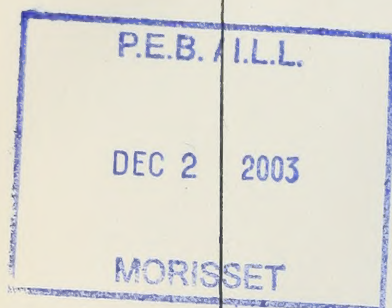
SAINT-PÉTERSBOURG. — Le comité de la Société russe du fonds littéraire a organisé une soirée à Saint-Pétersbourg. M. Pierre Weinberg donna d'abord un aperçu de l'œuvre du poète, puis des artistes français et russes chantèrent des chœurs composés sur des paroles de Victor Hugo, et plusieurs poésies furent récitées.

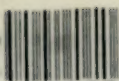
Nous n'avons pu guère énumérer que les fêtes données dans les capitales. D'autres grandes villes, jusqu'au Japon, eurent aussi leur journée. On peut dire que le centenaire de Victor Hugo fut célébré par le monde entier.



Principaux noms cités dans l'ouvrage.

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.


P.E.B. / I.L.L.
DEC 2 2003
MORISSET



a39003 002354297b